28

ŒUVRES COMPLÈTES

539c

DE

FRANÇOIS COPPÉE

PROSE — TOME VI

L.-Imprimeries réunies, B, rue Mignon, 2. — MOTTEROZ, direct.

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

FRANÇOIS COPPÉE

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

ÉDITION ILLUSTRÉE PAR

FRANÇOIS FLAMENG, A. DAWANT
ET TOFANI

GRAVURES AU BURIN

PAR BOISSON, BOUTELIÉ, DUBOUCHET, LÉOPOLD FLAMENG
JULES JACQUET ET PATRICOT

PROSE — TOME VI

ÉDITION LEMERRE

PARIS
LIBRAIRIE L. HÉBERT
ALEXANDRE HOUSSIAUX, SUCC^R
7, RUE PERRONET, 7
1897

PQ
2211
C3
1892
v.2
t.6

MON FRANC PARLER

I

A FERNAND XAU

En m'invitant à écrire une page par semaine pour « LE JOURNAL » *que vous dirigez si bien, vous avez été cause, mon cher Xau, que j'ai fait un volume de plus. Je sais d'ailleurs que vous aimez ces libres causeries. C'est donc bien le moins que je vous les offre, comme un témoignage de ma sincère amitié.*

F. C.

MON FRANC PARLER

SCIENCES POLITIQUES

Rimeur frivole, esprit superficiel, je ne m'occupe pas de politique. C'est bon pour ceux qui n'ont rien de mieux à faire. Et il n'en manque pas. Il y a en France un homme d'État par café.

Cependant, j'avais souvent entendu affirmer et j'avais quelquefois répété — de « chic », pour dire comme tout le monde — que la politique était une science. Très empirique, si vous voulez ; mais enfin une science. J'ai même lu jadis, moi profane, un livre sur la matière, écrit par un certain Machiavel, où j'ai trouvé qu'il y avait du bon.

Or, l'autre jour, passant dans la rue Saint-Guillaume, — je loge de ce côté-là, — mes yeux furent attirés par cette inscription, gravée dans un cartouche de style rococo, au-dessus de la porte

d'un hôtel très confortable : « École des Sciences politiques ».

Cela me fit plaisir.

« A la bonne heure, pensai-je. Il va peut-être y avoir enfin des politiciens qui auront appris et qui connaîtront leur affaire. Car, jusqu'à présent, on ne se met dans cette partie-là que lorsqu'on a raté un autre métier. C'est toujours le mot de Gavarni : « T'es propre à rien... Fais-toi artiste » — ou le mot de Gambetta : « Sous-vétérinaires ». Pour ma part, je n'ai connu qu'un gaillard qui fût très fort en politique. Le jeu des institutions parlementaires n'avait pas de secret pour lui, et il connaissait la question d'Orient comme sa poche. Mais voilà, pas de tenue. Sa redingote venait du « décrochez-moi ça », et il lui manquait une dent sur le devant, qu'il n'avait jamais voulu se faire remettre, trouvant commode cette cavité pour y loger le tuyau de sa pipe. Et puis, noctambule. Empruntant même quelquefois une pièce de vingt francs à un camarade sur le coup de minuit, afin de s'embarquer pour Cythère, — et ne la rendant jamais. Tranchons le mot, un bohème. Aussi a-t-il végété, simple rédacteur du Premier-Paris dans un journal grave, et est-il mort à la

maison Dubois. Et pourtant, cet homme-là n'avait pas son pareil pour dire son fait à l'Angleterre ou pour rappeler les anciens partis à la pudeur. Nos législateurs n'en sauront jamais aussi long que lui. Mais, Dieu merci! et grâce à cette École des Sciences politiques, nous aurons désormais un personnel de jeunes gens instruits, ayant du linge, et nourris, tout de suite après le baccalauréat, de la moelle des Pitt et des Talleyrand. »

A droite et à gauche de la porte, une affiche était collée. — Blanche, officielle, tout à fait convenable.

« Voyons ce qu'on leur enseigne, » me dis-je, en dégainant mon binocle.

Oh! le programme est admirable! La diplomatique, le droit des gens, l'économie sociale, les traités de commerce, rien n'y manque. C'est prodigieux, ce qu'on doit piocher, là dedans, les tableaux à deux entrées, avec accolades et reports au bas des pages, et les protocoles, et tout le tremblement. Quant aux professeurs, — vous savez, là! — tout ce qu'il y a de mieux. Des anciens ministres, des sénateurs inamovibles, des membres de l'Institut! En lisant cette affiche, je croyais entendre l'huissier de l'Élysée annonçant les visiteurs, un soir de réception ouverte, chez M. Carnot.

Je vous le répète, au premier abord, c'est superbe!

Mais, après avoir étudié l'affiche, et tout en continuant mon chemin, je sentis que mon enthousiasme tombait tout à coup.

Que deviendront les élèves de l'École des Sciences politiques quand ils auront écouté ces maîtres illustres et qu'ils sauront sur le bout du doigt toutes ces belles choses? De charmants sous-préfets, de délicieux attachés d'ambassade, de suaves auditeurs au Conseil d'État. Ils auront de bonnes places, feront d'excellents mariages. A merveille. Mais seront-ils préparés à la vie publique? En aucune façon. L'enseignement de l'École est par trop incomplet et surtout trop peu pratique. Et, croyez-moi, pas de réforme possible. Il faudrait prendre une mesure radicale, ouvrir une autre école, une concurrence, une boutique en face, où l'on donnerait aux futurs hommes politiques des connaissances vraiment essentielles.

Et déjà j'imaginais l'affiche rivale.

Le lundi, d'une heure à trois heures, M. A... fera son cours hebdomadaire : *Mensonge et Trahison*.

Le même jour, de trois heures à cinq heures, M. B... fera sa leçon bimensuelle : *Faux Serments et Palinodies*.

Conférence du soir par M. C... : *Du Cumul et des Sinécures.*

Le mardi, d'une heure à trois heures, M. D... fera son cours hebdomadaire de : *Corruption électorale.*

Le même jour, de trois heures à cinq heures, M. E..., ébéniste du Ministère de l'Intérieur, présentera sa nouvelle boîte pour scrutin, à double fond perfectionné.

Conférence du soir, M. W... : *Du Trafic des Décorations.*

Le mercredi, d'une heure à trois heures, M. G... traitera de la Presse en général, et en particulier des tarifs applicables à son courage, à son indépendance et à son désintéressement.

Le même jour, de trois heures à cinq heures, M. A... s'occupera de la Magistrature et des moyens de s'assurer de sa complaisance dans les procès politiques.

Conférence du soir : Lecture du général J... : *Un projet de Coup d'État.*

Le jeudi, d'une heure à trois heures, M. K... continuera ses études financières au point de vue spécial des *Coups de Bourse et Pots-de-vin.*

... Et ainsi de suite.

Je me borne à indiquer sommairement les

grandes lignes, le plan général du programme de la nouvelle École des Sciences politiques, et je livre cette esquisse aux hommes d'expérience, aux gens de carrière. Elle est informe, j'en vois toutes les lacunes. Par exemple, l'oubli d'une chaire de Calomnie saute aux yeux; la création de conférences régulières sur les Fonds secrets s'impose.

Je voudrais, je l'avoue, beaucoup d'enseignement pratique, des leçons de choses, en quelque sorte. Il serait indispensable, tenez, de dresser une carte électorale de la France, très détaillée, à peu près comme celle de l'état-major, où seraient indiqués, d'un point rouge, tous les marchands de vin. De même que certains professeurs de botanique ou de minéralogie mènent en promenade leurs élèves pour cueillir des plantes ou ramasser des cailloux, les futurs candidats feraient de petites tournées — espèces de communions en blanc — où ils s'exerceraient à l'art de séduire les instituteurs, de corrompre les cabaretiers et de terroriser les gardes champêtres. Pour former les jeunes gens à l'éloquence tribunitienne, un comédien — non pas un professeur du Conservatoire, un fin diseur de la Comédie-Française, mais quelque antique cabot du Boulevard du Crime — leur enseignerait

ses gros « effets » d'émotion haletante et de coups de poing sur les pectoraux. Ne trouveriez-vous pas encore très nécessaire, en prévision des séances orageuses, de convoquer parfois un camelot, une poissarde de la halle, un vieux cocher de fiacre, pour mettre les élèves au courant du vocabulaire ordinairement employé dans ce genre de tumulte? Enfin, une salle d'armes leur révélerait les secrets de l'escrime spéciale aux duels pour la galerie : égratignures au poignet, balles de papier mâché échangées à quarante pas, dans le brouillard, jurys d'honneur, etc.

Les idées viennent en foule. Tout cela est à étudier, à creuser. Ce qui est urgent, c'est l'ouverture d'une nouvelle École des Sciences politiques. Il est manifeste que l'enseignement qu'on reçoit dans l'École actuelle n'est plus en rapport avec nos habitudes et nos besoins, et que ses lauréats les plus brillants, victimes d'un programme suranné, seront dans un état d'infériorité déplorable, quand ils voudront prendre part à la vie publique et aux luttes parlementaires. Il y a là un péril. Je jette le cri d'alarme.

20 octobre 1892.

LE CERCUEIL DE VICTOR HUGO

L'autre jour, — oh ! le charmant ciel d'octobre, d'un bleu laiteux, où le soleil tiède et clair semblait vous adresser un adieu mélancolique et vous donnait envie de lui crier : « Pas encore ! » — l'autre jour, mon ami le poète Amédée Violette se promenait dans Paris avec sa chère petite Rosa.

Rosa, c'est sa bonne amie, tout simplement. Amédée n'est pas hypocrite et ne cache pas ses amours, comme fait l'éléphant. Pourquoi ne prendrait-il pas l'air avec sa petite Rosa, puisque depuis douze ans qu'ils vont ensemble à travers la vie, jamais Amédée n'a trouvé lourd le bras de Rosa, posé sur le sien ?

Ils se promenaient donc, conjugalement. Malgré ses trente ans sonnés, Rosa garde un air de jeu-

nesse. Et si jolie encore, avec son teint de miss, son nez droit et sa taille fine ! L'après-midi d'automne était exquise. Au bord du trottoir, sur une petite charrette, des bouquets de violettes embaumaient. Amédée en prit un pour son amie. Et l'odeur des fleurs forestières, et l'odeur de Rosa aussi, qui montait de son cou échauffé par le boa de fourrure, grisaient délicieusement le poète... Voyez-vous ça? Le vieux fou ! A cinquante ans !

Ils arrivèrent devant le Panthéon.

« C'est là, n'est-ce pas? dit Rosa, qu'ils ont mis Victor Hugo? »

Rassurez-vous. Rosa n'a rien d'un bas-bleu. Elle n'est même pas très sûre de son orthographe. Qu'importe? si elle est sincère. Mais Rosa admire Victor Hugo. Depuis douze ans, elle entend dire et redire que Victor Hugo est un des plus merveilleux poètes de l'humanité. De plus, elle est intelligente et sensible, et point n'est besoin, je vous assure, d'être ferré sur la règle des participes pour pleurer en lisant l'histoire de Cosette chez les Thénardier. C'est le privilège des seuls grands poètes d'émouvoir à la fois les vieux accoupleurs de rimes comme Amédée Violette, et les âmes simples comme celle de sa chérie. Rosa ne se doute pas

que dans les cénacles de « Jeunes », l'auteur des *Contemplations* et de la *Légende des Siècles* est traité par-dessous la jambe. Quelquefois, Amédée frémit à la pensée que, tout à coup, sa maîtresse pourrait lui parler légèrement de Victor Hugo. Ce jour-là, il serait sûr de son affaire. Il aurait pour rival préféré quelque symboliste.

« Oui, c'est là, » répondit-il en levant les yeux vers le dôme.

Il est encore surmonté d'une croix. Elle fait loucher, paraît-il, quelques politicards, mais elle ne doit pas gêner celui qui a écrit, sur le crucifix, quatre des plus beaux vers qui soient au monde.

... Et Amédée se souvenait des funérailles triomphales.

C'était grandiose, malgré tout, cette énorme antithèse : le corbillard des pauvres allant de l'Arc de Triomphe au Panthéon, suivi par l'élite du pays et salué par tout un peuple. Seul, un méchant sceptique aurait pu ricaner de certains détails, par exemple, des camelots criant, sur le parcours du cortège, avec le pur accent de Belleville : « Achetez la petite médaille *queumémorative* du Maître... dix centimes. » Amédée, qui, en

apprenant la mort, avait fondu en larmes, comme un enfant, était sincèrement navré, tandis que, perdu dans la foule, il regardait passer le convoi. Oui, tout le monde était ému, autour de lui. Pas un instant il n'avait éprouvé le froid des pompes officielles. Tous — les hommes de pensée comme les instinctifs — sentaient douloureusement, ce jour-là, qu'il y avait, en France et dans le monde, une grandeur de moins.

« Si nous allions voir son tombeau ? » proposa la jeune femme.

Et, quand elle apprit qu'il n'était pas encore commencé, que le cercueil était seulement déposé dans la crypte du monument, Rosa fut scandalisée. En vain son compagnon tâcha de lui expliquer que ce retard était un honneur de plus rendu à la mémoire du poète, qu'il convenait de donner à Rodin tout le temps de modeler son œuvre, que le tombeau serait magnifique et qu'on l'inaugurerait en grande cérémonie. Amédée voyait bien que Rosa restait choquée dans ses idées plébéiennes sur le respect des morts.

« Allons voir quand même, » insista-t-elle.

Et ils montèrent le large escalier.

Amédée Violette n'entre jamais là sans un ma-

laise. Rien que de fâcheux souvenirs. Tous les partis ont laissé dans ce Panthéon la trace de leur intolérance, de leurs besoins haineux de représailles. Les uns ont violé des sépultures, les autres ont démoli des autels. On songe avec tristesse, ici, qu'il y a, dans notre caractère national, un fond de barbarie, l'instinct du destructeur et de l'iconoclaste. Et, comme nécropole de grands hommes, rien de plus raté. Deux noms immenses — Voltaire et Rousseau — sur des tombeaux vides. Le glorieux Lannes mêlé à d'obscurs gros bonnets du premier Empire. Et la République d'aujourd'hui qui prétend y loger les siens!... Amédée proposerait volontiers l'austère Grévy, — histoire de rire.

D'ailleurs, il trouve qu'on a bien fait de mettre Victor Hugo au Panthéon, qu'il n'y a même pas d'inconvénients à lui donner des voisins. Il est et sera toujours là le plus grand, le premier, le seul, — comme « l'Autre », aux Invalides.

Arrivés à la porte des caveaux, le poète et sa compagne suivirent le petit groupe de visiteurs, où ne manquaient pas, naturellement, l'Anglais en ulster à carreaux et les paysans à parapluie. Mais, tandis que le gardien emmenait son monde

vers le « curieux écho » recommandé par tous les guides, les deux amants restèrent devant le cercueil du poète.

Il est posé, tout à cru, sur la dalle du souterrain, et seulement dissimulé par des débris de couronnes et de symboles funèbres, datant du jour des obsèques.

Dès le lendemain, les fleurs naturelles étaient fanées; les artificielles sont pourries depuis longtemps. Il y a beau jour qu'on les a balayées. Ce qui reste, ce sont des horreurs en fer-blanc peint, en fausses perles, en verre filé. Tout cela poudreux, sec, flétri, avec des rubans de soie décolorée, sur lesquels Amédée lit quelques inscriptions: *La Démocratie de Puteaux... La Loge maçonnique de Saint-Mandé... Les Solidaires du Raincy... La Libre-Pensée de Levallois-Perret...*, etc. C'est hideux, presque ridicule!

Amédée Violette tombe dans une rêverie noire.

Comment? Le plus grand poète du siècle, de tant de siècles! Il n'y a que cela sur son cercueil! Sans doute, il a trop aimé la popularité quelconque, la grosse gloire... Mais cela, vraiment, c'est de l'outrage!... Les regrets de la *Panthère des Batignolles* et des *Beni-bouffe-toujours!* L'hom-

mage des sectaires et des imbéciles! Le résultat des souscriptions faites chez le marchand de vin!... Hélas! sur la bière où repose Olympio, rien que le souvenir des politiciens raseurs et phraseurs, des Vénérables en tabliers grotesques, des piliers de club et de café, des fanfareux à bannière, des gymnastes à casquette blanche, qui marchent, le pantalon dans les bottes, en roulant des épaules!... Ah! Flaubert avait raison. La voilà, l'invasion du Panmuflisme!... Rodin, Rodin, dépêche-toi! Roule la terre glaise sur ton large pouce! Et puis, bien vite, le marbre aux praticiens, le bronze à la fonte!... Un chef-d'œuvre, statuaire! un monument digne du génie, où l'on aura la pudeur, espérons-le, de ne pas accrocher ces loques!...

Et Amédée Violette se souvient de son voyage à Londres, de sa visite à Westminster. Sur la dalle qui porte le nom de Charles Dickens, il a vu là-bas une pauvre jeune femme, — les yeux si tristes! les joues si creuses! — qui s'était agenouillée dans ses haillons et qui priait pour l'ami des humbles.

Alors Amédée regarda Rosa et vit qu'elle avait les yeux mouillés de larmes. Éprouvait-elle, con-

fusément, la même tristesse que lui devant cette tombe de poète, où rien ne rappelait la poésie ? Tout à coup, elle eut une délicate et charmante inspiration, l'ancienne grisette, la fille du peuple. Elle s'agenouilla et posa sur la dalle, — près du cercueil, mais non parmi les couronnes fanées, — le petit bouquet de violettes, dernier gage de la tendresse de son amant.

Non, jamais Amédée, autant que dans cette minute, n'a aimé sa chère petite Rosa ! Il reprit le bras de son amie et l'attira doucement contre lui, certain que le Grand Mort qui dormait là était content.

27 octobre 1892.

UN SOLDAT DE TREIZE JOURS

En attendant que les peuples fraternisent et dansent tous en rond, comme sur le pont d'Avignon, — ce qui n'est pas encore pour demain, — je tâche de rester bon Français. Depuis Cronstadt, le patriotisme consiste à ôter son chapeau, aux premiers accords de l'hymne russe. Je me découvre comme les camarades, mais cela me semble insuffisant. La fameuse devise, à propos de l'Alsace-Lorraine : « Y penser toujours, n'en parler jamais », est, depuis quelque temps, trop bien observée. D'ailleurs, elle m'a toujours déplu, cette consigne. Elle n'est qu'une phrase, j'en ai bien peur. Méfions-nous des phrases. « N'en parler jamais. » Hélas ! le silence est le frère de l'oubli.

Je sais bien que nous avons d'autres préoccu-

pations, bien plus intéressantes. Il faut que, pour affirmer le triomphe du suffrage universel, le drapeau rouge flotte dans les rues de Carmaux, bien qu'aucun plébiscite n'ait encore aboli, que je sache, les trois couleurs nationales. Il faut aussi qu'une poignée de politicards se refasse, à cette occasion, une virginité électorale, aux dépens de ces pauvres dupes de mineurs. Voilà pour nous distraire de la pensée abominable qu'un soldat allemand monte sa faction, à Strasbourg, devant la statue de Kléber.

Moi, je m'en souviens quelquefois et je m'obstine à espérer que, tôt ou tard, cette sentinelle sera relevée — et sans douceur — par une patrouille de pantalons rouges. Aussi j'aime l'armée, et, quand passe un régiment, je l'accompagne, un bout de chemin, le long du trottoir. Ce n'est plus le régiment pompeux et paré d'autrefois. Plus de sapeurs à longue barbe et à large tablier, la hache sur l'épaule. Plus de tambour-major à colback et à panache. Plus de chapeau chinois dans la musique. N'importe! Ce sont des militaires. Les sabres-baïonnettes au bout des fusils ondulent, comme une moisson d'acier, penchée sous on ne sait quel souffle héroïque. Pour un

peu, vieux gamin de Paris que je suis, je ramasserais deux tessons, je m'en ferais des castagnettes et je marquerais le rhythme des tambours.

D'ailleurs, elle a un grand charme de jeunesse, cette armée nouvelle. Ils sont très gentils, ces pioupious aux têtes enfantines, qui n'ont encore au menton que du poil follet. Plusieurs officiers — et des « grosses légumes », s'il vous plaît — m'ont parlé d'eux avec un sourire confiant et affectueux sous la moustache, tout à fait de bon augure. Mais que sait-on? L'expérience n'est pas faite. Elle plie bien sur la pointe de la botte, l'épée vierge et neuve. Mais est-elle solide? Tout ce monde sac au dos, si ce n'était qu'une cohue? Des inquiétudes naissent. On songe à la garde nationale, de désastreuse mémoire.

Bien des fois, tourmenté par le doute, j'ai interrogé des jeunes gens qui venaient de finir leur service, et souvent leurs réponses n'étaient pas pour me satisfaire. Je m'adressais, il faut le dire, à des fils de bourgeois, choyés et dorlotés chez papa et maman, pendant toute leur enfance. La caserne ne leur avait pas laissé de bons souvenirs. Tous s'y étaient ennuyés, avaient compté les jours. Un assez grand nombre d'entre eux gardaient une

rancune contre la discipline, une aigreur contre les chefs. Ils me parlaient de leur capitaine comme d'un Ramollot à trois galons, de leur sergent comme du « sous-off » de Descaves, carottant sur la solde et sur l'ordinaire. Certains même — et non les moins intelligents ni les moins sensibles — revenaient furieux, indignés, déclaraient l'armée absurde et abjecte, s'exaltaient pour la décevante chimère de la paix entre les hommes.

Et j'avais le cœur assombri, me demandant si l'abus du militarisme n'allait pas contre le but, n'affaiblissait pas, en effet, nos vertus guerrières.

Or, il vient de se passer, chez moi, sous mes yeux, quelque chose qui m'a fait plaisir et qui m'a rassuré. C'est la petite aventure de mon jardinier.

Depuis dix ans et jusqu'à l'été dernier, ce brave garçon travaillait dans une équipe de terrassiers, sur une voie ferrée, et, en sa qualité d'employé de chemin de fer, il avait été exempté de toute présence sous les drapeaux, n'avait fait ni un an, ni trois ans, ni vingt-huit jours, rien. Il était, en style administratif, « homme à la disposition ».

Étant devenu propriétaire — j'en demande par-

don aux mânes de Ravachol — et ayant acquis un vieux logis et un bouquet d'arbres, il me fallait un ménage pour garder la maison et en prendre soin. Je débauchai le terrassier et l'installai chez moi, avec sa femme et son petit garçon.

Mais, en quittant le chemin de fer, mon homme retombait sous la loi commune, et il avait encore, envers l'État, une dette de treize jours de service, qu'il devait payer au mois de septembre.

La date approchant, je vis mon jardinier devenir soucieux. Je lui demandai pourquoi, tout en le regardant arroser ses salades. Sa préoccupation était aussi honorable que légitime. Il avait peur de ne pas se tirer d'affaire, au régiment, d'avoir l'air trop godiche. Il rougissait un peu d'être seul de son espèce à ignorer le maniement d'un fusil de guerre, à ne pas savoir obéir au commandement de : « Par le flanc droit! »

Je le rassurai de mon mieux.

« Bah! ça se passera en douceur... Ces treize jours sont une sorte d'appel, de feuille de présence à signer... Vous ferez un peu l'exercice, dans la cour de la caserne, et tout sera dit. »

Enfin, il partit, muni de quelque argent de poche et d'une bonne paire de souliers.

Mais, le surlendemain, j'appris, par une lettre qu'il écrivit à sa femme, que les choses se gâtaient. A peine arrivé au corps, mon homme avait été équipé des pieds à la tête, avec les cartouches à blanc et les vivres de campagne; et, sans lui donner le temps de dire ouf, on vous l'avait poussé dans un vagon à bestiaux, avec son escouade, et expédié à Poitiers pour les grandes manœuvres.

Sincèrement, je le plaignais. Un garçon robuste et débrouillard, soit. Mais nullement entraîné, ne connaissant pas l'A B C du métier. Avec une pensée de pitié pour lui, je lisais, dans les journaux, le récit de cette fausse guerre où il y avait tout de même de la vraie fatigue, de ces batailles pour rire où l'on ne devait pourtant pas s'amuser. Et je l'imaginais, mon novice, empêtré de son sac et de son flingot, ployant sous la charge, bourré de coups de coude à chaque mouvement, se faisant écraser les pieds à chaque pas, gênant ses voisins par sa maladresse, — et constamment rabroué, insulté, puni peut-être, par quelque butor de sergent ou par un blanc-bec de lieutenant, à l'impertinente voix de vinaigre.

Eh bien! je me trompais. J'ai dû faire à mon jardinier amende honorable.

Au bout de treize jours, il revint à la maison, éreinté, toussant d'un gros rhume, mais enchanté de son expédition. Parbleu ! oui, d'abord, il avait été embarrassé. Mais on avait de la complaisance dans le rang. On lui disait : « A droite... à gauche... Regarde comme je fais... » Et — là, vrai ! — au bout de deux ou trois jours, il en savait aussi long que les autres. Ce n'était pas si sorcier, après tout... Et puis, il avait vu du pays. Oh ! pas comme par ici. Des landes, des mauvaises terres. Mais ça plaît d'aller de l'avant, de voir du nouveau, même en couchant dans la paille — pas toutes les nuits, encore — et en marchant, tout le jour, sous le poids du sac... Et le capitaine ? Très bien, le capitaine. Jamais de juron, jamais les gros yeux. Il s'était contenté de prévenir ses hommes, doucement, poliment, qu'il ne répétait pas les choses deux fois, qu'il entendait être obéi. Voilà tout. Il n'avait eu besoin d'envoyer personne à la corvée du camp ou au peloton de punition. Et bons enfants aussi, les sous-officiers... Sans doute, on avait eu un peu de misère. Une nuit qu'on couchait dehors, il avait plu sans arrêter. Et puis, quelques accrocs, bien entendu. Deux fois les vivres avaient manqué. Toujours l'Inten-

dance!... Mais quoi, on s'arrangeait. Ceux qui avaient le gousset garni trouvaient quelque chose à acheter, et l'on partageait le fricot avec les camarades sans monnaie... Et la revue donc! la revue dans la plaine de Montmorillon! L'état-major, les étrangers avec de si drôles d'uniformes et M. Carnot en grand cordon rouge! C'était superbe!... Ah! certes, oui, il était content d'avoir vu ça.

O fils des repus et des satisfaits, enfants gâtés, petits pédants, qui, parce qu'on vous a seriné pour quatre sous de latin, vous croyez supérieurs à votre paysan de caporal, j'aurais voulu que vous fussiez là pour le voir et pour l'entendre, ce bon garçon, tandis qu'il me racontait sa campagne, avec une gaieté dans le regard et un peu de rire dans sa barbiche blonde. C'était le Français en personne, la vraie pâte à soldats. Il n'avait assisté qu'à des simulacres de combats, pendant quelques jours seulement. Mais je sentais qu'il avait au cœur le germe de tous les devoirs militaires. Car, malgré tant de rabâchages philanthropiques, il y a autre chose, dans la guerre, que le massacre, le pillage, le viol et l'incendie. Il y a les plus hautes vertus, l'esprit de sacrifice et le mépris

de la mort. Et il n'est pas inutile de rappeler ces vérités élémentaires, dans un temps où beaucoup d'honnêtes gens s'imaginent qu'il suffit, pour être un bon citoyen, de payer ses impôts et de déposer, de temps en temps, un bulletin de vote dans une tirelire.

Quant à mon soldat de treize jours, il m'a fait grand plaisir, je le répète. En lui j'ai reconnu toute notre race, et il a certainement dans les veines une goutte du sang de nos premiers ancêtres, qui tordaient en chignon leur crinière rousse et mettaient à nu leur torse blanc, pour combattre plus à l'aise, de ces Gaulois aux farouches moustaches et aux yeux d'acier, qui ne craignaient rien au monde, que la chute du ciel.

9 novembre 1892

BANVILLE CAUSEUR

Je viens d'écrire le petit discours que je prononcerai, dimanche prochain, dans le jardin du Luxembourg, devant le buste de mon paternel et si regretté maître et ami, Théodore de Banville; et son cher souvenir me hante.

Ce fut en 1864 — vingt-huit ans déjà, grand Dieu! — que je lui lus mes premiers essais d'écolier en rimes, et je crois le revoir encore, dans son appartement de la rue Crébillon, qu'égayaient de claires aquarelles et des meubles du XVIIIe siècle, bien choisis. Oui, je revois son aimable visage, absolument glabre, taché par des yeux pareils à des gouttes de café, — et dont la mobile physionomie offrait un si singulier mélange de bonhomie, de candeur et de malice!

Jeune encore à cette époque, mais de santé chétive, il avait déjà pris des habitudes très casanières et ne quittait qu'à regret sa veste de chambre et le bonnet de velours étoffé, ayant la forme de celui de Scapin, dont il coiffait sa calvitie. Une fois par semaine, — le jeudi, si j'ai bonne mémoire, — nous arrivions chez lui, mes camarades du Parnasse et moi. On prenait le thé, on disait des vers, on causait surtout. Et c'était un plaisir très exceptionnel et très capiteux que d'entendre causer Banville. Vif comme la poudre et roulant son éternelle cigarette, il allait, il sautait, pour mieux dire, d'un fauteuil à l'autre, ne s'asseyant jamais que peu d'instants sur sa jambe droite repliée sous lui; et il nous contait alors, de sa voix de tête si amusante, une foule d'historiettes et d'anecdotes, où il évoquait toute sa vie de vieux Parisien. L'auteur des *Odes Funambulesques* — on ne l'a pas assez dit — était un prodigieux conversationiste. Tel se fait une renommée d'homme d'esprit pour quelques réponses méchantes et cruelles; tel autre lime, pendant huit jours, un mot à effet et va le colporter ensuite par la ville. Tout différent était notre bon maître, et ses entretiens, d'une verve folle, étaient dignes

d'un poète lyrique. Son imagination pleine de féeries exagérait, magnifiait ses souvenirs. Pour se faire comprendre, il allait tout de suite à l'hyperbole.

Par exemple, pour nous parler du vin unique, mais exquis, qui paraissait sur la table de Nestor Roqueplan : « C'était un vin, disait Banville, comme seul un vieux vigneron peut en boire le jour du mariage de sa fille unique ! » Ou bien encore, voulant nous vanter le talent d'un commis voyageur, sans rival pour trouver trente-deux aiguillettes dans une volaille : « Enfin, s'écriait le poète, ce gaillard-là découpait si bien qu'il prenait un perdreau sur un cil et que, avec un cure-dents, il en faisait des cahiers de papier à cigarettes. »

Et, malgré l'abondance inouïe de ses idées et de ses paradoxes sur l'art et sur la vie, malgré le torrent de faits qui s'échappait en bondissant de son infaillible mémoire, Banville — qui, d'ailleurs, quand il le fallait, savait fort bien se taire et écouter — ne donnait jamais la sensation du bavardage, tant son discours étincelait de fantaisie et de variété. Puis, c'était si bref, si léger ! Avec quelques mots, un jeu de physionomie, un

éclair dans le regard, un bout de pantomime, il traçait un portrait, racontait toute une comédie, tout un drame.

J'ai entendu des causeurs de premier ordre : Théophile Gautier, qui, simplement, avec le calme d'une force élémentaire, parlait comme sont écrites ses plus belles pages; Alexandre Dumas, qui frappe ses mots ainsi qu'un balancier frappe des médailles; Victorien Sardou, qui a tout lu, qui sait tout, et dans les moindres détails; Renan, qui avait cette flatterie pour son interlocuteur de s'emparer de sa pensée, de l'orner en la développant et de la lui restituer, pour ainsi dire, revêtue d'un charme nouveau; Barbey d'Aurevilly, avec ses anecdotes innombrables et truculentes, avec ses épigrammes taillées à facettes comme des diamants, et pourtant inventées sans aucun effort, jaillies du caprice de la conversation; Scholl, qui est un petit-fils de Rivarol; Daudet, qui, par la parole comme par la plume, est un maître de l'émotion et de la grâce, et qui possède, d'ailleurs, le génie d'un mime napolitain; bien d'autres encore.

Tous sont étonnants; mais, chez quelques-uns d'entre eux, il y a de l'orateur; chez les autres, on

sent un procédé, une habitude intellectuelle qu'ils ont bien disciplinée. Ils ont de l'esprit, et beaucoup, certes, mais ils en font quelquefois.

Banville n'en faisait jamais. Il parlait toujours avec l'abandon le plus complet, se jetait au fleuve de l'improvisation. La causerie lui donnait alors une griserie, une sorte de délire; et, à chaque instant, il vous éblouissait par un choc de mots surprenant, par une métaphore foudroyante d'imprévu ou de comique. C'était irrésistible, et c'était délicieux.

Ce qui rendait encore tout particulièrement piquante la conversation de Théodore de Banville, c'était que, ayant reçu l'éducation et gardé les manières d'un gentilhomme, il avait traversé les milieux les plus divers, depuis la haute vie jusqu'à la bohème. Ses récits vous attablaient tour à tour devant l'argenterie massive d'une maison princière et devant le litre de vin bleu, servi à Privat d'Anglemont dans un cabaret de voleurs. Avec lui, on passait, sans transition, du salon de Victor Hugo, place Royale, aux coulisses des Funambules.

Il aimait tant Paris! Il en avait si bien vu — et deviné aussi, grâce à son instinct de poète —

tous les mystères, honteux ou sublimes! Ses nombreux volumes de contes en prose, trop peu répandus, peuvent seuls donner une idée de sa puissance et de sa rapidité d'évocation, quand il vous disait une anecdote parisienne. Là seulement, l'on peut retrouver ce qu'il mettait dans ses propos extraordinaires : du Balzac comprimé, du « Liebig » de *Comédie humaine*.

N'oublions pas, non plus, un caractère touchant de cette causerie enchanteresse. Elle était absolument inoffensive. Le difficile problème d'être à la fois spirituel et bon, Théodore de Banville l'avait résolu. Non que les ridicules, les travers et les vices de l'humanité échappassent à ce subtil observateur. Mais il était arrivé, dès sa jeunesse, à la philosophie des forts, c'est-à-dire à l'indulgence. Son ironie était sans fiel, ses malices avaient quelque chose d'attendri. Jamais je ne lui ai entendu dire ce qui s'appelle une méchanceté.

Dimanche prochain, en remerciant les amis qui ont eu la pieuse et charmante pensée d'élever à Théodore de Banville un modeste monument dans ce jardin du Luxembourg, où il a si souvent promené ses rêves, je louerai de mon mieux l'homme,

qui fut excellent, et l'œuvre, qui reste exemplaire. Des poètes — et, au premier rang, Catulle Mendès et Jean Richepin — célébreront aussi sa gloire en vers enflammés. Ici, je ne prétends que fixer un aspect de la physionomie d'un maître que j'ai beaucoup aimé. Je rappelle seulement qu'il eut infiniment d'esprit. Ce n'est rien, — pour les pédants, — mais c'est français comme le vin de Champagne.

Hélas! ami disparu, qui, pendant vingt-cinq ans, m'avez donné, dans nos entretiens, tant d'amusement et de joie, c'est avec une profonde mélancolie que j'écris ces dernières lignes. De quoi parlerions-nous, maintenant? Les bouches ne sont pleines que d'injures, de mépris et de haine. Nous n'aurions pas grand'chose à dire sur les fous furieux qui font sauter les maisons et sur les vertueux marchands de politique et de finance qui s'accusent entre eux d'être des escrocs. Je vous dois encore, du moins, ce bon moment où, en pensant à vous aujourd'hui, j'ai oublié tous ces crimes et toutes ces ordures. Dans nos fantasques causeries, nous revenions toujours, en définitive, à ce qui nous tenait le plus au cœur, à notre amour naïf et désintéressé de la poésie et de l'art.

Maintenant on ne parle plus que de la prochaine explosion du volcan social, qui vomira peut-être quelque chose de plus abominable encore que la dynamite ou la boue. Je tâche de me distraire de ces horreurs, en me souvenant des heures que nous passâmes à deviser ensemble et que je compte parmi les plus douces et les plus innocentes de ma vie.

24 novembre 1892.

SOIR TRISTE

Ce premier vent de neige m'a joué un mauvais tour, comme il fait chaque hiver, d'ailleurs. Je tousse, ce soir, au coin de mon feu, et je ne suis pas gai. On m'apporte un journal et j'y lis d'abord, en caractères d'affiche : « *La Crise continue. Le Gâchis. Nouveaux scandales.* » Ma tristesse augmente. Je jette un regard dégoûté sur ces ordures, et je trouve enfin, dans un coin perdu de la troisième page, les dignes et simples paroles prononcées par Paul Déroulède devant le monument de Champigny.

« Souvenons-nous !... » dit obstinément le brave homme. Et je me souviens.

Le siège durait déjà depuis plus de deux mois, et Paris était horrible. Dans une boue jaunâtre de

neige fondue, des gardes nationaux passaient et repassaient, oisifs, enfiévrés par l'attente, tandis que les malheureuses femmes grelottaient à la porte des boucheries, où elles venaient chercher pour leur famille un morceau de charogne. Un ciel bas et sombre. Le grondement continu de la lointaine canonnade. J'étais dehors, moi aussi, avide de nouvelles. La lugubre journée!

On m'avait donné, comme à tant d'autres, au début du siège, une arme inutile, un lourd fusil transformé, que je menais, deux fois par semaine, monter la garde avec moi sur le bastion, près de la porte d'Italie. Le reste du temps, il restait sur deux clous, dans le petit logement de la rue des Feuillantines, où je m'étais réfugié avec les miens et où nous devions bientôt être réveillés, en pleine nuit, par l'un des premiers obus du bombardement, qui creva la maison voisine. Quelles heures affreuses j'ai vécues là, entre ma vieille mère paralytique et déjà très menacée par la mort, et ma sœur aînée, qui se désespérait de trouver si rarement un œuf, un peu de nourriture tolérable pour soutenir la chère malade! Mais cette journée du 2 décembre fut particulièrement sinistre.

J'étais de ceux, je l'avoue, qui se faisaient peu

d'illusions sur l'issue du blocus. Au 31 octobre, l'essai d'insurrection en présence de l'ennemi m'avait fort découragé. Les maîtres du jour, eux-mêmes, n'avaient pas confiance et ne pouvaient guère l'inspirer, du moins aux gens raisonnables. Cependant, la sortie du 30 novembre, ce grand effort du côté de la Marne, qui, d'après les dépêches, semblait avoir réussi, m'avait rendu quelque espoir. On pouvait vaincre, tout de même. Et la victoire, c'était le siège levé *ipso facto*, les Allemands en retraite, le salut peut-être. Le 1er décembre, on annonça que le mouvement offensif était suspendu, que les troupes se reposaient, ce qui était de mauvais augure. Aussi, le 2 au soir, aucune affiche n'ayant été placardée, je sortis, après dîner, pour aller lire les dernières feuilles parues, au café Tabourey, près de l'Odéon. Le lieu était assez pittoresque. On n'y servait aux consommateurs que du café noir et du chocolat à l'eau, sans pain, bien entendu, et l'on apportait à chacun d'eux une longue bougie dans un chandelier pour lire les journaux d'alors qui, le papier se faisant rare, n'avaient que la page et le revers. Ce fut là que j'appris que l'armée avait repassé la Marne, qu'elle rentrait dans ses cantonnements,

et que — en un mot et malgré les euphémismes officiels — la bataille était perdue.

Oh ! l'abominable crève-cœur ! J'eus la certitude instinctive que tout était fini, que désormais la résistance se traînerait seulement jusqu'à l'épuisement des vivres, ainsi que les choses se passèrent à peu près, en réalité, sauf le jour de l'incompréhensible et désastreuse tentative sur Buzenval. Je prévis cette énervante et interminable fin du siège, que je devais, pour mon compte, vivre dans mon lit, râlant d'une pleurésie et regardant sur la muraille mon arme dérisoire.

Je rentrai chez moi, le long des rues solitaires, dont les ténèbres étaient seulement piquées, çà et là, d'un fumeux quinquet de pétrole. J'avais les épaules courbées par le poids de la défaite, les yeux gonflés par des larmes de rage. J'ai compris, cette nuit-là, ce que signifie le mot désespoir.

Je m'excuse de ma faiblesse auprès des jeunes camarades qui me servent, de temps en temps, leurs aimables paradoxes sur la niaiserie et l'injustice de l'idée de patrie, et leur pitié de crocodile pour ce pauvre Béhanzin, à qui l'on a pris son Alsace-Lorraine. Je goûte la légèreté de leurs plaisanteries, je les autorise à me considérer

comme une vieille bête, et je n'ai qu'un mot à leur répondre : Ils n'ont point passé par là.

« Souvenons-nous !... » dit Paul Déroulède avec sa noble et tenace obstination de poète, devant le charnier de Champigny. Et il nous rend les douleurs d'autrefois.

Eh bien ! celles d'aujourd'hui sont pires. Oui, qu'on nous rende le pain noir des assiégés. Il était moins amer que toute cette honte. Est-ce possible ? Après vingt ans de paix, voilà où nous en sommes, dans la boue. Elle commence par éclabousser ce qu'il y a de plus apparent dans notre pays, ce malheureux vieillard que, hier encore, nous appelions le Grand Français, et cette monstrueuse Tour de fer, objet de la stupide admiration des badauds, ce symbole de la force brutale, au pied duquel nous avons célébré, par des kermesses décadentes, les seules dates pures de la Révolution ! Et maintenant, elle rejaillit, cette boue, jusque sur les élus du peuple, sur ceux qui font les lois !...

Pour de l'argent ! Il y en a — et beaucoup — qui ont vendu leur vote, leur conscience ! Et, comme on n'ose pas, malgré tout, démasquer les coupables, jusqu'au dernier, tous restent sus-

pects. Et si l'on nous attaquait demain, s'il fallait déployer l'étendard national, on pourrait se demander si la main serait pure qui en saisirait la hampe!... Pour de l'argent! Et cela, lorsque grondent, plus menaçantes que jamais, les justes plaintes des misérables; quand les riches, loin d'augmenter leur trésor, devraient se préparer, sous peine des pires malheurs, au partage fraternel, au sacrifice!... Pour de l'argent!... Ah! l'on songe à la probe et sainte pauvreté d'Aristide. Que dis-je? On en arrive à regretter les jours de deuil et de désordre, où quelques-uns, du moins, avaient encore des vertus, où, tandis que Jourde, le communard, était maître de la Banque, sa femme allait au lavoir, lessiver, elle-même, le linge de la famille!

Malheureux, qui avez ramassé dans cette fange de l'or, et encore de l'or, et toujours de l'or, regardez d'avance votre châtiment. Oui, regardez de l'autre côté de l'Atlantique, où ce flibustier yankee, ce Jay Gould, vient de mourir sur un tas de milliards. Le monde entier défile devant sa tombe, et tous y jettent un mot de mépris, comme un crachat.

Et c'est en France qu'éclatent ces scandales

abjects ! En France, le pays du bon cœur, du regard loyal et de la main tendue!... Ah ! l'avenir est trop affreux! Ce soir, en toussant devant mes tisons, je me dis avec une sombre joie que j'ai passé la cinquantaine, et que, probablement, je ne ferai pas de vieux os.

Et, pendant ce temps-là, Déroulède, candide patriote, tu cries devant le mausolée des morts héroïques : « Souvenons-nous !... » Qu'est-elle devenue, dans les mains de tous ces bourgeois véreux, la France d'autrefois, la France militaire ?... Pourtant, tu fais bien, et j'accepte ton espérance ; car les poètes finissent toujours par avoir raison, et la guerre sacrée que tu rêves nous guérira, seule, peut-être, de cette corruption, produite par vingt ans de paix et de bien-être égoïstes!... Hélas ! Est-ce bien moi qui parle ?... Moi, un poète, moi, dont le cœur est plein d'amour et de pitié, je demande des larmes aux mères pour laver les souillures du drapeau!

8 décembre 1892.

SOUVENIR DE NOËL

Noël!... C'est après-demain soir la fête des enfants, et ceux des plus pauvres auront leur surprise. Les épiciers de mon voisinage ont renouvelé leurs provisions de cornets de bonbons et de pipes en sucre, et, au bazar de la rue de Sèvres, pour les jouets de six à douze sous, il n'y a que l'embarras du choix. Hier, je me suis arrêté là un moment, avec toute la marmaille du quartier. Les larges papillons de gaz faisaient flamboyer l'étalage et les yeux de convoitise du très jeune public, gamins à la culotte fendue et petites filles en bonnet à trois pièces. Je sais ce que tout ce monde-là voudrait trouver dans la cheminée, dimanche matin. Je suis au courant des préférences. Si la fruitière d'en face me consultait, je pourrais lui

désigner la poupée que désire sa fillette; et le gosse du perruquier du coin rêve, j'en suis certain, d'un fusil à soixante-cinq centimes, — un peu cher, je ne dis pas non, — sur lequel on peut, s'il vous plaît, faire partir de vraies capsules. Sans compter que, pour les tout petits, pour les mômes à qui tout joujou semble bon, pourvu qu'il fasse du bruit, il y a un magnifique assortiment de tambours, de trompettes, de chiens en carton qui font « ouah ! ouah! » et de chevaux en bois peint, avec un sifflet dans le derrière.

Noël!... Voici que je redeviens enfant, moi aussi, et que je me rappelle mes impressions de moutard, du temps où je n'étais pas plus haut que ça.

C'était rue Vaneau, au cinquième. Qu'elles me sembleraient petites aujourd'hui, les trois chambres où nous logions six : mon père, ma mère, mes trois sœurs et moi, le dernier-né, le « culot », comme disent les paysans! Mais le charme de cet appartement, c'était un balcon, d'où l'on dominait le parc de l'hôtel Monaco, naguère hôtel Galiera, habité maintenant par l'ambassadeur d'Autriche. Je me vois encore — j'avais six ans — m'amusant à regarder les troupes

de réserve campées dans ce beau jardin, parmi les feuillages pleins d'oiseaux chanteurs, pendant les journées de juin 1848. Le dictateur Cavaignac avait établi là son quartier général; et, en attendant d'être envoyés aux barricades, les soldats, sac au dos, accroupis près des faisceaux d'armes, jouaient aux cartes, à la « drogue »; et le perdant gardait une petite cheville de bois sur le nez.

Mais, en hiver, les enfants n'allaient pas sur le balcon, et la vie n'était pas toujours commode, chez nous, car on n'était pas riche. Le papa, modeste employé de ministère, apportait fidèlement à sa ménagère son traitement, à la fin du mois, dans un sac de toile; car, à cette époque-là, l'or était rare, et le gouvernement payait en écus. Ma courageuse mère, qui avait une belle écriture, copiait des mémoires pour des entrepreneurs. Mais, tout de même, on n'en avait jamais de trop, des pièces de cent sous. Songez donc! Trois filles, dont les deux aînées étaient déjà de grandes demoiselles, et un gamin! C'est terrible comme l'argent file vite, quand il faut acheter par quatre les paires de souliers. Et notez que le maître de la maison était généreux comme un vrai gentilhomme et ne savait pas refuser un service à un ami.

Homme d'infiniment d'esprit et d'excellente compagnie, fin lettré et très supérieur à ses fonctions, sa carrière avait été entravée par sa fidélité politique. En 1832, il avait caché, pendant de longues semaines, dans la petite maison de banlieue qu'il occupait alors, un proscrit, un certain Fourmont, qui venait de se battre en Vendée, parmi les chouans de « Madame ». Il avait fait cela au risque de perdre sa place, — son pain! — étant déjà marié et père de deux enfants. Heureusement pour lui, sa bonne action resta ignorée, mais on le savait légitimiste et on le laissa croupir dans les emplois inférieurs. Bah! sa noble et aimable nature était incapable d'aigreur. Malgré bien des déceptions, il garda toujours la candeur et la gaieté d'un enfant.

J'étais bien petit, alors, mais je me rappelle encore son quotidien retour. Oui, je le revois, vieux avant l'âge, un peu voûté, mais resté vif; je revois son front feutré de cheveux d'argent et son visage maigre et rasé, — un visage d'ancien régime, — où ses yeux bleus brillaient de bonté naïve. Il souriait à la ronde, embrassait tous les siens, prenait sa prise, — sa seule dépense personnelle, au pauvre homme! — et, tout de suite,

par ses contes et par ses chansons — car il avait une imagination et une verve de feu — il apportait la bonne humeur à la maison et l'emplissait du rire frais des trois jeunes filles. Peu lui importait, à cet homme d'idéal et de sentiment, que ses redingotes fussent râpées et que le dîner fût court ! Il faisait la joie de son humble logis, où l'on n'était pas malheureux, parce qu'on s'aimait bien, et où notre admirable mère, par des prodiges, mettait le luxe qui ne coûte rien : celui de l'ordre, du goût et de la propreté.

Pieux et traditionnel, mon père n'était point pour oublier les fêtes chômées et carillonnées. Chez nous, on célébrait Noël par un frugal réveillon. Oh ! très frugal ! D'autant plus que c'était la fin du mois. Mais il y avait toujours une volaille froide, une bouteille de vin blanc et des marrons grillés qu'on tenait au chaud dans leur sac, à côté de la bouillotte pour le thé. Et l'on ne se couchait pas avant minuit ! Et, pendant que la maman ôtait le couvert, le père s'attardait devant le feu, dans son fauteuil, entouré de ses gracieuses filles, son petit garçon entre les jambes. Et, quand il fallait aller se coucher, décidément, je ne manquais pas de laisser mon soulier dans les cendres,

pour que l'Enfant Jésus y déposât son cadeau.

J'étais crédule alors, et, bon Dieu ! je le suis encore pour bien des choses. Pourtant, je dois l'avouer, je n'ai jamais eu peur de trouver là, le lendemain matin, une poignée de verges. Il n'était pas bien somptueux, le présent du Petit Noël. C'étaient, ordinairement, quelques pralines dans un papier et une pièce de dix sous toute neuve. Mais la surprise et le plaisir étaient toujours les mêmes. O sensations vierges et délicieuses ! Comme je donnerais aujourd'hui les quelques joujoux de vanité dont je me pare comme un vieil enfant que je suis, pour mon cri de joie d'alors devant la belle pièce de dix sous ! Car, grâce à elle, je pouvais assouvir ma passion favorite. En revenant de la messe avec mes sœurs, j'entrais chez le petit papetier de la rue du Bac et j'achetais avec mes dix sous — oui, toute la somme ! — dix feuilles d'Épinal qui racontaient, sous des images aux couleurs violentes, des batailles et des contes de fées.

Et, maintenant, j'y songe. Mes goûts ont-ils changé ? Suis-je plus raisonnable ? Et n'ai-je pas conservé, par-dessus tout, l'amour de la gloire et des chimères ?...

Noël!... O mes anciens Noëls, qu'est-ce donc qui me pousse à vous évoquer aujourd'hui? Ah! c'est qu'il m'est doux de penser que, samedi prochain, se passeront, autour de bien des foyers, des scènes simples et pures comme celles dont le souvenir m'attendrit encore et que je viens de retracer. C'est qu'il est consolant de croire que la vraie France, la France de l'honneur et de la probité, est là, dans ces familles où l'on ne vit que par le travail et pour le devoir. Elles sont innombrables encore. Là se conserve le génie de notre race, et là chaque fils peut dire, comme le disaient ses aïeux: « Mon père et ma mère étaient d'honnêtes gens. »

22 décembre 1892.

A CANNES

Il est à peine dix heures du matin, mais la température est déjà si douce que j'ai pu ouvrir ma fenêtre. Je laisse s'éteindre dans la cheminée, sur leur lit de cendre blanche et fine, mes tisons de bois d'olivier. Ma chambre est vaste et claire, et le soleil y pénètre largement, y répand son allégresse. Un rayon parvient jusqu'à la table où j'écris et pose sa chaude caresse sur mes mains. Quel climat béni ! Comme je vais savourer ici voluptueusement le retour graduel à la santé, les jouissances délicates du convalescent !

Là, dehors, devant moi, il y a tant d'espace, tant de joie, tant de lumière, que, pris de paresse, à chaque instant, je pose ma plume et vais m'accouder au balcon. A mes pieds, c'est le Paradis au printemps. C'est une oasis où le palmier

au tronc imbriqué balance ses verts plumages, où l'aloès aux feuilles lisses et robustes érige sa hampe d'airain, où les orangers ont leurs pommes d'or. Et plus loin, c'est le merveilleux panorama du golfe de Cannes : à droite, les harmonieuses collines de l'Estérel; juste en face, la pointe de la Croisette et les îles Lérins; de toutes parts, l'infini du ciel et de la mer.

Et l'eau sans une ride, et le calme ciel, et la côte dans le lointain, tout est voilé d'un brouillard bleu. Grisons-nous d'azur, surtout de cet azur matinal, si léger, si frais, — j'ai envie de dire si jeune. Tantôt, dans l'après-midi, la Méditerranée ne sera sans doute pas moins admirable, quand elle prendra le ton énergique de l'indigo. Mais je préfère cette heure exquise où toute la nature est enveloppée, baignée de ce bleu tendre, du chaste bleu des pervenches et des yeux de la femme que j'aime. Cette brume lumineuse, dont la couleur doit être celle des rêves d'une vierge innocente, mêle et confond le ciel et la mer. Pas d'horizon. Et cette barque de pêche, tout à fait immobile, — car elle a vainement mis dehors ses deux focs et son hunier, — semble suspendue dans le bleu de l'espace.

Je contemple ce pays enchanté, où je suis depuis si peu de jours et qui m'a déjà pris le cœur. De ces masses de verdure émergent partout les terrasses blanches et les toits bruns des villas. Sur ces routes, qui descendent en souples lacets vers la mer, j'ai déjà fait de lentes et hygiéniques promenades, cherchant le côté du soleil, avec le contentement du malade qui a enfin chaud sous le pardessus trop lourd. J'ai longé ces parcs aux murs couronnés — en plein hiver! — de roses grimpantes. Elles sont très nombreuses, ces villas, très élégantes, et l'on y devine toutes les ressources du luxe et du confort. Sur les plaques de marbre, encastrées dans les piliers de la porte d'entrée, on s'étonne de ne pas lire en lettres d'or : « Le bonheur est ici ». A quoi songent les riches qui restent là-bas, dans le Nord? Pourquoi n'ont-ils pas tous un élégant logis sur ce beau rivage, où le printemps est en permanence? Et combien je m'applaudis, moi qui dois me contenter d'un lit d'auberge, d'être venu jusqu'ici pour fuir les boues et les neiges!...

Hélas! que l'homme est égoïste! Ne m'a-t-on pas dit que, l'autre nuit, à Paris, quatre malheureux étaient morts de froid? N'ai-je pas, depuis

plusieurs jours, dans l'esprit, cet épouvantable souvenir? Mais, dans ma langueur engourdie de convalescent, j'y songe à peine. Cette pensée n'empoisonne pas l'air tiède et pur que je respire, n'assombrit pas la fête de clarté que j'ai sous les yeux. Pourtant, mon cœur est pitoyable. Est-il donc vrai qu'il faille voir et toucher le malheur pour qu'il vous émeuve?

Hier, du moins, j'en ai vu, de la misère, ici même, devant cet éden où tant de privilégiés suppriment les rigueurs de la mauvaise saison. Oui, j'ai vu de la misère, et, par le contraste, elle m'a remué profondément.

En face de Cannes, à une portée de canon, est l'île Sainte-Marguerite, et j'ai eu la curiosité de visiter la citadelle, célèbre par le séjour du Masque-de-Fer et par l'évasion de Bazaine.

Le voyage, très court, est délicieux. Un marin, maigre comme un clou, mais qui « souquait » ferme, nous avait pris dans son bateau, un de mes amis, sa jeune femme et moi. Tout de suite, la côte s'éloigne, se développe. Voici le golfe Juan où débarqua le Grand Empereur, et, tout au fond, les Alpes blanches.

Le beau jour! Quelle éblouissante lumière!

Les mouettes d'argent, au vol d'ange, rasent les flots cobalt. Encore quelques rudes coups d'aviron, et l'île se rapproche, le fier profil du fort grandit, dresse sur le ciel ses murailles escarpées, ses créneaux, sa tourelle d'angle. Enfin, nous accostons, près d'un maquis d'aspect africain, que les figuiers de Barbarie hérissent de leurs vertes raquettes.

De mon excursion, laissons de côté, s'il vous plaît, l'intérêt historique. Quel fut le mystérieux et infortuné prisonnier d'État, dont ses geôliers eux-mêmes ne virent jamais le visage? Secret bien gardé. Je ne le saurai jamais, ni vous non plus. Bazaine — un homme obèse et âgé — est-il descendu dans un abîme au moyen d'une corde à nœuds, ou bien la politique, gardienne complaisante, lui a-t-elle ouvert la porte? Autre énigme, dont je n'ai pas le mot.

Ce qui m'a navré, dans ma visite à Sainte-Marguerite, c'est la vue des pauvres diables de soldats qui y sont internés. Les uns — gibier de conseil de guerre — sont des condamnés aux travaux publics qui portent déjà la veste grise et l'ignoble képi à galon jaune des « biribis ». Les autres sont des malades, ramenés du Tonkin ou

du Dahomey, qui errent tristement dans les cours de la citadelle ou dans les sentiers de l'île et, malgré le bon soleil, grelottent sous leur capote trop mince. Car, ici, c'est un des coins où l'armée balaie ses résidus et ses épluchures : c'est une prison et un hôpital.

A chaque pas, on rencontre une face de souffrance ou de désespoir, un malade ou un prisonnier.

Toi, mon pauvre enfant, on t'a envoyé combattre des Chinois ou des nègres, et te voilà joli garçon, maintenant, dévoré par la fièvre ou vidé par la dysenterie. Qui a fait cela? Un politicard de malheur, partisan, sans savoir pourquoi, de la folie coloniale, d'un tas d'expéditions incompréhensibles, mais qui tremble dans sa peau si l'on fait allusion seulement à la guerre sainte, à la seule guerre dont rêvent tous les bons Français. Et je te plains aussi de tout mon cœur, toi, devenu forçat pour avoir vendu ton équipement ou dit « zut! » au sergent-major, un jour de ribote, quand je pense que le parlementaire en question, qui a peut-être trafiqué de son vote et reçu le pot-de-vin des juifs allemands, exige qu'on le traite d'honorable et qu'on lui présente les armes dans les cérémonies.

Et qui sait? Pendant que tu claques des dents, toi, le fiévreux, pendant que tu pourris dans un cachot, toi, le condamné, en attendant qu'on t'envoie piocher les routes dans le Sud-Algérien, qui sait si le législateur dont j'ai l'honneur de parler n'est pas là, en face, dans un des hôtels monumentaux, dans une des somptueuses villas de la côte enchantée, et s'il n'a pas profité des vacances pour venir sécher sa bronchite ou guérir ses rhumatismes au soleil de la Provence?

Parions même, s'il a lu dans son journal l'histoire de ces pauvres gens morts de froid sur le pavé de Paris, qu'il ne se sera point reproché — comme moi, naïf — de jouir de la bonne chaleur, et que, bien au contraire, il aura murmuré, en se frottant les mains : « Fichtre! on est mieux ici... Pourvu qu'il dégèle, là-haut, avant la rentrée des Chambres! »

Allons! allons! Il n'y a pas à dire. Le monde est mal arrangé, — et la fameuse égalité, inscrite dans les Droits de l'Homme, est une cruelle imposture.

12 janvier 1893.

SUR LA FRONTIÈRE

J'ai vu Naples, au mois d'avril. Il pleuvait, et le froid était tel que j'ai eu l'onglée — vous entendez bien, l'onglée ! — dans les ruines de Pompéi. Et les nuits étaient si brumeuses que le cratère du Vésuve faisait, sur le ciel noir, à peu près l'effet de la lanterne rouge d'un marchand de tabac.

Je suis, cette fois, en plein mois de janvier, à Nice. A la bonne heure ! Voilà du vrai Midi ! Ai-je vraiment parlé, la dernière fois, de ciel gris et de frimas ? Ces horreurs n'ont duré que quatre jours. Je ne m'en souviens plus. Une matinée a suffi pour tout réparer. Bonjour, soleil !

Parbleu, c'est encore l'hiver. L'air est frais et vif, et, d'instinct, je hâte le pas à l'ombre. Vite,

allons nous asseoir, en plein rayon, avec la bonne chaleur sur les épaules, devant le grand café de la place Masséna. Ce n'est pas de chartreuse, c'est d'or liquide que le garçon vient d'emplir devant moi ce petit verre. Elle exhale un léger parfum, la rose précoce, entre deux brins de mimosa, que ce gamin m'a vendue pour ma boutonnière. Et je reste là longtemps, ébloui de lumière, enveloppé d'une douce tiédeur, écoutant vaguement, à travers le tumulte de la rue et le caquetage des consommateurs autour des tables voisines, ce vieil air de Verdi, triste et passionné, que raclent deux violons sous les arcades.

Dans ce journal qui traîne sous ma main, j'ai lu tout à l'heure que le mistral souffle en tempête glaciale sur la vallée du Rhône, que les trains sont arrêtés par les neiges, en Bourgogne, et que, là-haut, tout là-haut, à Paris, la Seine est prise dans tout son parcours. Est-ce bien possible? Égoïste un instant, je me murmure la fameuse citation de Lucrèce : *Suave mari magno*, etc., car ici c'est le printemps, avec un rien d'aigreur dans l'atmosphère, comme pour vous rappeler que ce printemps-là, c'est du plaisir très rare, du fruit défendu à presque tous, et que l'on n'en

jouit que sur l'étroite bande de littoral, entre Toulon et Gênes.

Des femmes passent, la plupart ayant, par prudence, gardé leurs fourrures, mais avec cet épanouissement du regard, ce teint de camélia rose, que, chez nous, dans le Nord, elles n'ont qu'au mois de mai. De vieux messieurs ont un air rajeuni sous leur barbe grise. Toute cette foule semble heureuse, sourit au soleil et à la vie.

O charme de Nice ! Enchantement du pays bleu !

Mais voici que j'ai honte de m'abandonner à cette torpeur exquise. Convalescent encore un peu affaibli, ne suis-je donc capable que de noter mes sensations de bien-être et de volupté?... Non pas, morbleu ! Je vois, à tout moment, circuler devant moi, par groupes fraternels, quelques-uns de nos soldats de la frontière, chasseurs alpins, artilleurs de montagne, les uns vêtus de leur sévère uniforme, les autres avec le classique pantalon à double bande, et tous coiffés du béret sombre, qu'ils portent avec une coquette crânerie. C'en est assez pour que je secoue mon engourdissement et que je revienne à des rêveries dignes d'un homme, à des pensées plus mâles.

Troupes d'élite que celles-là ! Et souples, lestes,

bien entraînées! Voyez-moi comme ils ouvrent le compas, les petits chasseurs! Les « terrains variés », comme on dit en style stratégique, n'existent pas pour eux, j'en suis sûr. Ils doivent sauter d'une roche à l'autre, comme des chamois. Torrents, glaciers et précipices, rien ne les arrête. Leurs aïeux, les anciens de l'Épopée, ont guerroyé, ici tout près, dans les Alpes blanches, sous Masséna, ont franchi le grand Saint-Bernard avec Bonaparte, qui les menait à Marengo. « Où le père a passé passera bien l'enfant », n'est-il pas vrai? En attendant, notre avant-garde veille sur l'énorme massif couvert de neiges. Pour le mieux défendre il faut le bien connaître. Aussi, chaque jour, en route! Arme sur l'épaule! Et les voilà partis pour l'ascension militaire, accompagnés de leurs bijoux de petits canons portés à dos de mulets, et commandés par ces charmants officiers que je rencontre un peu partout, causant gaiement entre eux, avec un joli rire de bravoure et de jeunesse. Tous, chefs et soldats, ont, dans leur personne, je ne sais quoi de robuste, d'agile et de téméraire, qui me réjouit l'âme. Vive la France, mes enfants! Et soyez tranquilles, là-bas, vous autres, de Marseille à Lille et de Brest à Nancy.

Du côté des Alpes, je vous en réponds, la porte est bien gardée !

J'éprouve toujours une émotion profonde en présence de notre chère armée. Je l'aime à cause de nos gloires, je l'aime surtout à cause de nos malheurs. Lorsque passe un drapeau, j'y vois briller des lettres d'or. Mais ce n'est pas le flottement de ses plis, c'est ma larme amère de vaincu qui m'empêche de lire les noms d'anciennes victoires qui sont brodés là.

Notre armée ! Tous nos enfants ! Elle est bien jeune, cette armée, jeune comme l'espérance ! Hélas ! c'est notre dernière espérance.

Car, dans ce siècle de continuelle fermentation, dont la première écume fut du sang et dont la lie actuelle est de la boue, l'armée seule est demeurée pure et fidèle à son simple et grand devoir. Pendant que les hommes de la Terreur couvrent la France d'échafauds et s'égorgent entre eux, l'armée est aux frontières, en Vendée. En avant, marche ! contre la coalition, contre la guerre civile ! Napoléon surgit. Par file à droite, pour l'Italie, pour l'Égypte, pour toutes les capitales de l'Europe ! Mais il devient fou de gloire, l'Empereur, il rêve la conquête du monde. Pau-

vre conscrit échappé des guets-apens espagnols, remonte ton sac d'un coup d'épaule. On a besoin de toi sur les bords du Niémen. Tu as encore à subir les grands désastres, la Bérésina, Leipzig, Waterloo. Et l'on changera deux fois ta cocarde, et tu obéiras toujours. Jusque-là, du moins, le soldat est fanatisé par le génie de son chef, et tout, même la défaite, est grandiose. Mais voici de l'histoire médiocre. Avec les ruines du monument impérial, l'impuissante politique se construit des abris d'un jour, qui s'écroulent comme des châteaux de cartes. L'armée n'en veut rien savoir, ne connaît que le drapeau, va se battre où on lui dit d'aller, en Algérie, en Crimée, en Italie, au Tonkin. Elle est muette et impassible, ne songe jamais qu'à la France. Naguère, elle présentait les armes à un Grévy, comme elle suivait la procession sous Charles X. Et maintenant que le grand mensonge moderne, la stupide force du nombre, le suffrage universel, — pour l'appeler par son nom, — a livré le pouvoir à une poignée de bas bourgeois, dont quelques-uns sont des voleurs, le soldat feint toujours de l'ignorer, n'a qu'un souci, — la patrie menacée, la frontière ouverte, l'Europe en armes, — et il

attend silencieusement l'heure de combattre et de mourir.

Notre armée ! C'est tout ce qui nous reste.

Heure navrante de notre histoire ! Vit-on jamais une pareille banqueroute d'illusions ? Qui oserait évoquer, sans un rire d'ironie douloureuse, les rêves d'autrefois : États-Unis d'Europe, désarmement, étreinte fraternelle des peuples ? On les connaît trop, les lendemains des fêtes pacifiques. On sait trop que dans les canons de fusils ornés de fleurs il reste toujours une balle mâchée par la haine. Nul ne vit selon l'Évangile, et les Droits de l'Homme font hausser les épaules. Il est mort, le droit héréditaire, qui, d'ailleurs, enfanta souvent des fous et des scélérats ; mais l'envieuse démocratie qui lui a succédé abhorre quiconque est supérieur et l'étouffe aussitôt pour n'être point égorgée par lui. Quel homme raisonnable et de bonne foi peut se ranger encore dans un parti, croire à la vertu d'une forme de gouvernement ?

Réfugions-nous dans un instinct, dans l'amour ingénu de la patrie, dans la foi naïve au drapeau. Jamais je n'ai senti plus profondément ce besoin qu'ici, sur la frontière, devant ces alertes soldats

de montagne, qui sont les sentinelles avancées, la grand'garde de la France. Du moins, nous avons encore cela, nous avons cette dernière force ; et c'est intact, et c'est sacré !

Tandis que, là-bas, les politiciens se débattent dans les convulsions de leur répugnante agonie, j'ai sous les yeux le consolant spectacle de cette armée qui détourne respectueusement ses regards de nos hontes, qui accepte, sans une plainte, l'obéissance et la discipline, et qui ne vit que pour le devoir, l'abnégation et le sacrifice.

Soldats de vingt ans, fleur de mon pays, je ne suis qu'un homme vieilli et malade, qui, le jour du départ, ne pourrait vous suivre jusqu'à la première étape. Mais je sais bien qu'en vous est le suprême espoir, le salut de la France, et de toute la chaleur de mon âme, je vous aime et je vous bénis !

25 janvier 1893.

LES FEMMES ET L'ANARCHIE

Par une lettre insérée dans le dernier numéro de la *Révolte*, — qui me tombe, par hasard, sous les yeux, — j'apprends qu'il existe au Brésil, dans la province de Parana, une colonie d'anarchistes ! et la lecture de cette lettre m'a vivement intéressé.

Quelques hardis compagnons, dégoûtés du vieux monde, mais désespérant sans doute de le détruire ou de le transformer par les moyens révolutionnaires, une poignée de ces désespérés qu'on appelle en Allemagne « Europamüde », ont traversé l'Atlantique et tâchent de vivre là-bas, selon leurs principes, en toute liberté, sans loi ni règlement, sans Dieu ni maître. Bravo ! Voilà des gens de cœur ! Je dirai plus. Voilà des hommes intelli-

gents! Ils ont compris que l'action de déposer une marmite infernale dans un escalier ou dans une boutique de marchand de vins et de foudroyer quelques innocents n'avait rien de pratique, que la dynamite — la « purge », comme ils disent dans leur terrible argot — faisait plus de bruit que de besogne, et même que la fameuse propagande par le fait n'avait, pour résultat immédiat, que la réaction et la tyrannie. Ils ont mieux aimé — et ils ont eu grandement raison — prêcher d'exemple.

Pourquoi s'attarder dans l'antique Europe? Le sol est épuisé, la place rare et le pain cher. En route! Le monde est grand! Il y a encore, de l'autre côté de l'Équateur, des solitudes immenses, de vierges déserts, des forêts où l'on ne pénètre qu'à coups de hache, d'incultes *pampas* où galopent les chevaux sauvages. Ah! vous croyez, lâches bourgeois, qu'on ne peut se passer de religion, de patrie, de famille, ni de toute la sacrée boutique! Eh bien, nous allons faire la preuve du contraire!

Et ils sont partis, pleins de courage, les émigrants. Le Brésil leur a cédé, comme à tous les colons, un terrain sur un plateau, à neuf cents mètres d'altitude; et ils y ont fondé la colonie

Cécilia, un village de vingt-deux baraques, crânement baptisé *Anarchie*, où c'en est fini de l'impôt, du service militaire, de toutes les corvées sociales, où chacun travaille selon ses forces, pour le bien de tous et non pour un humiliant salaire, où la fraternité n'est pas un mot, où tout est en commun!

Pour qui sait lire entre les lignes du récit écrit par le compagnon Cappellaro, les débuts de la colonie semblent avoir été assez difficiles. Un certain Puig Mayol s'est d'abord enfui avec le modeste magot des camarades. — Un concussionnaire! Déjà! — Mais n'importe, ils sont restés fidèles à leurs théories, et, plutôt que de donner à l'un d'eux une autorité quelconque, ils tiennent la caisse — riche ou pauvre — ouverte à tous. Ah! l'on s'est donné du mal, et les anarchistes de Parana ne sont pas des « feignants ». Sur les deux cents hectares de la concession trente déjà sont cultivés. On a planté de la vigne, s'il vous plaît! La basse-cour et le potager sont en plein rapport. Il y a deux vaches et quatre bœufs dans l'étable, une paire de chevaux à l'écurie, sans parler du troupeau de quatorze porcs, qui m'a l'air d'assurer la viande à lui tout seul. Et la récolte des

pommes de terre s'annonce comme exceptionnelle!

Je l'avoue. Devant l'énumération que ces pauvres gens font, non sans orgueil, de leurs humbles ressources, j'ai deviné les efforts, les privations qu'elles leur ont déjà coûtés, et j'ai été sincèrement ému. Certes, elle est bien folle, leur chimère d'absolue égalité, et la nature même lui donne, à chaque instant, un démenti. Mais soyons justes. Dans notre vieille société qu'ils ont fuie avec horreur, ces malheureux étaient des exploités, des victimes, et sentaient affreusement le poids de la misère. La civilisation a plus changé les lois que les mœurs, les mots que les choses. La science n'a pas tenu toutes ses promesses, et le progrès est plein de mensonges. Les prolétaires ont beau être électeurs, — c'est-à-dire rois, — ils sont quand même des esclaves. Depuis longtemps, on les mène avec de grandes phrases, comme on les menait jadis à coups de bâton. Or, ils n'y croient plus, aux harangues. Que sont les anarchistes? Les futurs combattants d'une guerre servile, qui n'attend que son Spartacus. Je comprends l'impatience des colons de là-bas, qui ont prétendu faire, tout de suite, l'expérience du système. C'est un si beau rêve que la liberté!

Je souhaite à la colonie Cécilia des récoltes de Chanaan. Seulement, — oh! il y a un énorme « seulement », — au point de vue des théories anarchiques, je doute fort de son succès. Et pourquoi? A cause de ce paragraphe de la lettre du compagnon Cappellaro, que je vais citer dans son éloquente naïveté :

« Il y a bien encore des préjugés à déraciner, « mais, que voulez-vous? on ne peut pas faire tout « à la fois. Ce qui nous tourmente le plus, c'est « que le libre amour n'a pas encore pénétré dans « le cœur de nos compagnes, ce qui produit beau- « coup d'ennui à ceux qui sont seuls... Nous se- « rions bien aises que quelques femmes convain- « cues viennent nous rejoindre bientôt. »

Et, un peu plus bas, insistant sur ce désir, le compagnon souhaite de nouveau la présence de « plusieurs femmes émancipées des préjugés de « la société bourgeoise ».

Je vous entends rire. Mais permettez-moi de m'interdire ici, pour mon compte, toute ironie. Elle ne serait pas généreuse. *Res sacra miser*. Je ne sais parler que sérieusement de ceux qui souffrent.

Cependant, voici l'anarchie condamnée *ipso*

facto. En amour, les femmes ne veulent pas du communisme.

Je la vois d'ici, la triste créature qui a suivi l'émigrant. Vous la connaissez comme moi et vous la rencontrez à chaque pas, avec son visage de souffrance et ses haillons de misère, quand vous flânez dans les lugubres faubourgs, dans les banlieues navrées. Son homme a décidé qu'on partirait pour l'Amérique, et elle n'a pas résisté, elle a dit : « Allons ! » parce que c'est son homme, parce qu'elle l'aime à sa manière, malgré les querelles et même malgré les coups, peut-être aussi parce qu'on a eu un gosse ensemble. Elle a fait un paquet de leurs quatre loques, qu'elle a traîné après elle, tout en portant le mioche, sur les dures banquettes des vagons de « troisième », dans l'entrepont fétide des paquebots. Enfin, on est arrivé. C'est dur de travailler la terre, pour la Parisienne ! Bah ! pas plus dur que de respirer la buée du lavoir, de pédaler sur la machine à coudre. Et puis, elle est avec son amant et son petit, c'est le principal.

Et voilà maintenant qu'un beau parleur vient lui raconter qu'elle devrait aller avec tout le monde, comme une marie-couche-toi-là, et que

c'est l'anarchie qui veut ça. Eh bien, elle s'en moque pas mal de l'anarchie!... Si ça ne fait pas hausser les épaules!... Qu'on ne s'avise pas de lui répéter des saletés pareilles, ou bien on aura affaire à son homme, car elle le priera de la faire respecter. On n'est pas marié devant le maire et le ratichon, c'est vrai; mais c'est tout comme. Alors, l'anarchie, ça consiste à faire son mari cocu? En voilà une sévère!... Et ne lui parlez pas des « femmes émancipées des préjugés de la société bourgeoise ». Pour elle, c'est des catins, et voilà tout... Et cet autre imbécile qui s'imagine qu'en faisant débarquer ici le personnel d'un gros numéro, il mettra d'accord tous les camarades, tandis que dans huit jours, au contraire, ils se disputeraient ces dames à coups de couteau!... Ce dont elle est bien sûre, par exemple, c'est que toutes les blagues politiques du monde ne la décideront pas à devenir une traînée... Colle-toi ça dans le fusil, mon p'tit!...

Elle n'est pas très bien embouchée, la femme de l'anarchiste; mais, réfléchissez-y, compagnons de la colonie Cécilia, cette gaillarde-là va faire manquer votre expérience. Elle ne veut appartenir qu'à son homme, et prétend qu'il aime ses

enfants. C'est grave. Car tout s'enchaîne, prenez-y garde ! Un jour que son dernier-né sera malade, qu'elle craindra de le perdre, elle est bien capable — que sait-on ? — de se rappeler un bout de : « Notre Père qui êtes aux cieux », appris autrefois au catéchisme de Saint-Ambroise ou de Saint-Médard. Et si son homme est plus fort et plus intelligent que les camarades, — attention ! — elle lui conseillera de prendre de l'autorité sur eux, ne fût-ce que pour protéger la caisse commune contre un nouveau Puig Mayol.

Et voilà, grand Dieu ! reconstitués en moins de rien le mariage, la famille, la religion, la hiérarchie, tout l'ancien jeu de la bourgeoisie, toute la vieille machine sociale !

Croyez-moi, compagnons, renoncez à votre idée de la femme en commun. N'écoutez plus les carabins, et même les professeurs de clinique à rosette rouge, qui vous assurent, avec un aplomb qui m'épouvante, que l'amour n'est qu'un besoin, une loi pour la reproduction de l'espèce. Non, il y a dans l'amour, comme dans toute chose, de l'infini et du mystère. Et la plus simple des femmes le sait bien, ayant, en ces matières, plus d'instinct et de délicatesse que nous. En se refu-

sant à l'ignoble promiscuité que vous n'avez pas honte de leur offrir, les femmes vous sauvent, colons du village *Anarchie!* Car vous êtes, là-bas, une bande de gars énergiques, dans un pays neuf et libre, et il ne serait pas impossible que, dans quinze ou vingt ans d'ici, vous fussiez les fondateurs d'une belle cité. Vos doctrines — je le déplore pour vous — n'y seraient sans doute pas appliquées dans toute leur rigueur. Si pénible que soit cette supposition, vous seriez, pour la plupart, devenus des espèces de bourgeois, ayant une famille, possédant quelque bien, consentant à subir la gêne — oh! aussi légère que possible! — d'un gouvernement. Mais enfin vous auriez du bonheur, et vous le devriez à ces femmes qui, aujourd'hui même, dès le début de votre entreprise, vous empêchent, par leur bon mouvement de pudeur, de tomber plus bas que l'état sauvage. Aussi, j'en suis certain, vous seriez reconnaissants de cet immense bienfait, et, dans votre cité naissante, tous les citoyens rivaliseraient, envers la femme, de douceur, de tendresse et de respect.

23 février 1893.

A Dawant del

I. Bouisset sc

Le Bon Dieu au théâtre

Le théâtre tel que le voila dans la societe moderne
n est pas un lieu d'edification.

A HOUSSIAUX EDITEUR

Imp. Ch. Wittmann

LE BON DIEU AU THÉATRE

Allez-vous encore beaucoup au théâtre? Moi pas. Je l'ai passionnément aimé autrefois et, vieux gamin de Paris que je suis, j'ai fait la queue dès quatre heures de l'après-midi, avec du pain et du saucisson dans ma poche, et j'ai occupé ma place au poulailler, bien avant qu'on accordât les violons. Mais, depuis lors, je fus auteur, et aussi critique dramatique, et je me suis blasé sur ce genre d'illusions. Je le regrette. C'est un plaisir de moins. Mais, pour parler franc, je ne puis plus me souffrir dans une salle de spectacle. A peine vais-je encore quelquefois tuer ma soirée au café-concert. On y peut fumer, causer avec son camarade; on y peut surtout penser à autre chose qu'à ce qui se passe sur la scène, et se laisser bercer par

une vague musique. La plus détestable chansonnette a du moins ce mérite : elle ne dure qu'un instant. Tandis qu'une pièce en cinq actes qui commence à vous ennuyer dès la scène I, voilà quelque chose de terrible! Et puis, nos théâtres sont, en vérité, trop inconfortables. On y étouffe. A partir du troisième acte, ils ne sentent nullement la rose ou l'œillet. On y voit aussi trop de visages antipathiques, trop d'oisifs et de jouisseurs aux faces assouvies. Quelquefois je me suis dit qu'on pourrait appliquer au théâtre la fameuse définition de l'enfer par sainte Thérèse : « C'est un lieu où il pue et où l'on n'aime point. »

Ayant donc perdu l'habitude de m'asseoir dans les fauteuils d'orchestre, je n'ai vu aucun de ces drames sacrés, de ces « mystères » au goût du jour, qu'on nous donne, depuis quelques années, dans les environs de la Semaine Sainte. Au point de vue littéraire, j'ai eu tort certainement. Armand Silvestre, Haraucourt, Grandmougin, sont de bons poètes, et leurs beaux vers m'eussent réjoui le cœur. Quant au spectacle en lui-même, je crois qu'il m'aurait choqué. Traitez-moi de clérical, de calotin, de jésuite. Mais je sens qu'il me serait très désagréable de reconnaître en Jésus-Christ un

« m'as-tu vu ? » quelconque, qui, tout à l'heure, au café, devant les apéritifs, parlait prétentieusement de ses moyens et de son physique; et j'aurais un véritable dégoût à retrouver, sous les voiles de la Vierge Marie, une demoiselle avec qui vous pourriez souper pour vingt-cinq louis, et même moins.

Hélas! je n'ai plus la foi, et je le déplore, du reste, chaque jour plus amèrement. Mais j'envie ceux qui ont le bonheur de la posséder, et je respecte profondément les religions, toutes les religions. Elles sont les émanations les plus belles, les plus nobles, les plus pures, de l'âme humaine, et tout ce qui les avilit est indécent à mes yeux.

Or, il n'y a pas à dire le contraire, on aura beau décorer les jeunes premiers et donner les palmes académiques aux soubrettes, le théâtre, tel que le voilà dans la société moderne, garde toujours un fond d'impureté, et, dans tous les cas, n'est pas un lieu d'édification. Et qu'on ne me parle pas du Moyen-Age ni des paysans d'Oberenmergau, lesquels, si j'en crois de fidèles témoins, sont atteints déjà de cabotinage. Les mystères d'autrefois étaient joués — ainsi que peuvent l'être les spectacles où survit un peu de leur tradition — par

des acteurs et devant un public qu'enflammait la piété la plus naïve. Personne n'osera soutenir qu'il en soit de même aujourd'hui.

Il souffle, en ce moment, je le veux bien, on ne sait quel vent de dilettantisme religieux, qui n'a aucun rapport avec la foi et qui n'est, à mon avis, que la réaction des esprits délicats contre l'intolérance et la grossièreté de la libre-pensée officielle. Les auteurs des nouveaux drames sacrés me font l'effet de gens fort avisés qui, constatant que le mysticisme est à la mode, ont pensé, avec raison, que le théâtre leur offrait le meilleur moyen de flatter ce caprice du public. Je n'ai pas vu jouer leurs ouvrages; mais j'en ai lu quelques-uns, et, de tous, je connais des fragments. Il y a du talent, soit. Par malheur, ce qui d'abord saute aux yeux, c'est le manque de sincérité. L'évangile n'a été, pour ces habiles rimeurs, qu'un canevas, qu'une « matière » à mettre en alexandrins.

Allons, allons, nous avons affaire ici à des sceptiques qui ont surtout rêvé aux droits d'auteur en versifiant le sermon sur la montagne. Sceptiques aussi, les comédiens qui jouent la pièce. Après sa tirade, saint Pierre songe au billet à ordre qu'il ne pourra pas payer demain matin, et Marie-Made-

leine fait de l'œil aux avant-scènes. Sceptiques surtout, les spectateurs. Malgré ces prunelles en extase et ces mines recueillies, il y a là, je le parierais, pas mal de coquins et de farceuses, qui ont oublié depuis longtemps leur catéchisme et qui ne vivent nullement selon la morale du Christ.

Je ne voudrais pas que mes expressions dépassassent ma pensée. Je ne suis pas si sévère. On peut considérer, après tout, ce genre de spectacle comme un hommage d'admiration rendu par le poète, par les interprètes et par la foule, à des légendes qui — fausses ou vraies — sont sublimes. N'importe, une instinctive répugnance persiste en moi.

Et puis, je prévois les conséquences. Qu'un de ces drames tombe à plat, fasse « four ». Voyez d'ici l'acte du Calvaire sifflé et le Bon Dieu accablé de pommes cuites! — Autre danger. Pour le moment, nous sommes néo-chrétiens des pieds à la tête. Rien n'est mieux porté. A merveille! Mais que, demain, le vent tourne, que nous redevenions impies et voltairiens, ce qui n'a rien d'impossible. Alors, comme on aura pris l'habitude de montrer sur la scène des personnages sacrés, quelques polissons — il s'en trouvera, soyez tran-

quilles — nous arrangeront l'Écriture Sainte en opérettes et nous serviront d'ignobles parodies. Ne dites pas non. Ne vous tordiez-vous pas de rire, il n'y a pas si longtemps, quand on vous jouait *Orphée aux Enfers?* C'étaient d'autres dieux que le nôtre, mais c'étaient des dieux tout de même qu'on bafouait pour vous divertir.

Ah! je suis logique et je pousse jusqu'au bout le scrupule. Je salue dans les dieux de l'Olympe des majestés tombées, et il me déplaît que d'irrévérencieux vaudevillistes les vilipendent dans leurs bouffonneries. Quand on me montre Jupiter représenté par un queue-rouge et quand je l'entends s'écrier : « Ous' qu'est ma foudre? » je n'ai aucune envie de rire. Ce sont là farces d'anciens collégiens, ayant conservé la rancune des pensums d'autrefois. Les caricatures de Daumier, où Vénus devient une grosse dondon et où Mars porte sur l'oreille un casque à chenille de pompier de banlieue, ne me déridents pas davantage; et j'ai vu disparaître sans regret la mascarade du Bœuf Gras et sa charrette de filles travesties en déesses, que le vieux Kronos, avec des ailes en carton et une barbe d'étoupe, conduisait en fumant sa pipe.

Les divinités d'Hellas n'ont plus d'autels ni d'adorateurs. Raison de plus pour ne pas les insulter. Respect aux vaincus!

Pour revenir aux modernes « mystères », rendons-leur bien vite cette justice qu'ils sont tous conçus et écrits dans les intentions les plus louables et exécutés avec tout le respect possible. Néanmoins, je n'irai pas m'édifier au Vaudeville ou à la Bodinière. Il y a, dans ces représentations, un je ne sais quoi qui blesse, au fond de mon cœur, le sentiment religieux.

Car il y est encore, comme chez tous les hommes. Personne n'est absolument athée, tout à fait matérialiste. Combien de fois, assistant à des enterrements civils, n'ai-je pas retenu un ironique sourire en voyant les libres-penseurs jeter sur le cercueil ces fleurs d'immortelles, dont le nom seul donnait un démenti à leurs négations? En vain nous faisons les esprits forts. Nous ne sommes sûrs de rien, et les plus heureux d'entre nous — je n'en suis pas — sont ceux qui peuvent s'endormir doucement sur l'oreiller du doute. L'inconnu qui nous entoure, le mystère de la vie et de la mort sont si effrayants!...

Mais pour finir sur de moins sombres impres-

sions, je me rappelle un fait assez gai, qui confirme, d'ailleurs, mon avis sur le respect dû à toutes les divinités.

Dans ma prime jeunesse, au quartier Latin, j'ai connu un jeune Polonais qui, en se livrant à l'étude des langues orientales, était devenu bouddhiste. Dans un jour de richesse relative, il avait même acheté, chez un marchand de bric-à-brac, une image de Bouddha, en argent, qui trônait sur la cheminée de sa chambre garnie et devant laquelle mon Polonais passait de longues heures, plongé dans une méditation qui ressemblait à de la prière.

Seulement, l'étudiant était pauvre, et il lui arrivait quelquefois, à des fins de mois trop difficiles, de mettre son bon Dieu « chez ma tante ». Mais, dès qu'il avait commis ce sacrilège, sa vie devenait affreuse. C'étaient des troubles, des inquiétudes, des remords, dont je recevais la confidence, et je lui ai même une fois prêté cent sous pour renouveler l'engagement de son idole.

J'ai perdu de vue le Polonais, qui me doit encore mon écu. Mais je ne le regrette pas, et j'espère que cet homme religieux aura fini par retirer définitivement son Bouddha du Mont-de-Piété. Car

il ne faut pas offenser les dieux; et trouvez-m'en un, s'il vous plaît, plus puissant que ce Çakia-Mouni dont, à l'heure où nous parlons, la doctrine console et satisfait encore près de cinq cents millions d'âmes.

23 mars 1893.

THÉOPHILE GAUTIER

L'an dernier, quelques jeunes poètes — ceux de l'avant-garde — eurent l'heureuse pensée d'ériger, en l'honneur de Charles Baudelaire, un petit monument. Il s'agissait, je crois, d'un buste dans le Luxembourg. J'ai souscrit, et avec plaisir. Les promoteurs de la souscription étaient, pour la plupart, des décadents et des symbolistes. Je leur demande pardon, si je les désigne mal. Les écoles et les cénacles changent maintenant de nom tous les huit jours; il n'y a plus moyen de s'y reconnaître. Décadents ou non, leur intention était et reste louable. Car, pour rappeler un mot de Victor Hugo, — qu'ils méprisent d'ailleurs, — Baudelaire a trouvé, en art, un « frisson nouveau ». J'espère donc qu'ils réaliseront leur projet. Je

serais charmé que, bientôt, l'image de l'auteur des *Fleurs du Mal* triomphât parmi les roses. Baudelaire, s'il était consulté, préférerait, je crois, de bizarres orchidées. Mais l'essentiel, c'est l'hommage rendu.

Ces jeunes gens eurent donc une excellente et pieuse inspiration, et je les remercie de m'y avoir associé. Je leur en suis d'autant plus reconnaissant que je sais qu'ils me considèrent, en général, comme un bonhomme désuet et suranné. Cela s'explique. Si j'avais leur âge, je serais peut-être partisan de l'assonance et du vers disloqué, et je traiterais les Parnassiens du haut en bas.

Lorsqu'il fut question de dresser ce monument à Baudelaire, un critique d'importance, M. Ferdinand Brunetière, se fâcha tout rouge. Il eut tort. Le marbre d'un poète, se détachant, dans un jardin public, sur un massif de lilas, cela ne fait de mal à personne. Que ne s'indignait-il plutôt contre cette statue de Grévy, qu'on va inaugurer, si ce n'est déjà fait, et pour laquelle j'ai, depuis longtemps, proposé ce sujet de bas-relief : « M. Wilson restituant au Trésor quarante mille francs de timbres-poste » ?

Mais M. Brunetière est un homme passionné. Il

protesta contre le buste et fut fort moqué, dans cette aventure. On le chansonna. Beaucoup de plaisanteries et de scurrilités, bonnes et mauvaises, furent imprimées contre son œuvre et contre sa personne. Un instant même on courut aux épées. Admirateur de Baudelaire, je me suis alors amusé de ces polémiques. Je me le reproche quelquefois. L'éminent rédacteur de la *Revue des Deux-Mondes* avait, comme c'était son droit, exprimé son sentiment et donné ses raisons. Homme de talent et de bonne foi, il pouvait s'attendre à plus d'égards. Cela dit sans trop blâmer non plus les vivacités de ses adversaires, qui étaient jeunes et qui défendaient, après tout, un des poètes les plus pénétrants et les plus intenses de notre temps.

Or, moi qui ne suis plus un cadet et qui m'en voulais un peu — pas trop — d'avoir été injuste pour M. Brunetière, voici que je trouve une occasion de lui faire amende honorable, et, ma foi ! je la saisis. Je lis, dans la *Revue bleue*, le cours qu'il fait, à la Sorbonne, sur la poésie lyrique au XIXe siècle. Eh bien, savez-vous — messieurs et dames, la compagnie — que sa sixième leçon, sur Théophile Gautier, est excellente ? Parbleu ! je vois

les défauts. Toujours trop de *si*, de *car* et de *mais*. Toujours ce fond de mauvaise humeur contre la littérature contemporaine; et il est certain que M. Brunetière comprend plus la poésie qu'il ne la sent. N'importe, son étude sur Gautier est remarquable.

L'auteur des *Émaux et Camées* ne lui est pas apparu, ainsi qu'aux esprits superficiels, seulement comme un pur et impassible artiste, parfait ciseleur de phrases et maître impeccable au noble jeu des rimes. Le clairvoyant critique a su discerner la noble et hautaine mélancolie, le dégoût devant la médiocrité de la vie, qui poussèrent Gautier à se réfugier dans la poésie impersonnelle et dans le culte de la beauté. M. Brunetière a loué, dans les termes qu'il fallait, l'admirable poète, et l'a mis à la place qu'il doit occuper dans les lettres modernes, c'est-à-dire au premier rang.

Un bon point à M. Brunetière.

J'ai eu le bonheur de connaître et d'approcher souvent Théophile Gautier. Je l'ai beaucoup aimé, et j'ai le regret de ne pas le lui avoir assez dit, retenu que j'étais alors par ma timidité d'apprenti devant le patron. Je lui garde une admiration sin-

cère et fidèle. Or, depuis quelque temps, une brume d'oubli semble obscurcir sa gloire. Je n'entends plus que rarement prononcer son nom, et c'est un véritable chagrin pour moi. Sans parler des jeunes iconoclastes qui ne veulent plus de personne, disent ce « pauvre Hugo » et traitent Musset de vieux dandy, toutes les admirations vont vers Alfred de Vigny, qui est grand, certes, mais dont, il faut le noter, certaines inspirations amères et désespérées flattent particulièrement le pessimisme à la mode.

Ce dédaigneux silence qui pèse sur la mémoire de Théophile Gautier m'est d'autant plus pénible que, de son vivant, il n'a pas été, non plus, traité selon son mérite.

Pour tout dire, sa destinée fut fort triste. Je le revois encore, alourdi moins par l'âge que par le poids de quarante années de « copie », et fendant avec peine la cohue des badauds et des snobs qui composent le fameux public des « premières ». Il s'écroulait dans son fauteuil d'orchestre, les deux mains appuyées sur son jonc au pommeau d'argent, où Froment Meurice, dans les temps romantiques, avait ciselé un groupe de singes, et là il assistait, dans un état de somnolence résignée, au

vaudeville ou au « mélo » quelconque sur lequel il devait écrire, le lendemain, des pages éblouissantes. Car voilà tout ce qu'on avait su faire du pauvre grand poète : un feuilletoniste. Ceci se passait sous le second Empire, et, vu le petit nombre des journaux, le rez-de-chaussée du *Moniteur* était un poste très convoité. Pour gagner le prix de ses biftecks, celui qui avait le don d'évoquer toute une civilisation disparue, comme dans *Le Roman de la Momie*, ou d'écrire des vers immortels, en était réduit à raconter les médiocres fables des industriels dramatiques et à décrire les grimaces des histrions.

Il s'acquittait de sa besogne avec une conscience et une exactitude attendrissantes, et, s'échappant, chaque fois qu'il le pouvait, par la tangente, il dépensait en prodigue, à propos de la première pauvreté venue, la verve, l'esprit, l'imagination, la fantaisie et le savoir, jetant à la vanvole, pour gagner quelques gros sous, des poignées d'étoiles. Lisez son *Histoire de l'Art dramatique en France*, qui ne donne pas le tiers de ses feuilletons, mais seulement la série de 1837 à 1852. Ouvrez n'importe lequel de ces six tomes, à n'importe quelle page; vous êtes certain d'y rencontrer un aperçu

ingénieux et nouveau, une boutade humoristique, un tableau saisissant, une phrase de grand écrivain. L'ouvrage — aujourd'hui introuvable en librairie — n'a pas été réimprimé. Que de trésors enfouis et perdus !

Théophile Gautier — il me l'a dit vingt fois — souffrait de gaspiller ainsi son temps et sa sève. Il aspirait non pas au repos, mais au loisir, qui lui eût permis de revenir à la chère poésie, forcément négligée, d'entreprendre une œuvre de longue haleine. Assez bien en cour, reçu familièrement chez les puissants d'alors, notamment chez la princesse Mathilde, qui fut pour lui la meilleure des amies, il rêvait d'obtenir, à la longue, quelque canonicat, — par exemple un siège de sénateur. Le titre d'Immortel n'eût pas nui à la réalisation de son désir. Mais la légende du gilet rouge et sa chevelure mérovingienne lui faisaient tort; et sa candidature fut repoussée — deux fois, si je ne me trompe — par l'Académie Française, qui fera quelque jour, comme pour Balzac, son *Meâ culpâ* de cette injustice et donnera le nom et l'œuvre de Théophile Gautier comme sujet du prix d'éloquence. Enfin la guerre éclata, emportant toutes les espérances du pauvre homme, et, presque au

lendemain de la tourmente, il mourut, la plume à la main, dans un état voisin de la misère.

Plus j'y songe, plus je trouve que la fortune fut marâtre pour Théophile Gautier. Non seulement elle n'accorda à ce poète, épris de luxe et d'art, que de très maigres ressources; mais elle lui ménagea et elle lui marchande encore jusqu'au laurier, qui cependant est gratuit. Hélas! il eut un grand défaut, qui empêcha presque toujours de conquérir les marques apparentes de la gloire. *Il ne fut pas solennel.* Avec la bonhomie et la naïveté de l'ouvrier, il montrait aux autres ses outils de travail, ses procédés de style, qu'il appelait si drôlement ses gaufriers, et il ne s'enveloppait point de pédanterie. Sans vanité aucune, il ne prenait jamais l'air grand homme; et il se laissait traiter en camarade par des inférieurs, tandis qu'il gardait l'attitude d'un disciple devant ceux qu'il tenait pour ses maîtres. A ce point de vue, il était touchant à voir en présence de Victor Hugo.

Jeunes gens, voulez-vous un conseil? Ne soyez pas modestes; on vous prendrait au mot. Il est dangereux aussi de se montrer naturel et bon enfant. Un homme d'esprit a dit que personne n'avait vécu dans la familiarité d'Alfred de Vigny,

pas même lui; et ce mystificateur de Baudelaire s'entourait volontairement de mystère. Leur renommée en a profité, croyez-moi. Quant au simple et excellent Gautier, qui s'est contenté d'être un parfait poète et un écrivain incomparable, voyez! vous ne songez même pas, dans vos cénacles, à lui ériger un buste au Luxembourg.

Eh bien, tout cela n'est pas équitable; et c'est pourquoi la récente étude de M. Brunetière — avec qui je ne suis pas souvent d'accord — m'a fait plaisir! Je le félicite donc encore une fois d'avoir parlé, hautement et gravement, de Théophile Gautier; car l'éclipse qui rend son nom moins éclatant ne peut être que passagère, et, tôt ou tard, il prendra place — du moins pour une grande partie de son œuvre — parmi les classiques français.

4 mai 1893.

MIOUSIC

C'est en tremblant presque, parole d'honneur! que je prends aujourd'hui la plume, et je sens que je vais m'exposer aux plus grands périls. Mais tant pis! J'ai besoin de déclarer que le débordement de snobisme auquel nous assistons depuis la représentation de la *Walkyrie*, me porte furieusement sur les nerfs.

On peut appliquer, d'une façon générale, au citoyen français, le fameux vers de Sosie dans *Amphitryon :*

> Cet homme, assurément, n'aime pas la musique.

Il est, du moins, assez mal organisé sous ce rapport. Presque toujours, nos orphéons chantent

faux, et nos fanfares, malgré leurs médailles, écorchent les oreilles. — Entre parenthèses, je voudrais bien rencontrer, une fois dans ma vie, une bannière d'orphéon ou de fanfare qui ne fût pas médaillée. Mais c'est un rêve ; autant demander à voir, n'est-ce pas? l'enseigne d'une sage-femme qui ne serait pas de première classe. — Nos théâtres lyriques, j'entends ceux où l'on fait de la vraie musique, ne subsistent qu'à coups de grosses subventions. L'Opéra-Comique lui-même, bien que la bourgeoisie n'ait point perdu l'habitude d'y faire des entrevues matrimoniales et bien qu'on n'y entende, les trois quarts du temps, que les airs de serinette de l'ancien répertoire, du « genre éminemment national », l'Opéra-Comique ne prospère qu'à demi. Cependant, les cafés-concerts regorgent, et quand un régiment passe, les gamins emboîtent le pas, au rhythme lourd des cuivres militaires. Pour qu'une mélodie fasse fortune, chez nous, il faut qu'elle soit carrée, bien vulgaire, facile à retenir. Comme éducation musicale, nous en sommes, vous dis-je, à la première enfance.

Eh bien, convenez que les partisans de Wagner sont très forts ; car ils sont arrivés à convaincre

une bonne part du public français qu'elle comprenait et qu'elle aimait cette musique-là, bien plus, qu'elle n'en aimait et n'en comprenait plus d'autre! Bien sûr, c'est faux, archifaux. Il ne serait pas plus déraisonnable d'exiger d'un élève des écoles primaires la solution d'un problème de hautes mathématiques. Soyez persuadés que, sur dix auditeurs qui font des yeux de carpe pâmée, dans ce moment-ci, à la *Walkyrie*, il y en a neuf qui n'y entendent goutte et qui s'ennuient à vingt francs de l'heure. Mais personne ne bronche. C'est une véritable terreur. L'admiration ou la mort! et pas une réserve, pas une hésitation, vous savez, si vous ne voulez pas être traité comme un Philistin abject et ridicule.

Notez que, pour ma part, cela me serait égal. Je ne sais pas la musique. Je suis un fort médiocre dilettante. Depuis longtemps, je ne suis plus capable de supporter deux heures d'opéra. J'ai entendu, de Wagner, des choses qui m'ont paru fort belles, à moi profane, et je veux bien l'accepter de confiance pour un homme de génie. Non, ce qui m'énerve, c'est de voir toute la presse et tout le public, couchés en joue par les escopettes wagnériennes, s'aplatir dans une adoration qui,

j'en suis certain, n'est pas sincère, au moins chez la plupart.

Ah ! on nous la fait durement expier, notre ancienne erreur, à propos du *Tannhauser*. On l'a sifflé ; on a eu tort. Mais est-ce donc la seule fois que le public se soit trompé ? *Le Misanthrope* fut un « four ». *Phèdre* n'obtint qu'un demi-succès. *Hernani* souleva des tempêtes. Et il s'agissait de littérature et de poésie, où nous avons le goût bien plus sûr qu'en musique. Le temps répare assez vite ces sortes d'injustices, et c'est ce qui arriva pour Richard Wagner, en somme, qui obtint assez rapidement un succès universel et compta même, en France, dès le lendemain du *Tannhauser*, des admirateurs nombreux et ardents. Il souffrit, soit, mais pas plus que bien d'autres, moins que notre Berlioz, par exemple, qui mourut avec l'amertume affreuse de se sentir méconnu dans son pays. Avons-nous suffisamment consolé sa mémoire, à celui-ci ? L'avons-nous remis, dans l'opinion, à la place qu'il mérite ? Je n'en suis pas bien sûr.

Et nous nous roulons devant Wagner. Nous faisons pour lui ce que nous n'avons fait pour aucun de nos génies nationaux. Nous ne permettons pas la discussion sur son compte, nous l'acceptons

tout entier, les yeux fermés, comme un dogme.

Je sais bien, hélas! que c'est la tendance moderne, et que jamais on n'a jugé les hommes et les choses avec plus d'intolérance et d'exclusivisme. Écoutez les conversations. Un Tel seul a du talent; tous les autres sont des imbéciles. Mme Une Telle seule est jolie; toutes les autres sont laides comme la vertu. Enthousiasmes de décadents, engouements de névrosés, qui durent peu et se dissipent comme l'ivresse d'un verre d'absinthe ou d'une piqûre de morphine. Et si l'idole choisie par notre caprice éphémère, si le joujou à la mode, sont exotiques, ils nous plaisent alors bien davantage, car nous avons de nous-mêmes le triste dégoût des vaincus.

Naguère, c'était Tolstoï, qui, à lui tout seul, avait inventé la pitié; et devant le Raskolnikoff, de Dostoïewski, embrassant Sonia la prostituée, nous ne nous sommes pas même souvenus du baiser de Jean Valjean à Fantine morte, Victor Hugo ayant le tort de n'être pas Russe. Hier, nous étions de feu pour les drames d'Ibsen, où je sens bien de la puissance, mais qui, de bonne foi, sont tout de même informes et obscurs. Aujourd'hui, les rêveries vaguement atroces de

Nietzche nous passionnent, et nous avons, grâce à lui, quelques anarchistes de salon. Depuis de longues années déjà, nous suivons avec peine, chez quelques poètes, les ravages d'une sorte de maladie de nos rhythmes et de notre langue, et, là encore, nous reconnaissons une influence étrangère. Car rien de tout cela n'est latin, n'est français, ne jaillit de notre sol, de notre inspiration nationale. Une brume germanique nous envahit et nous conquiert, et j'en suis désolé. Que voulez-vous? je n'aime pas ce vent d'Est qui nous apporte, cette année, la sécheresse et la famine, et qui, si les choses se gâtaient par trop, là-bas, en Allemagne, pourrait nous amener quelque chose de pire encore.

Excusez ma mauvaise humeur. Mais l'incroyable oubli de nos récentes hontes, le triomphe à peu près assuré, aux prochaines élections, de nos Jacobins véreux, ce retour du général Dodds, coupable de victoire et accueilli presque comme un suspect, et cette admiration sans mesure, cette préférence morbide pour tout ce qui n'est pas de chez nous, voilà de fâcheux symptômes. Et ne croyez pas me faire plaisir en me disant que nos voisins sont encore plus malades, et que l'Italie

court à la faillite, et que les socialistes allemands vont tout chambarder. Cela ne me console pas le moins du monde. Si j'attrape un rhume, en quoi peut-il m'être agréable d'apprendre que le locataire d'au-dessus a une bronchite?

Pour en revenir à la *Walkyrie*, ne croyez pas que je cabale contre elle et que je me dispose à revêtir la veste et le bonnet blanc des pâtissiers d'émeute, encore que, dans l'affaire de *Lohengrin*, j'aie trouvé assez excusables les pâtissiers et leurs compagnons. Wagner, en insultant grossièrement des vaincus, par rancune d'amour-propre, a témoigné d'une âme bien basse. Mais, n'importe, l'art et la beauté avant tout. Si la *Walkyrie* — encore une fois, je ne suis pas juge — est la merveille que l'on prétend, qu'elle s'installe au répertoire de l'Opéra, dans notre France oublieuse des injures, hospitalière aux chefs-d'œuvre.

Laissez-moi rire un peu seulement de ce mot d'ordre, de cette consigne mondaine, acceptée par tous, qui ordonne de s'extasier devant un ouvrage qu'une infime minorité est, évidemment, seule en état d'apprécier et de comprendre. Voyez-vous, depuis quelques jours trop de jobards qui, au fond du cœur, regrettent l'opéra bouffe, trop

de péronnelles, capables tout au plus de chanter *Plaisir d'amour* et de jouer au piano le *Menuet* de Boccherini, ont levé devant moi des yeux de cataleptiques, ont pris des airs de dévots et d'initiés aux mystères. J'ai trop pouffé en dedans. Je demande la permission d'éclater.

L'autre jour, notamment, pendant un grand dîner.

Il y avait là plusieurs belles dames, qui avaient assisté à la « première » et qui — je les connais — n'avaient eu d'autre plaisir que de mettre leurs diamants et de faire de la toilette. Ce fut terrible. Depuis le relevé de potage jusqu'aux fruits glacés, il ne fut question que de mythologie scandinave, de Niebelungen, de « leit-motive » et de tout le tremblement. On versait le champagne, quand la maîtresse de la maison, s'adressant à un vieux monsieur qui n'avait encore rien dit, lui demanda ce qu'il pensait de la musique de Wagner.

Il fut assez drôle, le vieux monsieur.

« Oh ! moi, madame, fit-il en se récusant, je trouve qu'il y a des obscurités dans *les Noces de Jeannette.* »

18 mai 1893.

LA JEUNESSE

On s'inquiète beaucoup, en ce moment, des tendances et des aspirations de la jeunesse. Rien de plus naturel. Le présent n'est pas beau. Nous avons encore dans la bouche l'arrière-goût de nos hontes d'hier, que nous n'avons pas vomies comme nous l'aurions dû, que nous avons, au contraire, avalées, digérées. Nous éprouvons une grande fatigue. Nous sentons que les hommes de la génération actuelle sont usés, finis, vidés. Nous ne pouvons nous résigner à croire que nous soyons condamnés à vivre encore longtemps dans cette atmosphère fétide d'ennui et de médiocrité. Et nous interrogeons l'avenir.

Qu'il est obscur et mystérieux !

Somnambule, endors-toi! Et, de grâce! annonce-nous du nouveau, autre chose que l'intarissable bavardage des robinets parlementaires, l'écrasant et stupide triomphe de l'argent! Cartomancienne, mêle tes tarots! Promets-nous l'arrivée du roi de cœur, oh! sans sceptre ni couronne, — on n'en veut plus, — mais enfin d'un homme, d'un chef, ayant une pensée, une volonté; et fais-nous le grand jeu, étale devant nos regards, sur ton vieux tapis, la réussite et la victoire!

Hélas! la France a besoin d'espérance. Elle en est avide, comme la pauvre femme du peuple, écrasée de misère, qui court chez la tireuse de cartes, en serrant sa dernière pièce de quarante sous dans la poche de son tablier, et qui a raison; car l'illusion est aussi nécessaire que le pain.

Donc, nous nous tournons vers la jeunesse, et nous cherchons à deviner ses rêves.

Voici d'abord les jeunes Jacobins. Ils retardent, en vérité. N'ont-ils donc pas vu et jugé les résultats que nous a donnés la mesquine parodie des grands ancêtres? Ceux-ci furent sanglants et terribles; mais ils risquaient leur tête et ils ont sauvé la patrie. Leurs descendants sont pour la paix à

tout prix, veulent toucher tranquillement leurs pots-de-vin. Pas d'autre danger qu'une ordonnance de non-lieu ou, tout au plus, un acquittement en police correctionnelle. Comment? Est-ce possible, mes enfants? Vous n'êtes pas encore dégoûtés de l'esprit de secte, des haines de partis, de l'oppression d'une moitié de la France par l'autre, des flatteries à plat ventre devant le suffrage universel? Vous souhaiteriez de devenir tous de petits politicards? Fi donc! Je me refuse à le croire.

Votre doctrine n'a que cent ans; celle de vos ennemis, les catholiques, en a près de deux mille. Elle est moins vieille.

Ceux-ci furent élevés dans la religion de leurs aïeux et l'ont gardée. Je les respecte, que dis-je? je les envie. Car je ne suis pas de l'avis de Montaigne. L'oreiller du doute est bien dur, du moins pour quiconque a des rêves de justice. Un soir, ces jeunes gens m'ont appelé au milieu d'eux. Sincère avant tout, je leur ai dit que mon esprit répugnait aux dogmes et aux mystères, mais que mon cœur était pénétré de cette morale du Christ, qui a déjà transformé le monde et qui, retrempée à sa source première, suffirait — je le crois fer-

mement — à détruire les derniers esclavages qui subsistent dans la société des hommes. Mes auditeurs du « Bock idéal » ont été, pour moi, pleins de bienveillance et de courtoisie. Je les en remercie. Mais qu'ils pardonnent à ma franchise. Je les ai trouvés bien sages, trop sages. Leurs divertissements — c'était une soirée musicale et littéraire — m'ont transporté, par le souvenir, dans une distribution de prix, chez les bons pères. Rien de vivant, ni de moderne. Ces jeunes gens resteront des hommes de foi; mais se lèvera-t-il parmi eux, l'homme d'action et de propagande, capable de rappeler à l'égoïsme contemporain la loi d'amour du primitif Évangile ?

A l'Association des étudiants, c'est le juste milieu, le centre gauche. Ici encore, le calme me surprend. Personne n'a donc plus vingt ans, que diable ! Trop officielle au début, — pour mon goût, du moins, — l'Association a prouvé, depuis lors, son éclectisme. Elle a fait asseoir au fauteuil, dans ses réunions solennelles, de hauts penseurs, de nobles artistes. Tout récemment, Émile Zola, avec la plus robuste éloquence, exaltait la science et le travail devant ce jeune auditoire. J'aimerais qu'on lui parlât, aussi, de

généreuses folies et d'enthousiasmes téméraires.

Quel est le mot de ralliement, le « dernier cri », chez les nouveaux poètes? Vainement je cherche une réponse dans tous les journaux, leurs revues d'avant-garde. Ici, j'ai la sensation que nul ne veut plus de rien ni de personne, sinon de soi-même. Voici, signés du même nom, des vers inintelligibles et des « éreintements » fort clairs. Chacun de ces bardes est critique, critique cruel, et fait, du reste, preuve, sous ce rapport, d'esprit et de style. Qu'ils massacrent leurs anciens, je me l'explique. Hélas! il y a chez beaucoup de gens de lettres quelque chose de l'instinct du sauvage qui achève les aïeux encombrants. Mais voici qui est plus grave. Ces jeunes gens ne s'aiment pas entre eux, à ce qu'il paraît. Dès que l'un d'eux a du succès, sort du rang, il est tout de suite fusillé dans le dos par les camarades. Autre symptôme inquiétant: peu ou point de vers d'amour. Vous pouvez lire le volume entier de tel poète d'hier sans savoir la couleur des cheveux de sa maîtresse.

Quant aux idées générales, elles sont bien confuses. Cela va du mysticisme le plus nébuleux aux pires fureurs de la révolte. Cris de rage et d'or-

gueil. Musiques vagues. C'est proprement un tumulte. D'ailleurs, je les plains tous sincèrement. Ils souffrent. Car la carrière littéraire devient chaque jour, pour ceux qui ne se résignent pas au métier, plus difficile et plus dure. Tous les chemins sont encombrés. Devant les rivalités féroces de ces jeunes gens, on songe à cet horrible incendie de l'Opéra-Comique, où des affolés se sont fait un passage à travers la foule, à coups de couteau !... Et je me reproche, à présent, d'avoir été sévère. Ils souffrent et ils travaillent. Et tous, ou presque tous, ont du savoir et du talent ! Et ils sont des milliers ! C'est à faire frémir !

En résumé, la jeunesse contemporaine, — sans oublier l'anarchiste en bottines vernies (il y en a) et le gentilhomme désœuvré, tout fier d'avoir rétabli le jeu de polo, — la jeunesse reste une énigme. Nous la savons laborieuse. Mais fi des ambitions égoïstes ! Et, il faut bien le dire, son indifférence nous a surpris et attristé, dans ces derniers temps. Devant les plaies du pays, brusquement mises à nu, nous n'avons pas entendu son cri de douleur et d'indignation ; et, hier encore, elle ne trouvait pas une fleur pour accueillir un de nos soldats, enfin victorieux.

Cependant, nous ne voulons pas douter d'elle; car elle est la Jeunesse, la seule ressource, tout notre espoir, et, par cela seul, elle nous est chère et sacrée. Demain, peut-être, elle nous donnera le tribun de qui l'éloquence réconciliera tous les citoyens dans un seul parti, celui de l'honneur et de la probité! Demain, peut-être, elle nous donnera le chef glorieux qui reviendra — pas du Dahomey — suivi des débris de son armée, avec les fleurs du triomphe dans le canon des fusils! Demain, peut-être, elle nous donnera le poète qui chantera, sur une lyre neuve, la nature et les sentiments éternels! Demain, peut-être, elle nous donnera l'apôtre qui, par la parole et par l'exemple, suscitera, dans tous les cœurs, un élan de sacrifice et de charité et fera reculer la misère! Jeunes gens, jeunes gens, nous vous attendons! La décadence nous menace. Donnez-nous des hommes de génie et des hommes de bien, des hommes de courage, de désintéressement et de justice!

Je fais ce rêve dans une heure très morne, où le courant de la vie nationale semble suspendu. On pourrait la comparer à l'eau croupie et stagnante d'un canal... Ohé! là-haut, l'éclusier, père l'Avenir! Aux leviers, aux aiguilles! Tourne ta méca-

nique ! Ouvre toutes grandes tes deux portes, celle d'amont et celle d'aval, et que, par mille jets diamantés, avec un joyeux fracas de torrent, le flot de la jeunesse nous inonde et nous purifie !

25 mai 1893.

EN REVENANT DE QUIMPER

J'arrive de Quimper, où je suis allé baptiser une petite cousine. Ce rôle de parrain, qui comporte certains devoirs, est un de ceux que les vieux garçons n'ont pas, à mon avis, le droit de refuser. Affranchis des soucis de la paternité, c'est bien le moins qu'ils payent les dragées, glissent une pièce d'or dans la boîte de M. le vicaire et envoient des fleurs à la marraine. Cette fois-ci, la cérémonie se compliquait pour moi de trente heures de chemin de fer, aller et retour, ce qui est assez dur. N'importe, je reviens enchanté; car j'ai pu revoir un coin pittoresque et charmant de ce pays cornouaillais qui est tout à fait selon mon cœur.

Parlons donc de la Bretagne. Elle sera, tout à l'heure, d'actualité, puisque M. le Président de la

République doit faire officiellement, dans le courant de juin, le tour de la presqu'île. En général, il amène le mauvais temps avec lui, et des irrespectueux l'ont même surnommé la Pluie-qui-marche, ce qui lui donne un faux air, assez inattendu, de chasseur de chevelures, de guerrier apache ou mohican. Je souhaiterais de bon cœur au chef de l'État, pour son prochain voyage, des journées aussi pures que celles dont je viens de jouir. Mais non. Dans son propre intérêt, il est préférable qu'il pleuve. Si le passage de M. Carnot est accompagné de quelques orages, les populations de l'Ouest le béniront. Car l'agriculture souffre de la sécheresse, et tous les discours des députés et des préfets, dont l'éloquence va là-bas pleuvoir à verse, ne valent pas, pour la République, quelques bonnes ondées qui feraient verdoyer les herbages et monter le prix des bestiaux.

Ne vous y trompez pas. Je parle sans ironie et j'approuve fort l'indifférence des cultivateurs en matière politique. Je ne saurais dire à quel point ces braves paysans, qui gagnent péniblement et chichement leur vie en assurant la nourriture de la France, me semblent plus dignes d'estime que tous les microbes du bouillon de culture parle-

mentaire, ni combien la récolte du sarrasin ou des pommes à cidre est plus essentielle à mes yeux que la concentration républicaine, le groupement des partis et autres viandes à gens soûls. Voyons, la main sur la conscience, n'est-il pas plus utile d'engraisser un porc que de renverser un ministère?

C'est la quatrième fois, depuis une douzaine d'années, que je vais à Quimper. Toujours, je retrouve la jolie ville telle que je l'ai laissée. Rien ne change, à l'ombre des deux flèches de Saint-Corentin. Ici, c'est décidément un pays de tradition, de fidélité, de respect du passé. Les hommes conservent leur costume bleu aux broderies jaunes, et les femmes n'abandonnent pas leur gentil bonnet, qui semble la réduction d'un hennin du moyen âge. J'ai même constaté que les mottes de beurre — de ce délicieux beurre demi-sel comme il n'y en a qu'en Basse-Bretagne — étaient encore marquées d'une fleur de lys!...

Qu'ai-je dit? Quelle imprudence! Les feuilles radicales vont tonner d'indignation, dénoncer la grande conspiration royaliste et nous jurer que l'on est tout prêt, dans le Finistère, à décrocher du clou les canardières de la Chouannerie! Une

fleur de lys, juste ciel ! là où il faudrait un bonnet phrygien ! C'est un scandale intolérable !

Rassurez-vous, radicaux de mon cœur. Nos institutions ne courent aucun danger. L'Ouest est tranquille. Les fils de Jean Cottereau et de Jambe-d'Argent ne songent nullement à recoudre un Sacré-Cœur de drap rouge sur leurs limousines; et cette fleur de lys est insignifiante. Tolérez-la, de grâce, ne fût-ce que dans l'intérêt de la gastronomie. Car, lorsque les admirables conquêtes de la science auront pénétré jusqu'au fond de la Cornouaille, il n'y aura plus d'emblème séditieux sur les mottes de beurre, mais, hélas ! il y aura dedans de la margarine.

D'ailleurs, je vais faire plaisir aux amis du progrès en leur annonçant qu'il triomphe déjà, dans ces régions lointaines, sous la forme du sport à la mode. Quimper et ses environs sont empoisonnés de bicyclettes. De ma fenêtre, à l'*Hôtel de l'Épée*, j'ai vu, sur le quai de l'Odet, non seulement les jeunes bourgeois de la ville, mais aussi des campagnards en chapeau rond et en veste brodée, glisser sur leur monture d'acier et de caoutchouc. Dieu me garde de parler légèrement du bicycle ! Je n'ai pas envie de m'attirer une af-

faire; et, comprenant son importance dans la société moderne, j'ai déjà proposé de nommer Terront « Grand-Français », le poste étant devenu vacant. Pourtant, — je vous le dis tout bas, entre nous, — l'attitude du vélocipédiste n'est point gracieuse. Le dos rond, le ventre rentré, il me fait toujours un peu l'effet d'un infortuné atteint d'une colique violente et subite, et qui se hâte vers l'asile du soulagement. Il n'y a pas à dire, comme pose équestre j'aime mieux celle du Louis XIV de la place des Victoires.

Me trouvant à Quimper, si près de l'Océan, j'ai tenu à lui présenter mes hommages, et, dimanche dernier, j'ai loué une carriole et suivi la route de Pont-l'Abbé, Penmarc'h et Saint-Guénolé. Mais le temps était trop beau. C'est par la tempête, c'est sous un ciel où le « noroit » chasse et bouleverse les nuées, qu'il faut voir ce pays, le plus farouche de toute la Bretagne. Néanmoins, même par le calme, on sent bien qu'ici le vent marin est le maître et seigneur. C'est lui qui a incliné, de l'ouest à l'est, les haies d'ajoncs fleuris. C'est lui qui a tordu, dans la même direction, les rares arbres de la lande. C'est lui qui a rongé et vermiculé les murailles des maisons, les vieilles croix de pierre

des chemins. C'est sous son effort de tant de siècles que les monstrueux rochers de l'anse de la Torche ont été usés et blanchis comme des ossements par les lames furieuses.

L'autre jour, le paysage n'avait point son aspect tragique. Le ciel bleu. Pas un souffle. Devant le « Saut du Moine », où, par les gros temps, la mer déferle avec un bruit tel qu'il s'entend jusqu'à Quimper, j'écoutais le chant des alouettes. Bien que la marée montât, à peine une mince frange d'écume argentée entourait les récifs. Et la mer était d'un azur clair, transparent, avec de longues traînées d'un violet sombre, çà et là. Presque la Méditerranée.

C'est pourtant ici la fameuse côte des naufrageurs, des pilleurs d'épaves, qui fixaient une torche allumée entre les cornes d'une vache et la faisaient courir sur la grève, afin que les navires en détresse, trompés par ce signal, se perdissent sur les écueils. Aujourd'hui, — hâtons-nous de le dire, — leurs descendants sont devenus les intrépides canotiers du bateau de sauvetage. Le progrès existe quelquefois, j'en conviens.

Amateurs de mer sauvage et de vent héroïque, n'allez pas à Penmarc'h par le temps calme. J'y

ai pensé à la baie de Naples et à la rade d'Ajaccio.

Ma promenade eût donc été à peu près manquée, si je n'avais pas traversé par deux fois, à l'aller et au retour, le village de Plomeur, où c'était jour de pardon. J'ai eu la chance de voir ainsi une nombreuse assemblée en habits de fête. Les hommes, tout en noir, le ruban de velours autour du chapeau, avec le double gilet plastronné d'or, sont de beaux et robustes gars. Mais les femmes, laides pour la plupart, sont extraordinaires. Très fortes, voûtées, la taille épaisse, elles portent trois jupes de drap superposées, d'inégale longueur et de couleurs différentes, et elles sont coiffées de l'étrange *bigouden*, espèce de serre-tête bariolé qui leur cache les oreilles et laisse voir, par derrière, les cheveux relevés. Rien de plus barbare. On rêve d'Islande et de Laponie.

A mon premier passage, tout ce monde était agenouillé dans le cimetière, devant l'église trop petite pour la foule accourue au pardon. Trois ou quatre femmes semblaient en extase au pied d'un calvaire de pierre sculptée, où étaient représentés, sur leurs trois croix, Jésus et les deux larrons. Quel recueillement! Quel silence! Jamais, je crois, je n'ai vu des fidèles priant d'une telle ardeur.

Deux cloches, apparentes dans une sorte de portique, au-dessus de l'église, vibraient dans l'air pur. Et j'ai envié la foi de ces simples de cœur.

Mais, à mon retour, la fête était dans toute son animation, et, je dois le dire, on devinait qu'elle allait tourner à l'orgie. Beaucoup étaient ivres déjà, même des femmes. C'est, malheureusement, le vice des Bretons. Et, chez eux, l'ivresse devient souvent furieuse, les pousse aux tueries. J'eus un mouvement de répulsion. Étaient-ce bien là les mêmes gens que j'avais vus, quelques heures auparavant, le chapelet aux doigts, absorbés dans leur naïve prière comme des personnages de vitraux? A quoi leur sert la religion? Fi, les brutes!

Hélas! je songe, à présent, que nous avons, dans nos villes, d'autres malheureux qui demandent aussi des heures d'oubli au vin et à l'alcool et qui, le lendemain de la débauche, se réveillent sans regret ni honte, mais plus désespérés devant leur misère et plus haineux contre la société, qu'ils rendent responsable de leur ignominie.

Sonnez, sonnez, cloches de Bretagne! C'est vous qui avez raison. Sonnez pour appeler les pauvres gens, malgré leurs faiblesses et leurs vices, et pour leur parler de repentir et d'espérance! Dites-leur

qu'il est une miséricorde supérieure à la justice et toujours prête à leur pardonner leurs fautes. Sonnez dans vos clochers à jour, vieux asiles des hirondelles; sonnez, cloches chrétiennes, et continuez de répandre sur ceux qui souffrent un peu d'illusion et de rêve!

1er juin 1893.

ACTEURS DE DRAME

La mort de Lacressonnière n'a pas fait grande sensation, pas plus que n'en avait fait d'ailleurs celle de Dumaine, il y a quelques mois. A la troisième page des journaux, dans le « Courrier des Théâtres », un bout de nécrologie, une liste de quelques rôles, et tout est dit. La génération actuelle voit disparaître avec indifférence ces acteurs d'un genre démodé, qui furent pourtant fameux jadis et vécurent des heures glorieuses. Rien de plus mélancolique.

On songe — malgré l'irrévérence de la comparaison — aux derniers prêtres d'un culte aboli, à ces religieuses jansénistes, par exemple, les seules qui priassent encore devant un Christ aux bras levés, dans un coin du lycée Louis-le-Grand,

et dont l'ordre a fini par s'éteindre, assez récemment, faute de recrues.

Ces pauvres acteurs de drame, qui meurent les uns après les autres, las de traîner une vieillesse presque toujours misérable, je les ai connus, quand j'étais jeune, dans toute leur splendeur, au boulevard du Crime. Je leur dois de bons moments. Je me rappelle qu'ils étaient de véritables artistes, remplis d'ardeur et de conviction, et c'est avec un serrement de cœur que je les vois finir pitoyablement dans la gêne et dans l'oubli.

Car j'avoue ma turpitude. Du temps que j'allais au théâtre, — la corvée de quatre ans de feuilleton m'en a fait radicalement perdre le goût, — j'étais de l'avis d'Alfred de Musset :

Vive le mélodrame où Margot a pleuré !

Et *le Courrier de Lyon* ou *la Closerie des Genêts* — voilez-vous, bustes des classiques ! — m'amusait plus à voir jouer que *le Misanthrope*.

Il y a — ou plutôt il y avait — en moi quelque chose du titi parisien, qui s'installe à la première banquette du « paradis », le menton sur ses bras croisés, bien avant qu'on ait haussé la rampe et que les violons se soient mis d'accord. Ce que je

venais alors chercher au spectacle, c'étaient des coups de théâtre, des catastrophes surprenantes : avant tout, des émotions. Je n'apportais là aucune préoccupation littéraire, et le style emphatique ne me gênait pas, pourvu qu'on me servît de quoi frissonner et de quoi m'attendrir. Riez-en, mais il m'est arrivé d'avoir la chair de poule quand le traître en redingote à triple collet faisait craquer les planches sous ses bottes à cœur, tout en méditant son crime dans un ronflant monologue, et mes yeux se sont quelquefois mouillés — mon Dieu, oui ! — quand le vertueux gentilhomme en ailes de pigeon reconnaissait sa propre fille dans la personne de la jeune servante injustement accusée d'avoir dérobé les couverts d'argent, et la pressait tendrement sur sa lévite cannelle.

Je savais bien déjà, parbleu ! même à cette époque lointaine, qu'*Andromaque* et *les Fausses Confidences* étaient des morceaux autrement délicats. Mais je les réservais — et je les réserve encore aujourd'hui — pour le coin du feu. Les chefs-d'œuvre, selon moi, font partie du spectacle dans un fauteuil. Toujours, ou presque toujours, les comédiens me les gâtent, détruisent l'idéal que je m'étais fait des personnages. Le mélodrame —

qu'on ne voit guère qu'une fois — a cela de bon, lui, qu'il est inédit, qu'il ne cherche qu'à vous donner quelques brutales secousses, et que les interprètes y sont, en général, supérieurs à l'ouvrage. Je l'ai beaucoup aimé.

Le malheur, c'est que, maintenant, je me suis affiné, — ou dépravé, comme il vous plaira, — que j'ai reconnu tout ce que le genre avait d'arbitraire et de ridicule, que l'enflure des phrases me donne envie de rire, et que le mélodrame est fini pour moi.

Encore un plaisir de moins! Me voilà bien avancé!

Oui, je regrette l'âge de naïveté où les plus grossiers artifices du théâtre me versaient un peu d'illusion, l'heureux temps où j'étais ce qu'on appelle un « bon public ».

Ce fut alors que je les applaudis, dans tout l'éclat de la jeunesse et du succès, ces acteurs de drame, aujourd'hui presque tous disparus. Car je ne vois plus que deux survivants, au moins parmi les protagonistes, Taillade et Paulin Ménier. Ils étaient tous, je le répète, de très remarquables artistes, avec des qualités qui me semblent se perdre de jour en jour : la chaleur, la véhémence,

le sentiment du pittoresque, la puissance surtout.

J'ai admiré, à l'état de ruine, leur maître à tous, Frédérick Lemaître, et, bien qu'à bout de forces, édenté, presque aphone, lui seul m'a donné — j'ose le dire — la sensation du tragédien de génie et d'inspiration. J'ai vu Mélingue, dont le talent était plus artificiel, mais qui composait ses rôles avec tant de goût, les jouait d'un mouvement, d'une verve si entraînante, et s'y incarnait avec une telle maîtrise, que sa disparition a rendu simplement impossible la reprise de tout un répertoire. J'ai vu Laferrière, trop maquillé, presque grotesque au premier coup d'œil, jouant tous les rôles en bottes à glands et en collant gris, mais qui savait trouver encore, dans les scènes d'amour, des cris et des sanglots de passion comme je n'en ai plus entendu sur la scène. J'ai vu Bocage, le romantique, Rouvière, le shakespearien. J'ai vu Dumaine, beau comme un Dieu, — et svelte. Et je me rappelle encore ce pauvre Lacressonnière, de qui la mémoire défaillante et la diction empâtée nous faisaient peine, dans ces derniers temps, je me le rappelle, dis-je, sous les traits du plus gracieux et du plus élégant des jeunes premiers.

Tous ces artistes de mérite supérieur — excepté

Mélingue, qui fit presque fortune, et Paulin Ménier, qui, m'assure-t-on, n'a pas besoin de courir le cachet — ont eu la tristesse, à la fin de leur carrière, d'assister à l'abandon du genre dramatique où ils excellaient, et ont connu les pires angoisses de la nécessité. Les grands théâtres leur fermaient ou, du moins, ne leur ouvraient plus que rarement leurs portes. Car, là où vibrait jadis la prose caverneuse des « mélos », les voix au vinaigre des divas d'opérette chantaient maintenant des couplets grivois, à moins qu'on n'exhibât sous leurs maillots gelée de groseille les bataillons de cuisses de la féerie.

Pour gagner le pain quotidien, les malheureux acteurs de drame durent courir la banlieue, la province, où l'on tient encore son sérieux devant la « croix de ma mère » et le « pont du torrent ». Pas jeunes, fatigués, navrés, ils refirent toutes les étapes de ce Roman Comique qui n'est drôle que pour un cabotin de vingt ans, aimé de la soubrette. Douloureux voyages !

Il y a deux ans, à Alger, devant trois douzaines d'officiers et de basses cocottes, j'ai vu Dumaine, Lacressonnière et Taillade — vieilles gloires du boulevard du Temple ! — jouer *le Juif-Errant*. Ils

partaient, le lendemain, pour Blidah, Médéah, Sétif... Pauvres gens! Pourquoi pas pour l'oasis de Tuggurt?...

Ce qu'il y eut de plus cruel dans leur décadence, c'est qu'elle se produisit en un temps où le Comédien prend tous les jours plus d'importance et de considération dans la vie sociale, où tous les vieux préjugés sur son compte sont vaincus, — même trop, — où le monologue ouvre le faubourg Saint-Germain à un queue-rouge, où un père-noble peut très bien être décoré à l'ancienneté, où nous avons vu un premier comique tutoyer un homme d'État et lui donner des conseils. Devant l'insolent triomphe de camarades plus adroits, plus avisés, mais qui souvent ne les valaient pas, quelle amertume ce dut être pour les vétérans du drame d'aller chercher un cachet de deux louis à Grenelle ou aux Batignolles! Mais tout n'est qu'heur et malheur. Paulin Ménier, qui est un grand, un très grand comédien, ne s'entendra jamais dire: « Monsieur le semainier »; et Taillade, qui a fait bien des fois planer sur la foule la terreur tragique, se passera du ruban rouge.

Quant aux autres, ils sont morts. Ne les plaignons plus. Mais donnons-leur un souvenir, car

c'étaient d'ardentes natures, en qui brûlait une flamme que, pour ma part, je ne sens plus chez les comédiens réalistes d'à présent, pour qui le comble de l'art consiste à tourner le dos au public et à fourrer leurs vraies mains dans leurs vraies poches, ni chez les ingénues de nos théâtres « chic », à qui je trouve l'air sérieux et raisonnable de petits chefs de bureau.

Ils sont morts, les vieux artistes, et comme ils ont fait leur purgatoire sur terre dans ces dernières années, je ne doute pas qu'ils ne soient allés tout droit au Paradis des acteurs, où leur récompense est probablement de jouer, pendant toute l'éternité, un très beau rôle, devant une salle pleine, avec des tonnerres de bravos à chaque tirade. Saint Genest, tragédien et martyr, leur bienheureux patron, a certainement décidé saint Pierre à leur ouvrir la porte, et, pour leur rappeler les beaux soirs de la Gaîté et de la Porte-Saint-Martin au moment de la chute du rideau, le chœur des anges a dû les accueillir par ce cri prolongé :

« Tous !... Tous !... »

15 juin 1893.

LE NAUFRAGE DU « VICTORIA »

Un chien hurle, dans la rue. L'omnibus lui a écrasé la patte. Devant la pauvre bête, qui saigne et qui crie, la foule s'arrête, et le cœur de plus d'un passant bat de pitié.

Cependant, l'un de ceux qui, tout à l'heure, en présence de l'animal blessé, étaient le plus vivement émus, avaient presque les larmes aux yeux, entre au café, parcourt un journal, et, sous ce titre ronflant : « Une terrible catastrophe », il apprend, en quelques mots d'une sécheresse télégraphique, l'épouvantable drame qui vient de se passer en rade de Tripoli.

Un cuirassé de premier rang, une machine navale du dernier type, un admirable vaisseau de guerre, sur qui flottait le pavillon britannique et

qui portait le nom de la Reine, le *Victoria*, a été « touché » — c'est le terme de la dépêche — par un autre navire de l'escadre, le *Camperdown*, et s'est perdu corps et biens. Plus de quatre cents marins ont péri, avec leur chef, leur amiral.

Sans doute, celui qui lit cette abominable nouvelle en est d'abord un peu troublé, se dit en lui-même : « Pauvres gens ! L'affreux malheur ! » Mais tous ces noyés, il ne les connaissait pas, il ne les a jamais vus. Ce sinistre a eu lieu là-bas, au diable. Le lecteur se calme assez vite. Il y a, dans le journal, en définitive, des choses qui l'intéressent plus directement. M. Carnot va mieux, Clémenceau n'est pas convaincu de haute trahison. Quel est le vainqueur de la dernière course de vélocipèdes ? Qu'un camarade survienne, et, sans plus songer au naufrage du *Victoria*, ce brave monsieur se passionnera pour une partie de jacquet ou de dominos.

Ce n'est pas qu'il ait le cœur dur. Il a été bouleversé tout à l'heure, quand il a vu le chien estropié se traîner en gémissant dans le ruisseau du faubourg. Mais l'accident se passait sous ses yeux, irritait ses nerfs, et l'a bien plus secoué — soyons franc — que la pensée de tant de familles en

deuil, de tant de veuves, de tant d'orphelins. Et nous sommes tous comme lui. Ah ! elle ne va pas bien loin notre sensibilité !

Je me rappelle avoir lu naguère, dans les feuilles, qu'une tempête effroyable, comme il s'en produit encore assez souvent dans l'Océan Indien, avait détruit, englouti, fait absolument disparaître une île de je ne sais plus combien de milliers d'habitants. La chose était annoncée sommairement, en quatre ou cinq lignes. Les trente personnes que je rencontrai, ce jour-là, me demandèrent toutes si j'avais assisté, la veille, à la « première » de la Porte-Saint-Martin, et comment j'avais trouvé Sarah Bernhardt. Oh ! je sais bien, les victimes du cyclone étaient des Malais, des gens à peau couleur de safran. Mais tout de même !...

Quand on y réfléchit, cette indifférence pour les pires malheurs, pour les plus grands cataclysmes qui s'accomplissent loin de nous, est naturelle. En cela même, à un certain point de vue, l'homme fait acte de modestie, semble prouver qu'il a conscience du peu, du rien du tout qu'il est. Sans avoir lu l'introduction de la *Mécanique céleste*, de Laplace, et frémi devant l'abîme ou-

vert par la terrifiante hypothèse, sans savoir que, probablement, la poussière lumineuse qui flotte sur le firmament des nuits d'été représente des milliards de soleils entraînant tous dans leur course vertigineuse des planètes peuplées d'êtres vivants, nous avons l'instinct que la vie humaine, devant les lois mystérieuses qui régissent le monde, est aussi vaine et éphémère que celle de ces trombes de moucherons qui s'agitent et vivent une heure, après une journée d'orage. Aussi, malgré les exhortations des plus nobles penseurs, l'amour de l'humanité, en tant qu'idée générale, reste-t-il, chez la plupart d'entre nous, froid et abstrait. Il nous faut voir ou imaginer très fortement la douleur et la mort pour en être émus, et nous sommes à peine remués par le récit tout sec de lointaines hécatombes. La guerre — encore récente — entre le Chili et le Pérou fut atroce. L'Europe n'y prit aucun intérêt. Qu'un nouveau Gengis-Khan descende du Plateau Central avec des nuées de cavaliers et passe au fil de l'épée la population du Nord de la Chine, il en sera à peine question sur le boulevard, à l'heure de l'absinthe, et la Bourse ne baissera pas de cinq centimes pour si peu de chose.

Tout cela est dans l'ordre, mais ce n'est pas beau.

Je ne prétends pas être meilleur que tant d'autres. Pourtant, ce naufrage du *Victoria* me serre le cœur et m'inspire de sinistres réflexions.

Ainsi, voilà ce qu'il faut seulement pour l'anéantir, ce Léviathan des mers, qui a coûté tant de travail et d'or, et qui porte dans ses flancs tant d'existences d'hommes. Un choc, et le donjon flottant se brise et coule à pic.

Il y a une douzaine d'années, me trouvant à Ajaccio, j'eus l'honneur de causer avec l'amiral Krantz, devant la rade où l'escadre cuirassée était au mouillage. Je n'oublierai jamais le ton inquiet et mélancolique du vieux marin en me parlant des navires qu'il commandait et qui étaient là, devant nous, sombres, massifs, trapus, pour ainsi dire, avec leurs mâtures tronquées et leurs doubles et énormes cheminées.

« Oui, murmurait l'amiral en regardant le *Colbert*, où il avait mis son pavillon, c'est tout en métal, en acier; mais c'est fragile comme du verre. J'ai l'air de conduire en mer des forteresses, mais je sais bien que ces machines-là sont aussi délicates que des pièces d'horlogerie... Ah! je n'ai souci que des abordages! »

Il disait vrai, le vieux chef, et la perte du *Victoria* lui donne cruellement raison. On frémit en songeant à ce que sera la future guerre navale. C'était déjà terrible, autrefois, quand Magon se faisait sauter à Trafalgar, avec l'*Algésiras*, ou, dans les coups d'audace à la Surcouf, quand les corsaires, les Frères-de-la-Côte, agiles et féroces comme des tigres, sautaient sur le pont du navire abordé, deux haches aux deux poings et le sabre entre les dents. Mais ces horreurs seront encore dépassées, alors que les monstres noirs se courront l'un sur l'autre, à toute vapeur, « machine en avant! » et se crèveront le ventre d'un seul coup d'éperon.

Et qu'on ne vienne pas nous répéter que la perspective de tels massacres fera hésiter les plus enragés à se combattre, que le perfectionnement des machines à tuer est une garantie de la paix, et que la science aura le dernier mot. Hélas! on nous l'a redit, ce vieux paradoxe, à chaque progrès dans l'armement, à chaque nouvelle invention pour répandre plus de sang. Soit, on reculera pendant quelque temps, peut-être, devant le carnage. Les guerres seront moins nombreuses, plus rapides. Qu'importe, si elles sont plus meurtrières? Qu'importe aussi qu'elles soient politi-

ques ou sociales, qu'on se batte pour des idées ou pour des intérêts? Ce sera toujours la guerre. Cet affreux de Maistre — il n'y a que les fanatiques pour oser blasphémer ainsi — a prétendu qu'elle était d'institution divine. Bornons-nous à constater qu'elle est naturelle et fatale, que, tant qu'il y aura des hommes, il y aura des ennemis, et que le mythe de Caïn et d'Abel, qui se perd dans la nuit des temps, semble fait pour nos contemporains, reste toujours neuf.

Oui, l'on en fera l'essai, et plus sérieusement que dans les manœuvres d'escadre, l'on en fera l'essai, pour de bon, de ces gigantesques et informes cuirassés, dont nous osons à peine, aujourd'hui, calculer la puissance de destruction. Et, quand nous apprendrons qu'un de nos vaisseaux a éventré le vaisseau ennemi, versant en quelques minutes à la mer l'état-major et l'équipage, — chose navrante, — nous n'aurons même pas le mouvement de pitié que nous met au cœur la catastrophe du *Victoria*. Au contraire, nous saluerons le tragique événement par des cris de joie et des salves triomphales, nous pavoiserons et nous illuminerons nos cités!

J'écris ces dures vérités, et là, tout près de moi,

je vois, par la fenêtre ouverte, le clair de lune qui répand son rêve bleu sur la pelouse et les arbres du parc. Quel cauchemar que cette guerre future! Je veux l'oublier. La nuit sereine m'attire. Je me murmure le vers de Lamartine :

Mais la nature est là qui t'appelle et qui t'aime.

Et pourtant, hum! la nature! Est-elle vraiment si maternelle? Que de férocités sous ses décevantes caresses!

Étoiles, inquiétantes étoiles qui palpitez dans le ciel, est-il une seule d'entre vous où des êtres animés n'ont pas pour fonction et pour hideux devoir de s'entre-dévorer, et où ne triomphe point, comme ici-bas, l'exécrable droit du plus fort?

29 juin 1893.

CANDIDAT ?

Mon confrère de *l'Événement*, M. Jean Bernard, m'a adressé, ces jours derniers, la circulaire que voici :

« Dans une lettre publiée, M. Émile Zola a déclaré qu'il se présenterait à la députation quand son œuvre des *Rougon* serait achevée. M. Jean Aicard, au contraire, a refusé la candidature que lui offrait la ville de Toulon. Toute question de personnes mise à part, que pensez-vous de l'entrée des hommes de lettres dans la politique? — Si l'on vous offrait une candidature aux prochaines élections, accepteriez-vous? »

Je réponds, en ce qui me concerne, non, non, non, et mille fois non.

Par modestie, en premier lieu. J'ai beau me

fouiller, je cherche vainement dans mes poches un projet de Constitution, que dis-je? un brouillon, une note de rien du tout sur une loi quelconque. Je sais bien que je suis une exception, mais c'est ainsi. Je ne me sens pas du tout capable d'assurer le bonheur de la France. Il y a dans tous les cafés, et même chez tous les marchands de vin, une foule de gens persuadés que c'est la chose la plus simple du monde, et qu'il suffirait pour cela de s'adresser à eux. Je ne dis pas le contraire, mais je n'ai pas une telle confiance en moi.

J'irai plus loin. Je me méfie un peu de ceux qui équilibrent le budget devant un picon-curaçao, ou qui résolvent la question sociale en faisant une partie de tourniquet sur le comptoir, bien que l'expérience m'ait démontré que dans tout orateur de brasserie et dans tout beau parleur de cabaret il y a l'étoffe d'un député ou d'un conseiller municipal. Et, pour qu'on ne m'accuse pas de dédaigner la démocratie, je me hâte d'ajouter que, dans de riches salons où les hommes avaient des cravates plus blanches que les glaciers des Alpes et où les dames étaient décolletées que c'en était indécent, j'ai entendu débiter autant de sot-

tises politiques qu'on en rabâche dans la bohème et dans le « populo ».

Comme c'est drôle, tout de même! Voilà un habitué d'estaminet, qui a le plus grand tort de ne pas se coucher de bonne heure et d'entretenir sa pituite à force de bocks; voilà un ouvrier pochard, pour qui la sagesse consisterait à ne pas faire le lundi et à rapporter sa quinzaine intacte à sa famille; voilà, si vous aimez mieux, un oisif, un homme du monde, qui ferait bien mieux de ne pas se ruiner en chevaux et en cocottes, et de renoncer au crottin et à la parfumerie. Eh bien, mettez la conversation sur les affaires publiques, devant un de ces gaillards-là, qui savent si mal conduire leur vie, et vous pouvez être sûr qu'il vous proposera tout de suite un moyen infaillible d'arranger les affaires du pays!

Pour ma part, je n'en ai aucun. Je n'y entends rien, je me récuse. Depuis que j'ai l'âge de raison, les pédants m'affirment que la politique est une science. Pas une science exacte, dans tous les cas. Mais soit. Va pour une science! Eh bien, je ne l'ai pas étudiée, et je suis trop vieux pour m'y mettre!

Donc — pour accepter un instant la supposi-

tion très invraisemblable de mon confrère Jean Bernard — si l'on m'offrait demain une candidature, je la repousserais, en protestant de mon indignité.

Attention! Ne me croyez pas si modeste, pourtant. Je suis allé deux ou trois fois au Palais-Bourbon, et, devant cette réunion tumultueuse, j'ai eu l'impression d'une classe mal tenue par un pion sans autorité. Je refuse donc d'aller, sur ces gradins, user mes fonds de pantalons comme un vieux potache, parce qu'il me semble que j'ai mieux à faire.

Ce n'est pas grand'chose, à coup sûr, qu'un poète, dans la société moderne, et sans doute je n'ai que de bien faibles droits à ce titre. Mais, lors même qu'il n'y aurait, dans les nombreux, trop nombreux poèmes que j'ai écrits, qu'une unique et toute petite pièce dont la lecture exaltât l'imagination d'un jeune homme ou fît rêver une grisette, je considérerais cette seule goutte de vraie poésie, extraite de mon cœur, comme une œuvre plus précieuse et plus essentielle que le plus éloquent discours de tribune, entraînant le vote d'une loi capitale ou décidant d'un grand événement. De bonne foi, quel poète n'aimerait

pas mieux laisser après soi le sonnet d'Arvers ou *le Vase brisé*, que d'avoir prononcé toutes les harangues de Mirabeau?

Et, sans même parler des vers, — des vers sacrés! — est-ce que, dans ces chroniques, dans ces pages improvisées où je laisse courir ma fantaisie, est-ce que je n'ai pas une joie qui est refusée à tous les hommes politiques : celle de parler à ma guise, celle de dire ma pensée, toute ma pensée, pure et sincère? Le pourrais-je, voyons, si j'allais ramer dans la galère parlementaire? N'aurais-je pas à ménager mes électeurs, les gens de mon parti? Ne serais-je pas forcé d'adopter ce langage hypocrite où l'on donne de l'honorable à un collègue qu'on méprise? Tandis que, la plume à la main, j'ai le droit d'être vraiment de mon avis, et d'en changer, si je reconnais que j'ai tort, sans qu'on puisse m'accuser de le faire par calcul. Je ne dis pas qu'il n'y ait point à la Chambre quelques hommes de franchise et de désintéressement. Mais comptez-les sur vos doigts. Vous n'aurez même pas besoin d'ouvrir les deux mains.

Plus je songe à cette hypothèse d'une entrée dans la vie publique, que je repoussais d'abord

par un trop poli : « Excusez-moi », plus j'ai envie maintenant de m'écrier : « Fi donc! »

Quant à ceux de mes confrères qui veulent se jeter dans le gâchis parlementaire, je leur souhaite bonne chance, mais je crois qu'ils vont au-devant de bien des amertumes et de bien des déceptions. J'ai, d'ailleurs, comme une idée que les plus fameux ne seront pas élus. On peut, à cet égard, avoir confiance dans le suffrage universel, qui ne perdra pas cette occasion d'affirmer une fois de plus son goût pour les médiocres. A-t-il jamais choisi les premiers dans leur art ou dans leur profession, qui, généralement, sont fiers, et à qui, tout au moins, il eût fallu faire un signe? La Chambre est pleine de Bovary et d'avocaillons de province, mais on n'y voit aucune des illustrations de la médecine et du barreau. Il en sera de même pour les écrivains. Leconte de Lisle n'est même pas sénateur; et si Zola se présente, il échouera comme a échoué Renan. Mais, bah! je suis tranquille! Zola est un sage, au fond; il est surtout un admirable bourreau de travail, qui nous doit son roman par an. Ce caprice lui passera d'aller pérorer devant un verre d'eau sucrée; et puisque les questions sociales le passionnent, eh bien,

qu'il nous donne un autre *Assommoir* ou un nouveau *Germinal!*

Pour moi, je le répète, mon papier hebdomadaire me suffit. Pardieu, je continuerai à y dire mon petit mot, et sans me gêner, sur les choses et les hommes publics; mais je le ferai avec une entière indépendance, et c'est cela qui est bon, de sentir que rien ne vous attache et qu'on est libre comme le vent!

Si j'étais député, bon Dieu! mais est-ce que je n'aurais pas été forcé, comme l'ont fait, hélas! de très honnêtes gens, par tenue, par esprit de corps, par discipline de parti, de ravaler mon haut-le-cœur devant les dégoûtations du Panama? Est-ce que j'aurais pu saluer, à l'occasion, le drapeau d'Austerlitz, sans qu'on m'accusât de conspirer pour le prince Victor et d'ambitionner, pour plus tard, un titre de chambellan, avec une clef dans le dos? Je n'ai pourtant pas une tête à ça.

Non, non, je n'irai pas grossir cette bande de parlementaires, qui m'ont tout l'air d'être pourris jusqu'aux moelles et qui ont singulièrement accéléré, depuis vingt ans, la décadence de mon malheureux pays. Moi, député! Non, mais me voyez-vous me vautrant « dans le sein de la commission »

et « quillant » sur les ministres comme sur les poupées du jeu de massacre, à la foire de Neuilly? Moi qui, malgré l'usure de la vie, ai gardé dans le cœur quelques bonnes tendresses et quelques généreuses colères, moi qui suis resté un patriote naïf, j'irais me noyer dans les torrents de la salive politique, me confondre dans la tourbe de ces bavards et de ces imposteurs? Allons donc! Jamais de la vie!

J'aime mieux ma plume, ô gué!

6 juillet 1893.

FÊTES D'AUTREFOIS

Sans être vieux comme Mathusalem, j'en ai vu déjà pas mal, des fêtes nationales, des réjouissances publiques ; mais j'attends encore le bon roi — oh ! pas un roi constitutionnel ! non, un vrai roi, comme dans les jeux de cartes et dans les drames de Shakespeare, avec une couronne sur la tête et un manteau rouge sur les épaules — qui fera pousser des saucissons sur les arbres des promenades et changera en vin l'eau des fontaines.

Les Républiques elles-mêmes sont incapables d'accomplir ce miracle. Le petit monde est toujours à peu près aussi misérable, sous tous les gouvernements. Par bonheur, son âme est enfantine. Qu'on lui donne un jour de congé, qu'on lui laisse tirer quelques pétards : le voilà content. Je

n'étais pas à Paris vendredi dernier et je ne sais comment les choses se sont passées. Mais, malgré le deuil décrété par des politiciens qui, s'ils étaient au pouvoir, n'hésiteraient pas à lancer les brigades centrales sur la moindre émeute, je suis sûr que les recettes des marchands de vins n'ont pas été mauvaises et qu'il y a eu tout de même, dans bien des carrefours, des hommes en chapeau de paille et des femmes en robe claire qui pinçaient leur petit quadrille. Et ce n'est pas moi qui les blâmerai, les pauvres gens!

Oui, j'en ai vu beaucoup, de ces fêtes-là, et je ne crois pas que leur plus ou moins d'entrain signifie grand'chose au point de vue politique. Elles réussissent quand il fait beau temps, et voilà tout. Les dithyrambes à la glace que publient le lendemain les journalistes officieux m'ont toujours paru stupides. Si on prenait au mot ces gens-là, la popularité du gouvernement dépendrait d'une averse.

L'après-midi fut claire et pure, le 1er mai 1847, jour de la Saint-Philippe. C'est du plus loin qu'il m'en souvienne. J'avais cinq ans. Je me revois très distinctement à califourchon sur les épaules de mon brave père, dans le jardin des Tuileries,

devant le château. Or, il faut vous dire que mon père était violemment légitimiste. Mais on a beau attendre le retour de Henri V, ce n'est pas une raison suffisante, allons ! pour ne pas mener son petit garçon, son fils unique, à la fête de l'usurpateur. Voici pourquoi j'étais, ce jour-là, à cheval sur le dos du pauvre homme.

A un moment donné, un vieux monsieur et une vieille dame parurent sur le balcon central du château; et le vieux monsieur avait un pantalon blanc et le cordon rouge sur son habit, comme M. Carnot. Et la foule se mit à l'applaudir et à crier : « Vive le roi ! » Oui, je me rappelle très bien : « Vive le roi ! » Et la musique jouait la *Parisienne*. Par exemple, j'ai assez mal vu, malgré mon poste élevé, parce que nous avions devant nous les bonnets à poil des grenadiers de la garde nationale.

Eh bien, soyez certains que, le lendemain, les feuilles dynastiques ont parlé d'enthousiasme populaire et de foule enivrée, sans tenir compte de ce papa henriquinquiste qui n'était venu là que pour distraire son gamin, et de tant d'autres badauds ! Voilà comme les gouvernements se font des illusions. Moins d'un an après, le vieux mon-

sieur au cordon rouge était forcé de s'enfuir dans un fiacre.

Comme, dans ce temps-là, je portais encore une culotte fendue par derrière, avec un bout de chemise qui pendait, vous pensez bien que la chute de Louis-Philippe me laissa indifférent, et que je ne cherchai pas à m'en expliquer les causes. Mais, assez récemment, quand M. Thureau-Dangin se présenta à l'Académie et me fit hommage de ses in-octavo, je me souvins de ce roi, que j'avais vu, dans mon enfance, saluer son peuple qui l'acclamait, et je voulus savoir pourquoi on l'avait détrôné.

En vérité, l'événement reste d'abord assez inexplicable. Le prince était sage, et son règne fut pacifique et prospère. Mais Lamartine a dit le fin mot. La France s'ennuyait. Rien de plus vide et de plus monotone que ces dix-huit ans d'histoire uniquement remplis par la mesquine rivalité de deux hommes, Thiers et Guizot, qui, au fond, étaient du même avis et voulaient les mêmes choses. Telles étaient déjà les beautés du régime parlementaire. En résumé, l'époque ressemble beaucoup à la nôtre : elle est aussi médiocre et aussi plate.

Des fêtes nationales de 1848, je n'ai que des souvenirs confus et pleins de lacunes. Je n'avais que six ans, songez donc !

Pourtant, j'ai assisté, toujours en culotte fendue, à la plantation d'un Arbre de la Liberté, au coin de la rue de Babylone et de la rue Vaneau, mes parents logeant près de là. La révolution était à ses débuts, dans sa période sentimentale, attendrie, religieuse même. Je vois encore briller, parmi les baïonnettes, la croix d'argent portée devant le curé des Missions, qui venait, suivi de tous ses prêtres, afin de bénir le peuplier. La marraine était une belle fille, nommée Julia l'Écaillère, qui ouvrait des huîtres sur le seuil du cabaret voisin et qui ne passait point pour un dragon de vertu. Après le départ du clergé, paraît-il, on ribota. Mais l'eau du bénitier ni le vin des litres ne portèrent bonheur à l'arbre symbolique, l'un des rares qui furent plantés dans le faubourg Saint-Germain. Ce sol aristocratique lui était contraire. Il y dépérit rapidement et mourut.

Puis j'évoque le long défilé des « Quinze Août ».

On nous raconte, à présent, que, ce jour-là, le deuil de la liberté désolait tous les cœurs, et que, dans les rues mornes et désertes, brûlaient seuls

les lampions officiels. Je veux bien; mais les « Quinze Août » de mon adolescence et de ma jeunesse ne m'ont pas laissé une impression si lugubre. C'est peut-être l'heureux effet de l'âge que j'avais alors; mais il me semble encore aujourd'hui que la revue des troupes de la garnison de Paris n'était ni moins brillante, ni moins bien ordonnée que notre revue actuelle, et même je constate que nos soldats portaient, sous le tyran, de bien plus beaux uniformes. « On garde toujours un peu — disait spirituellement Delphine de Girardin — l'opinion politique du temps où l'on était jolie femme. » Je n'ai jamais été joli garçon, mais j'étais un très jeune coquebin, facilement amusable, lorsque j'allais au Champ de Mars, le soir de la Saint-Napoléon, voir tirer le feu d'artifice; et ma coupable insouciance ne s'est pas aperçue, sans doute, que cette foule, qui poussait des « ah » prolongés devant les chandelles romaines, ne pensait, dans le fond du fin fond, qu'au Deux Décembre.

Quant aux « Quinze Août » de la fin du règne, où la joie publique allait toujours en se refroidissant, il est vrai, et qui ressemblèrent assez aux « Quatorze Juillet » de ces dernières années, je

les ai fuis autant que j'ai pu. Modeste employé, je profitais de ce jour de congé, je l'avoue, pour courir un peu les champs avec ma « connaissance ». Oh! l'orgie était modeste. L'argent des appointements était déjà loin, le 15 du mois. Mais j'avais une grosse montre d'argent sur laquelle le Mont-de-Piété prêtait trois pièces de cent sous. Ce n'était pas trop, mais c'était assez pour aller dîner à Vélizy, sous cette tonnelle où il tombait des araignées dans le potage.

Elle n'était ni bien jolie, ni bien tendre, la blonde qui s'attablait là, sous la vigne vierge, devant une omelette aux champignons; et, à présent que je me rappelle certains détails, elle ne devait pas non plus être bien fidèle. Mais j'avais vingt-cinq ans et bon appétit à tous les égards. Cuisine au beurre rance, reginglet à faire sauter les chèvres, serments de grisette, j'avalais et je digérais tout. Ne le dites à personne ; mais, comme le vieux sculpteur Caoudal, dans la *Sapho* de Daudet, je troquerais de bon cœur la rosette rouge, l'habit à palmes vertes, et tout le tremblement, contre un de mes « Quinze Août » du second Empire, avec dînette à Vélizy, quand j'avais encore d'assez bonnes dents pour casser

des noisettes, quand on ne me donnait pas du « cher Maître » et qu'on m'appelait tout populairement « mon trésor »... Dieu de Dieu! que c'est bête de vieillir!

Je me remémorais cet heureux temps, vendredi dernier, en battant les jolis bois de la Grange et en m'amusant à couper, à grands coups de canne, les hautes tiges des carottes sauvages qui poussent entre les ornières. Parfois, je rencontrais un couple d'amoureux dans l'étroit chemin de forêt. En m'apercevant de loin, ils se désenlaçaient bien vite et prenaient, pour passer à côté de moi, un petit air sérieux et convenable à mourir de rire.

Vous aviez bien tort, mes enfants, de vous gêner pour le promeneur solitaire rencontré dans les bois. S'il avait vos vingt ans, c'est comme vous qu'il célébrerait les jours de fête publique. Car le chant du merle lui plaît mieux que la *Marseillaise*, et aux fusées d'or jetant dans le ciel noir leurs gerbes de rubis et de saphirs il préférerait encore, le vieux fou qu'il est, les yeux rêveurs d'une bien-aimée, assise près de lui au bord du chemin nocturne et regardant les calmes étoiles.

20 juillet 1893.

DISTRIBUTIONS DE PRIX

Voici venir le temps des distributions de prix, et, dans les harangues qu'on y prononcera, les clichés rassurants vont pleuvoir à verse et l'optimisme va couler à pleins bords. Déjà les couronnes de papier et d'innombrables volumes très mal reliés sont prêts pour la circonstance. Dans chaque lycée, un normalien, récemment sorti de l'école, soigne son exorde et fignole sa péroraison.

Il a rarement la foi pédagogique, ce normalien du dernier « bateau ». Car le vrai professeur, le professeur par vocation et par goût, aimant l'enseignement pour lui-même, est un type qui tend à disparaître. La plupart des jeunes mandarins de la rue d'Ulm rêvent à présent une carrière politique ou littéraire, plusieurs de leurs aînés ayant

passé de la chaire à la tribune et beaucoup d'autres s'étant casés dans la presse, où leurs articles se reconnaissent à un certain ton de persiflage et de dédain qui, je vous l'avoue, me porte quelquefois sur les nerfs. Croyez-moi, jeunes gens. Ce n'est pas une raison parce qu'on est docteur ou agrégé pour se croire ainsi toujours « supérieur au sujet », pour blaguer Balzac, par exemple, ou pour protéger Racine. Si vous saviez comme c'est bon d'admirer naïvement!

Donc, le jeune maître de « seconde » ou de rhétorique, chargé du discours d'usage, s'acquitte en général de cette besogne comme d'une corvée. Coiffé de la toque et drapé dans la robe noire à parements citron, qu'il ne met guère qu'une fois par an, il se juge un peu ridicule, et dans son esprit atteint d'ironie flottent de vagues souvenirs du *Malade imaginaire*. Quant à son morceau d'éloquence, qui n'est destiné qu'à une publicité restreinte, il y attache peu d'importance, s'étant borné, la plupart du temps, à grouper un bouquet d'élégantes banalités.

On les connaît assez. Glorification de la science et du travail, éloge de l'émulation entre écoliers, large horizon d'espérance ouvert devant les lau-

réats. Et le « gros bonnet » quelconque qui préside la solennité et prend la parole après le professeur, verse à son tour le vin du même tonneau. Si l'on en croyait le jeune normalien, dont le cœur est souvent rongé d'ambitions impatientes, ou le vieux monsieur « arrivé » qui est presque toujours plein de fatigue et de scepticisme, tout serait rose dans la vie. Le labeur y trouve sa récompense assurée, le succès attend le mérite, l'instruction est le « schibboleth » qui ouvre toutes les portes, surtout — ce développement est inévitable — dans un siècle de progrès et de liberté comme le nôtre, chez un peuple maître de ses destinées, dans une démocratie fondée sur la justice, *et cætera* pantoufle!...

Je suis de bonne foi. Je conviens que les orateurs universitaires ne peuvent guère tenir un autre langage, et que c'est un devoir, lorsqu'on s'adresse à la jeunesse, de lui laisser ses illusions. Moi-même, j'ai eu l'honneur de présider plusieurs distributions de prix, et tout en évitant de débiter à mon jeune auditoire des énormités à la Pangloss, je ne me suis pas amusé à leur raconter, bien entendu, que j'avais, un jour, retrouvé, faisant la queue à la porte d'une caserne, un ancien condis-

ciple, jadis criblé de boules blanches à ses deux « bachots », et qui, vêtu comme un épouvantail dans un cerisier, tenait à la main une vieille boîte à lait, pour y recevoir la soupe de l'aumône.

Respectons la fraîcheur d'âme des jeunes gens, gardons-nous de la flétrir. Laissons-leur croire que le tableau de la vie sociale qu'on leur trace dans les fêtes scolaires n'est point flatté. J'engage le père de famille qui lit cet article à le soustraire aux regards de ses fils. Il n'en est pas moins vrai que cet honnête homme, s'il a un peu réfléchi et acquis quelque expérience au cours des années, sera légèrement agacé, ces jours-ci, quand il découvrira, en lisant les journaux, tout ce qu'il y a de creux dans l'éloquence optimiste qui va être répandue dans toutes les écoles de France, entre la *Marseillaise* jouée par des cuivres et la lecture du palmarès.

A tout bout de phrase, on y parlera de la science; car c'est le *Dominus vobiscum* de la messe laïque, et il est bien entendu, n'est-ce pas? que, si la science n'a pas encore dit le dernier mot, ni même le premier, sur le mystère qui environne l'homme et l'écrase, elle nous le donnera tout à l'heure, demain, après-demain, à moins que ce ne

soit à Pâques ou à la Trinité. En attendant, jeunes élèves, ne lisez Pascal qu'au point de vue du style et ne vous laissez pas gagner par son sublime tourment. Le secret de l'infini sera découvert, n'en doutez point, par un Édison prochain, et Dieu lui-même nous affirmera qu'il n'existe pas, à l'aide d'un téléphone perfectionné.

Hors de la science, pas de salut.

Ne vous avisez pas, surtout, malheureux! de soupçonner que, au fond même de la science, il y a le désespoir, et qu'elle nous révèle chaque jour plus manifestement la férocité de la nature et ses lois impitoyables. Ou, si vous faites cette constatation pénible, n'en soyez ni tristes ni indignés. Rien de plus dangereux! Cela vous mènerait au vague besoin d'une justice idéale, à la rêverie mystique, à ces inutiles cris de douleur qui s'appellent des prières, toutes choses que, désormais, nous avons sagement bannies de nos exercices.

Hélas! oui, la science nous prouve que l'extermination des faibles est la loi naturelle. Vos professeurs le savent bien, mais ils n'osent vous le dire. Ils félicitent pourtant avec chaleur ceux d'entre vous qui sont *les plus forts*, au collège, et leur souhaitent de continuer à l'être dans la vie.

Quelques-uns parmi vous, jeunes gens, ont de la volonté et le cœur dur. Ils réussiront sans peine. Quant aux autres, le moyen le plus honnête qu'ils aient encore de se tirer d'affaire, c'est de suivre un chemin tracé, d'entrer dans le *tchin*. La société démocratique vous le permet, et, dans pas longtemps même, elle ne permettra plus autre chose à personne. Un homme d'esprit a pu dire, presque sans exagération, que la moitié de la France est occupée à faire passer des examens à l'autre. Nous marchons vers cet avenir peu folâtre, le concours à jet continu et à tous les degrés de l'échelle. Un jour, il faudra subir des épreuves écrites et orales pour obtenir un emploi de cantonnier; et l'on verra de vieux fonctionnaires — car il n'y aura bientôt plus, en France, que des fonctionnaires — « potasser » encore, sous leurs cheveux gris, les matières d'un programme.

Tant pis pour les hommes de talent, les esprits indépendants et originaux. La démocratie ne se soucie pas d'eux. Elle a la passion de l'égalité. C'est une concession qu'elle fait en rechignant, quand elle admet plusieurs niveaux. Ainsi, dans les armées d'autrefois, il y avait des compagnies d'élite, grenadiers et voltigeurs; mais on tâchait

que, dans tout le régiment, les hommes de chaque peloton fussent de la même taille. Le mandarinat est frère du caporalisme.

Beaucoup d'universitaires, j'en suis persuadé, sont désolés, au fond, d'être entraînés par ce courant; car on compte, dans le corps enseignant, un très grand nombre de libres et hautes intelligences. Mais il faut bien le dire, jamais Napoléon, qui fut, en somme, fidèle à presque tous les principes révolutionnaires, ne leur a obéi davantage que lorsqu'il établit et réglementa l'Université. Il y aggrava la tyrannie jacobine par la discipline militaire; et rien ne résume mieux son plan d'instruction donnée à la gamelle que le mot fameux de Fontanes, le Grand-Maître, tirant sa montre de son gousset et s'écriant avec satisfaction : « Il est trois heures... En ce moment, tous les élèves de tous les lycées de l'Empire font un thème latin. »

L'Université était donc, par son origine et son institution mêmes, et reste un instrument admirablement préparé pour cette démocratie égalitaire dont, je l'avoue, les progrès me font horreur. Qu'on me pardonne ma grimace devant les perspectives semées de fleurs de rhétorique que, dans les harangues traditionnelles, on va montrer aux

« jeunes élèves ». D'ailleurs, pourquoi tant de phrases? Puisqu'on rêve pour la société de demain un nivellement général, que ne se borne-t-on à rappeler à la jeunesse l'abominable conseil qu'un maître fameux osa jadis lui adresser du haut de sa chaire, en Sorbonne :

« Soyons médiocres. »

27 juillet 1893.

LA MOISSON

Elle ne sera pas trop maigre, malgré l'extrême sécheresse, au moins dans ce coin de la Brie où je passe la saison clémente. Ces jours derniers, lorsque tout était encore debout, on avait même l'impression, au premier coup d'œil, d'une très belle récolte. Il fallait y regarder de près pour constater que les épis étaient un peu trop espacés, que le grain n'avait pas gonflé suffisamment. Ce ne sera qu'une année moyenne; mais on pouvait s'attendre à pire, et les gens de ce pays-ci, qui sont peu geignards, du reste, ne se plaignent pas.

Est-ce parce que je possède trois arpents? Mais les « biens de la terre » m'intéressent aujourd'hui beaucoup plus, je vous le confesse, que la grande colère de nos honorables potdevinards contre le

nègre Norton, lequel n'a même pas touché le pourboire promis, ou que l'accès de folie des grandeurs dont vient d'être atteinte la doyenne de nos ingénues.

Oh! je n'ai pas toujours été rural à ce point-là. Ma prime jeunesse de Parisien pauvre fut sédentaire. Longtemps, je n'ai eu des nouvelles de l'agriculture que par l'étalage des fruitières, et la seule campagne où je promenais mes mélancolies d'adolescent, c'étaient ces lugubres terrains de la banlieue où ne poussent guère que les écailles d'huîtres, les tessons de bouteille, les souliers pourris et les vieilles boîtes à sardines. Quelquefois, souvent même, je franchissais bien les fortifications. On avait des jambes de quinze ans, parbleu! Et j'allais, j'allais, le plus loin possible, jusqu'à ce que j'eusse rencontré de vrais champs et de vrais bois. Mais ces immersions en pleine nature étaient rares et brèves. J'y suffoquais, comme dans un bain trop chaud. Je revenais de là avec l'accablement qui succède à la joie folle d'une griserie. Mes sensations champêtres sont aujourd'hui plus douces et plus profondes. Jadis, la nature m'enivrait; à présent, elle m'attendrit.

Au fond de mon petit parc, qui fut dessiné et

planté au commencement du siècle, il y a un labyrinthe, assez tortueux et compliqué, ma foi. Ces joujoux de feuillage étaient alors à la mode. Après avoir tourné pendant quelques instants entre leurs étroites charmilles, « l'homme sensible » éprouvait une agréable surprise en découvrant, sur la plate-forme, un édicule dans le goût du temps, Autel à l'Amitié ou Temple de l'Amour.

Mon labyrinthe n'est pas si philosophique. On ne trouve, au sommet, qu'un banc de bois sous un vieux tilleul. C'est là que, pendant ces deux derniers mois, j'ai passé des heures longues et charmantes, assis à l'ombre et regardant devant moi, à perte de vue, les moissons inondées de soleil.

La plaine est immense, et tout là-bas, sur la gauche, des masses boisées la limitent. Mais, à droite, elle s'étend jusqu'à l'horizon, où se dresse, tout seul, dans la brume chaude et bleue, le clocher de Brie-Comte-Robert, distant d'une lieue au moins, à vol d'oiseau.

Disons-le en passant. Ce clocher, qui, pour un libre-penseur, gâterait le paysage, ne me gêne en aucune façon. Vous ne croyez pas dur comme fer, n'est-ce pas ? — ni moi non plus — qu'il y ait trois

personnes en Dieu, et peut-être avez-vous même des doutes sur la transsubstantiation. Ce n'est pas un crime. Mais, voyez-vous, il faut tout de même une église au milieu du village, un lieu où quelque brave homme de prêtre, qui est un pauvre, conseille aux autres pauvres de s'aimer entre eux et leur rappelle que le but de la vie n'est pas seulement de bien manger, de bien boire et de gagner de l'argent. Le clocher, de son geste éternel, nous montre le ciel, qui est peut-être vide, mais vers lequel nos yeux se lèvent instinctivement pour y chercher un peu d'espérance, de consolation et d'idéal.

Du haut de mon labyrinthe, j'ai donc vu, depuis deux mois, la plaine briarde mûrir et prendre peu à peu la belle couleur du pain. Je vous assure que c'est délicieux. De temps à autre, l'ombre d'un nuage en marche glissait lentement sur la moisson fauve, ou bien une brise soudaine y faisait passer une ondulation, une houle, créait la féerie d'une mer d'or fluide. Je m'engourdissais devant ce calme et grandiose spectacle, je m'y laissais voluptueusement envelopper de paresse et de rêverie, et parfois cette pensée augmentait mes jouissances de contemplateur, que la période

électorale était ouverte et que de malheureux candidats couraient aux quatre coins de leur circonscription comme des rats empoisonnés, à cette heure même où je me sentais, pour ainsi dire, une âme végétale, et où je regardais paisiblement blondir les blés, les avoines et les seigles.

Je suis un égoïste, si vous voulez, mais c'est comme ça.

Or, voici que, depuis quelques jours, la solitude dorée s'est peuplée de travailleurs. De toutes parts, les lames de faux font luire leur éclair de vif-argent. Les épis tombent, la plaine se dénude, l'horizon s'élargit. Ici, les javelles sont couchées; à côté, on a déjà lié les gerbes; et plus loin, voici déjà qu'on élève une meule. Allons voir de près la réserve de l'an prochain. Je me coiffe d'un chapeau de paille, je prends ma canne, et j'arrive près des moissonneurs.

Debout sur une charrette, dont la charge de froment s'élève jusqu'à la hauteur d'un second étage et dont les deux lourds chevaux, sous leurs colliers de laine bleue, restent immobiles comme des chevaux de bois, un fort gars, le visage et les bras noircis par le hâle, n'ayant gardé que chemise et culotte, le poil du poitrail au vent, prend

les gerbes au bout de sa fourche et les lance, d'un geste harmonieux et rhythmique, aux trois hommes montés sur la meule, qui construisent au fur et à mesure l'imposant édifice de blé.

Ils se hâtent, les bonnes gens, dans leur rude besogne. Car une brise du nord-ouest vient de se lever, et dans un coin du ciel montent et s'accumulent de gros nuages, d'un violet livide. Est-ce que la pluie, après laquelle nous avons soupiré depuis le mois de février, voudrait, par hasard, nous jouer cette mauvaise farce de se congeler en grêle, de mouiller et de pourrir nos récoltes?

Inquiet, j'interroge un des moissonneurs :

« Un orage pour cette nuit, peut-être ?... »

Mais il me répond, en se servant d'une jolie expression campagnarde :

« Non, non, monsieur... Le temps n'est pas à la malice. »

Et je m'éloigne, pénétré de respect pour le Cultivateur, un des très rares êtres qui soient sûrs que leur fonction dans ce monde est toujours bonne et utile.

Combien peu d'entre nous, sur les hauteurs sociales, ont cette conviction ! Quel homme public, si patriote qu'il soit, peut être certain de ne

jamais nuire à son pays? Quel prêtre n'a eu ses heures d'affreuse angoisse, devant le silence de son Dieu? Quel soldat, en essuyant son épée, après le carnage, n'a pas frémi d'horreur et de dégoût? Quel juge n'est pas parfois épouvanté de son droit de punir? Quel poète, quel artiste — et ceux-là sont parmi les plus innocents — oserait affirmer que la source de son inspiration fut toujours pure et que tout le monde y peut boire?

Hélas! la plupart de nos actions quotidiennes nous laissent dans l'inquiétude de leurs résultats, quand elles ne nous inspirent pas un regret, quelquefois un remords.

Le paysan, au contraire, le paysan, qui répugne aux délicats par la dureté de ses mœurs, par sa méfiance, par son avarice, par ses inévitables vices de pauvre, n'a point de doutes à concevoir sur son rôle dans la vie. Il ignore sa mission, soit! mais, poussé par deux forces mystérieuses, l'instinct et la tradition, il poursuit son labeur indispensable à tous. Laboureur courbé sur les manches de sa charrue et traçant un sillon où le suivent les corbeaux; semeur de qui, sur le ciel automnal, la silhouette semble bénir la terre; moissonneur, plus brûlé et plus desséché par la

Canicule que les épis qu'il fauche, il est auguste et sacré!

Bien imprudent et bien coupable celui qui l'accable de ses sévérités et de ses railleries; car le paysan n'a qu'à lui répondre :

« Tu me dois ton pain ! »

3 août 1893.

LA RÉFORME DE L'ORTHOGRAPHE

Si j'avais cent bras, comme certains dieux de l'Inde, et onze doigts à chaque main, comme les acteurs en donnent l'illusion dans les scènes pathétiques, je les lèverais tous pour voter contre la réforme de l'orthographe.

Malheureusement, l'autre jour, à l'Académie, je n'avais que le droit de montrer ma dextre. C'était une séance d'été. Nous étions dix. Quatre mains seulement se levèrent. La majorité nous écrasa. Voilà qui n'est pas pour me réconcilier avec le régime parlementaire.

Les trois mains droites qui firent le même geste que la mienne, sont, d'ailleurs, illustres. La première tenait l'épée du commandement le jour où nos lestes cavaliers d'Afrique enlevèrent la Smala

d'Abd-el-Kader. La seconde est celle du très haut et très noble poète Leconte de Lisle. La troisième essaya de protéger, pendant la Commune, avec le plus ferme courage, les têtes innocentes des otages. Comme vous voyez, j'étais, moi, chétif, en excellente compagnie. Mais tant pis pour les minorités ! *Væ victis!* La réforme, sinon dans toutes les propositions faites, du moins dans son principe, fut approuvée. En route pour le volapük !

J'ai pour la personne et pour le talent de l'auteur du projet, M. Octave Gréard, une sympathie vraie. C'est une intelligence d'une lucidité parfaite. Il exprime toujours sa pensée, qu'il écrive ou qu'il parle, dans le style le plus souple et le plus châtié. Puis, il est un des rares hommes de qui la gravité ait du charme. En sa présence, je songe à Fénelon. Le célèbre archevêque de Cambrai devait avoir cette exquise douceur. Mais il était aussi, selon le mot de Saint-Simon, un « bel esprit chimérique ».

On serait presque tenté d'en dire autant de M. le vice-recteur de l'Académie de Paris, en le voyant se passionner pour son rêve d'une Salente universitaire où tous les enfants des écoles obtiendraient plus aisément leur certificat d'études.

D'abord, à quoi bon? De quelle utilité est ce brevet dérisoire, pour la plupart d'entre eux, c'est-à-dire pour les petits campagnards? A l'âge de treize ans, quatorze ans au plus, ils sont pris par le travail de la terre, ne lisent plus rien, sinon, çà et là, un journal, — souvent ce n'est pas ce qu'ils font de mieux, — se hâtent, en définitive, d'oublier le peu qu'ils ont appris. Et — il faut avoir la franchise de dire cette vérité pénible — c'est fort heureux pour l'agriculture et pour le pays. Si les jeunes ruraux sortaient tous de l'école primaire avec le goût de la lecture et l'habitude de la pensée, la moitié de la France serait en friche.

Oh! je sais bien que nous sommes atteints, depuis vingt ans, de folie scolaire, et je connais le cliché patriotique : « C'est le maître d'école allemand qui nous a vaincus. » Au lendemain de nos désastres, je l'ai dit comme les autres, et je l'ai dit en vers, ce qui est plus grave. Eh bien, j'ai dit une sottise! Dans les armées d'Outre-Rhin, les seuls nobles sont officiers. Le soldat, qu'il sache lire ou non, reste soldat. On se croirait en plein moyen-âge. Ce n'est pas l'Allemagne philosophique de Gœthe, l'Allemagne libérale de Schiller,

l'Allemagne sceptique et révolutionnaire de Henri Heine, l'Allemagne athée et pessimiste de Schopenhauer, qui nous a écrasés. C'est la réaction triomphante de l'ancien esprit germanique, esprit exclusivement militaire et féodal. Le maître d'école n'y est pour rien.

S'il m'est indifférent que beaucoup de petits paysans écrivent « fumier » avec un *ph*, j'entends que les enfants qui doivent pousser plus loin leurs études n'écrivent pas « alphabet » avec un *f*, comme l'a proposé M. Gréard. Mais, ici, je vais affliger les professeurs.

Ce n'est pas dans les grammaires, ce n'est pas dans les dictionnaires, c'est machinalement, à force de lire, de *voir* les mots, qu'un enfant acquiert la connaissance de l'orthographe. Et ce travail, purement mécanique, se fait généralement assez vite. Certains esprits y sont rebelles. N'attendez pas grand'chose de ceux-là. Ils pourront devenir des gens intelligents, ils ne seront jamais des gens instruits. Quant aux autres, ils apprennent l'orthographe, comme je l'ai dit, en lisant, par le seul empirisme. Je sais l'orthographe : je ne me rappelle pas qu'on me l'ait enseignée.

Maintenant, pour en finir avec le point de vue

pédagogique, j'accorde qu'il est absurde de refuser un diplôme à un écolier parce qu'il a mis un accent grave où il fallait un accent aigu. Mais ceci ne regarde que l'Université. Qu'elle assouplisse ses programmes, qu'elle donne des instructions dans ce sens à son personnel, qu'elle lui recommande de juger les élèves sur l'ensemble des connaissances acquises au cours des études, et de ne les point condamner pour des niaiseries. Si les maîtres qu'elle charge de faire passer les examens manquent de tact et de bon sens, tant pis pour l'Université! Ce n'est pas la faute de l'orthographe.

Les partisans de la réforme ont bien encore un autre cheval de bataille, l'expansion de la langue française à l'étranger. Pour ma part, il m'est assez égal, je le confesse, qu'un très grand nombre de Suédois ou de Valaques soient ferrés à glace sur la règle des « tout » et des « quelque ». Ce dont nous ne voulons pas convenir, par amour-propre, c'est que le langage des vaincus subit fatalement une certaine défaveur. Hélas! nous pouvons supprimer les *y* et les doubles lettres tant qu'il nous plaira, on ne parlera ni plus ni moins le français chez ceux à qui nous en donnâmes des leçons à coups de fusil, en 1806.

Il y a aussi, dans cette affaire, un intérêt esthétique. Ai-je besoin de dire qu'il est absolument méprisé par les réformateurs? Silence! poètes et artistes en prose, pour qui les mots ont, dans leur forme extérieure, un pittoresque, une grâce, une beauté. Inclinez-vous devant l'orthographe démocratique! On décrétera, l'un de ces quatre matins, — ce n'est pas encore fait, grâce au ciel! mais on en a parlé, — que le participe passé sera désormais toujours invariable. C'est massacrer toute la poésie française. Qu'importe? Dans les futures éditions des classiques on trouvera, à chaque instant, six rimes masculines de suite. Détail sans importance. L'essentiel, c'est de donner moins de mal aux instituteurs et aux polissons des écoles primaires.

L'Académie française, j'en suis persuadé, n'acceptera jamais de pareilles monstruosités; et je lui rends cette justice que, parmi les réformes orthographiques — déjà téméraires et dangereuses — qui lui étaient proposées, elle n'en a, très timidement, admis qu'un petit nombre. J'ai même le pressentiment que, malgré le vote acquis, elle reviendra sur sa décision.

Car, selon moi, elle n'avait pas qualité pour la

prendre. Nous avons la charge, à l'Académie, de publier, tous les vingt-cinq ou trente ans, un « Dictionnaire de l'usage ». Le titre seul trace notre programme et limite nos droits. C'est la littérature, c'est la presse, c'est la conversation, ou, pour tout dire en un mot, c'est le peuple qui établit « l'usage », qui fait la langue. Nous ne sommes que ses greffiers. Si nous comptons parmi nous quelques érudits, nous ne formons pas une Société de philologues et de grammairiens. Nous sommes, avant tout, une compagnie de lettrés et de gens de goût, ayant la mission — très délicate — de bannir du langage les mots décidément tombés en désuétude et de donner droit de cité aux mots nouveaux, après un stage suffisant. L'orthographe de ces mots peut présenter des bizarreries, des inconséquences. Nous n'avons pas à nous en préoccuper. Nous enregistrons. Voilà tout.

J'ai exprimé cet avis au début de la discussion, et j'aurais voulu qu'on posât la question préalable. On ne m'a pas écouté. Je regrette de n'avoir pas insisté plus énergiquement. Mais j'avoue ma faiblesse. Simple poète, qui ne suis même pas bachelier ès lettres, les savants me font de l'effet et leur assurance m'intimide.

Cependant, un instinct proteste en moi. Si légères que soient les concessions faites jusqu'à présent aux réformateurs, elles dénotent une tendance détestable. Notre bien-aimé langage de France n'a presque pas changé depuis trois siècles, et les rares modifications qu'il a subies ont été très lentes. Si Pascal et La Fontaine ressuscitaient, nous pourrions causer avec eux sans aucune gêne. A l'édifice littéraire élevé par le XVIIe siècle nous n'avons ajouté que quelques ornements, qui, tous, — entre parenthèses, — ne sont pas très heureux. En somme, la langue française est, à l'heure qu'il est, d'une pureté, d'une richesse, d'une force incomparables. Elle contribue beaucoup, à coup sûr, à maintenir, dans le monde entier, le prestige de notre cher pays. Au nom du ciel, ne touchons pas à ce patrimoine sacré!

Rappelons-nous, nous autres académiciens, la séance mémorable où lecture nous fut donnée de la pétition pour la réforme orthographique, et où Ernest Renan, déjà bien malade et marqué par la mort, quitta péniblement sa place, se traîna, en s'appuyant aux meubles, jusqu'au milieu de la salle, et là, d'une voix faible, mais avec combien de sagesse et d'éloquence, nous adjura de prendre

bien garde avant de porter la main sur l'œuvre des aïeux! Rappelons-nous avec quelle touchante émotion, hier encore, notre royal confrère, le duc d'Aumale, nous adressait la même prière et nous faisait entendre la voix même de la vieille France!

Quelques adversaires des changements projetés les traitent de barbares et d'enfantins. Je les qualifierais plutôt de décadents. Récemment, des poètes égarés — dont l'effort a, par bonheur, été vain — se faisaient de ce mot une triste parure et essayaient de détruire les admirables lois rhythmiques qui sont nées de l'âme même de notre langue. Après la prosodie, voici qu'on veut bouleverser l'orthographe. Et ce qu'il y a de plus affligeant, c'est la parfaite bonne foi, c'est l'aveuglement de tous ces ouvriers de destruction. Leur triomphe me navrerait le cœur; mais je suis loin de désespérer, et, malgré tant de symptômes alarmants, je demeure convaincu que le sentiment public ne permettra pas d'introduire de tels germes de désordre et de mort dans le glorieux langage qui nous a déjà donné tant de chefs-d'œuvre et dont notre génie national enrichit sans cesse le trésor.

10 août 1893.

UN BALLOTTAGE

Il y a ballottage dans l'arrondissement de Muffleville.

Connaissez-vous Muffleville ? Un lieu charmant. Si j'avais des rentes suffisantes, c'est là que j'irais peut-être finir mes jours.

Trois mille habitants. Je ne dis pas trois mille âmes. Qui de nous peut affirmer qu'il a une âme immortelle ? A coup sûr, pas le tiers des Mufflevillois, la plupart d'entre eux étant plutôt faits pour la digestion que pour la pensée. En somme, une petite ville de province comme il y en a tant, où les femmes vont à la messe et où les hommes vont au café. Mais le paysage est délicieux.

D'un côté, la vallée, dont les grasses prairies

descendent jusqu'aux bords de la Mufflotte, jolie rivière malheureusement encombrée de moulins, ce qui gêne le canotage, mais où l'on pêche de petits brochets, excellents en friture. De l'autre côté, la plaine, un ancien camp romain, où des archéologues à lunettes ont trouvé un vieux casque, en 1865, en faisant des fouilles, et où l'on récolte, tous les ans, ce qui vaut mieux, des avoines superbes.

L'église est du XIe siècle (style roman), et les opinions de M. le curé sont presque de la même époque. Aussi, ce vénérable ecclésiastique est-il fort maltraité dans les conversations des bourgeois, au *Café du Progrès*, de même que dans les entretiens des ouvriers et des cultivateurs, au fond des cabarets et devant le comptoir à petits verres du marchand de tabac. Ce qui n'empêche pas tout ce monde-là d'envoyer ses enfants au catéchisme et de faire enterrer ses morts avec la croix et la bannière.

Tout le pays autour de Muffleville est presque exclusivement agricole. Herbages et céréales. Les fromages de la contrée sont célèbres par leur puanteur.

Citoyens français de la troisième République,

vous voyez d'ici Muffleville et les lieux circonvoisins. Vous en êtes tous, plus ou moins.

Or, la bataille électorale a été chaude à Muffleville, et je vais vous présenter les combattants.

D'abord, l'ancien conservateur, aujourd'hui républicain rallié, M. Leconte des Muffliers. Leconte en un seul mot et avec un *n*, ce dont il enrage. Sans doute, son aïeul a fondé la fortune de la famille en achetant des biens d'émigrés, et son père l'a considérablement arrondie en épousant la fille d'un riche fermier, un « cul terreux », comme on dit vulgairement. Mais le M. Leconte actuel — qui d'ailleurs est un serin — a oublié ces détails généalogiques. Comme sa terre des Muffliers a trois cents hectares et que le château est flanqué de deux tourelles, M. Leconte a longtemps affecté les opinions les plus distinguées. Encore à l'heure qu'il est, Mme des Muffliers prie pour la conversion du Saint-Père, lequel, décidément, tourne au démagogue. Mais son mari, le châtelain, est plus moderne. Il veut être député, il tient essentiellement — ce qui est une ambition assez répandue — à devenir le collègue de M. Wilson. Il est donc entré dans la voie des concessions; il a fait adhésion à la République, et le portrait gravé de M. le

comte de Chambord, enrichi de sa signature, qui naguère ornait le salon du château, a été relégué au grenier, en face de la vieille armoire où l'on met les poires l'hiver.

Pour décrocher la timbale parlementaire, M. des Muffliers s'est donné un mal de chien ; il a surtout « pioché » les campagnes, ce qu'on appelle, en style noble, les masses profondes du suffrage universel. L'arrivée de sa charrette anglaise a effarouché la volaille dans bien des rues de village. Il a pénétré, en redingote correcte et avec des gants de peau, dans des cours champêtres, où le porc familier venait flairer ses bottines vernies, et il a peloté le paysan tant qu'il a pu. De plus, il s'est livré à une orgie d'affiches, rédigées, par malheur, en une prose abstraite et doctrinaire dont les beautés échappaient un peu à l'électeur rural.

Deux mille suffrages ont récompensé les efforts de M. le comte des Muffliers.

Le second candidat, député sortant, est le docteur Dumuffle, opportuniste ou radical, on ne sait pas au juste, — en tout cas, personnage officiel.

Enfant du pays, il s'est, jadis, longtemps attardé au quartier Latin, où personne ne lui damait le

pion pour chanter une « pomponette » jusqu'à deux heures du matin, au fond d'une brasserie, devant une pile de ronds de feutre rappelant l'architecture de la colonne Trajane. Aimant Paris — et la « vadrouille », — il avait d'abord projeté de s'y établir et d'y exercer son art, dans une de ces spécialités recommandées au fond des vespasiennes. C'était un rêve ! Trop de dettes ! Pour les payer il dut revenir et se marier à Muffleville. Mais, le vieux praticien de l'endroit s'obstinant à ne pas mourir, quel parti pouvait prendre le nouveau venu, sinon se jeter dans la franc-maçonnerie, la clientèle gratuite et la politique?

Depuis deux législatures déjà, le docteur Dumuffle siège au Palais-Bourbon, toujours muet, mais votant comme un sourd avec la majorité, et n'ayant qu'une pensée, le renouvellement de son mandat. Son élection, c'est sa carrière. Aussi Muffleville est-il comblé des bienfaits de son député. Par son influence, le chef de l'orphéon, qui dit « ormoire » et « des zaricots », est décoré du ruban violet, et le secrétaire de la mairie touche un secours comme arrière-neveu d'une victime du Deux Décembre. Fatiguant les bureaux de ses constantes sollicitations, M. Dumuffle y est si-

gnalé comme un « raseur » tout particulièrement redoutable.

Cet homme-là, convenez-en, devait se croire sûr de son affaire, et, au dernier scrutin, il a été très désagréablement surpris de n'obtenir, lui aussi, que deux mille voix environ. Ordinairement, la confiance de ses concitoyens lui en accordait quatre mille.

Qui donc lui en a pris la moitié? Le troisième larron, le socialiste, le jeune avocat Mufflet. Oh! tout à fait « dans le train », celui-là, et — si j'osais me servir d'une expression aussi éculée — tout à fait « fin de siècle ».

Dès le lycée, en rhétorique, l'élève Mufflet avait organisé déjà une petite parlotte, avec commissions, sous-commissions, votes par main levée, appel nominal, *quorum*, interpellations, ordres du jour, et tout le bataclan. Étudiant en droit, stagiaire au faux col rigide, il avait eu, dans les conférences, des succès oratoires très considérables.

Naturellement, Mufflet est devenu, du premier coup, l'aigle du barreau de Muffleville, et, sans perdre un instant, il a prêché les doctrines les plus incendiaires. Un farceur, entre nous. Socialiste, il l'est comme je danse, ayant quelques

bonnes rentes en terre, sachant très bien refuser, d'un mot sec, vingt francs à un camarade dans l'embarras, et n'attendant, en sa qualité de joli garçon, que son entrée au Parlement pour « tomber » une héritière.

Mais les ouvriers des trois ou quatre usines — qui sont en train d'empoisonner les eaux de la Mufflotte — sont de grands naïfs. Rien ne flatte plus leur enfantine vanité que de voir arriver, dans leurs réunions où l'on sent la sueur, ce dandy tiré à quatre épingles, dont le mouchoir embaume le foin coupé, et qui, sans se boucher le nez, sans faire la grimace, les harangue en périodes cicéroniennes, réclame d'eux un mandat impératif, se déclare leur humble laquais et promet d'ailleurs aux meurt-de-faim un avenir de plats sucrés et de confitures. Les pauvres diables d'ouvriers ont tous voté pour le jeune Mufflet. Prenez garde à ce polisson-là. Il ira loin.

La lutte, comme je l'ai dit plus haut, a été très ardente entre les trois candidats, et ils ont épuisé tous les moyens connus de propagande.

M. Leconte des Muffliers a lâché beaucoup de pièces de cent sous; le docteur Dumuffle a promis des bureaux de tabac à toutes les familles de

l'arrondissement, et le petit Mufflet a comblé le prolétariat de flagorneries si grossières, que le moins délicat des tyrans à qui on les aurait adressées eût fait empaler l'orateur séance tenante. Bien entendu, la pompe à injures et à calomnies fonctionna sans relâche pendant la période électorale. Accusé de vouloir faire reculer la société française jusqu'au plus lointain moyen-âge, le pseudo-gentilhomme fut assez embarrassé pour se défendre; car, ignorant comme une carpe, et, jadis, « retoqué » trois fois de suite au bachot, il ne possédait, sur cette époque historique, que les données les plus confuses. Le médecin reçut par la figure, à plusieurs reprises, les gracieuses épithètes de chéquard et de panamiste; et le bruit circula avec persistance que l'élégant socialiste trichait ordinairement aux cartes et qu'il était, d'ailleurs, depuis l'âge de la puberté, entretenu par une vieille dame.

Est-il besoin d'ajouter que les trois rivaux firent une énorme dépense d'impression, de papier et de colle de pâte, et que les affiches de chacun d'eux furent immédiatement souillées par le parti adverse des inscriptions les plus outrageuses? Ainsi, sur le boniment du docteur Du-

muffle on put lire : « A bas les voleurs ! » et sur la profession de foi de M. des Muffliers : « Mort au réac ! » Quant au programme du jeune Mufflet, partout il fut sabré au fusain d'une citation — oh ! très courte, un seul mot — empruntée aux œuvres complètes du général Cambronne.

Toute cette agitation, dont il ne faut pas médire, — car elle marque une heure solennelle dans l'existence d'un peuple libre, — n'a malheureusement pas donné de résultat définitif. Il y a ballottage à Muffleville ; et le plus grave c'est que, au mépris de la discipline républicaine, aucun des candidats — ils ont obtenu à peu près le même nombre de suffrages — ne consent à se désister en faveur d'un de ses concurrents.

Électeurs de Muffleville, la France a les yeux sur vous. Dimanche dernier, les bons citoyens ont constaté avec peine que, sur plus de sept mille électeurs inscrits, six mille seulement avaient pris part au scrutin. Un assez grand nombre d'entre vous, par un sentiment de dégoût qui ne s'explique pas en présence de personnalités aussi éminentes que MM. des Muffliers, Dumuffle et Mufflet, ont déposé dans l'urne un bulletin blanc. D'autres, plus coupables encore, n'ont même pas pris la

peine de se déranger. Mufflevillois, il ne faut pas qu'on puisse vous reprocher deux fois une pareille faute. Au prochain scrutin de ballottage, accomplissez tous votre devoir civique.

Aux urnes ! Aux urnes ! Pas d'abstentions !

24 août 1893.

MANIFESTATIONS ITALIENNES

Rien de plus hideux que les haines de famille.

A tort ou à raison, les Italiens nous détestent. Mais un sang parent du nôtre coule dans leurs veines; nous parlons comme eux un mauvais latin; et si la paix internationale n'était pas, selon moi, pour longtemps encore, et peut-être pour toujours, la plus décevante des chimères, je m'étonnerais qu'ils ne soient point nos alliés.

Hélas! votre frère, quand il est votre ennemi, est le pire de vos ennemis. C'est pour moi, je l'avoue, une tristesse profonde de penser que le palais Farnèse est, à cette heure, gardé militairement, pour que la populace de Rome ne porte pas les mains sur le drapeau français, et de me dire que, le 3 septembre prochain, anniversaire de la

bataille de Sedan, l'héritier de la couronne d'Italie ira parader à Metz, à côté de l'empereur allemand, devant la statue de Fabert.

Qu'était-ce, cependant, que cette sanglante bagarre d'Aigues-Mortes ? De maigres chiens se disputaient un os, et ils se sont mordus jusqu'à mort. Les deux pays sont tout à fait innocents de ce malheur. En quoi l'honneur, en quoi les intérêts de l'Italie sont-ils atteints par ce coup de folie de quelques affamés, qui ont oublié que la concurrence est légitime et que chacun est libre de louer ses bras où il veut et au prix qu'il veut ?

Mais à propos de cette rixe de brutes contre brutes, une immense clameur de rage et d'exécration s'élève d'un bout à l'autre de la péninsule : « A bas la France ! Vive l'Allemagne ! Vive la *Triplice !* » Et tous nos établissements sont menacés, et l'on brise les écussons de nos consulats. Et il faut, là-bas, mettre l'armée sur pied, vider les casernes, pour empêcher les outrages définitifs.

On croit rêver... Quelle haine aveugle et imbécile !

Qu'en dites-vous, phraseurs de clubs, qui déblatérez contre l'idée de patrie ? Tout récemment,

chez vous, à Marseille, le chef des socialistes allemands est venu vous déclarer en face que, dès le premier roulement de tambour, il coifferait le casque à pointe; et voici maintenant que l'Italie nous donne le charivari. Il va bien, dites-moi donc, votre rêve de fraternité universelle! Ah! comme nous faisons bien de nous en méfier! Restons fidèles au vieux jeu, fichtre de fichtre! Ne provoquons personne, mais soyons parés pour le coup de chien. Fantassins, apprêtez... armes! Et vous, canonniers, à vos pièces!

Je ne suis pourtant pas de ceux qui accusent les Italiens d'ingratitude et qui s'étonnent que les petits-fils de Machiavel n'aient pas, comme nous autres, le goût de la politique sentimentale. Nous leur avons jadis conquis la Lombardie et les duchés. Soit! Mais nous nous sommes arrêtés court, après Solférino, et nous leur avons présenté la note, qu'ils ont payée en nous cédant Nice et la Savoie. Ils se sont hâtés d'oublier que le Quadrilatère était un morceau fort dur à avaler, que Niçois et Savoyards ne devinrent Français qu'après avoir été consultés; et, plus tard, quand nous avons barré le chemin de Rome à nos amis de la veille, il nous ont considérés comme des scélé-

rats. Si vous prêtez, une fois, vingt francs à un camarade, et que, huit jours après, vous lui en refusiez quarante, il vous prendra forcément en horreur. Ce n'est pas beau, mais c'est très humain.

Il faut convenir aussi que notre politique a été bien incohérente. Mais ce pauvre Napoléon III, qui avait en lui du songe-creux et qui fumait, décidément, trop de cigarettes, ne fut pas le seul coupable. En 1859, gamin de dix-sept ans, je l'ai vu passer, en képi d'or, place de la Bastille, lors de son départ pour la guerre. Un peuple enivré s'étouffait, pour l'acclamer, autour de sa calèche, et il fut positivement, ce jour-là, selon la belle expression de Shakespeare, « porté en triomphe sur les cœurs ».

Tous les Français, sans excepter les libéraux et les républicains, brûlaient alors de l'enthousiasme le plus chaud pour le fameux principe des nationalités. On blâma l'empereur de l'avoir abandonné dans le traité de Villafranca, et l'on n'en démordait pas encore, même quand éclata le conflit de 1866, où l'intervention de nos armes eût été, certainement, très mal accueillie par l'opinion en France. Il fallut les conséquences de

Sadowa pour dessiller les yeux — trop tard — aux gens raisonnables.

Sans doute, Napoléon III, exerçant le pouvoir personnel, est responsable de tout le mal. Mais, faisons notre *meâ culpâ*. Ses idées fausses, sur ce point, furent partagées par la grande majorité de ses sujets.

Et il a fait terriblement des siennes, par la suite, le principe des nationalités! Bismarck nous l'appliqua cruellement, en nous amputant de l'Alsace; l'Italie lui doit son unité; et ce bouleversement européen, d'où les naïfs avaient espéré voir surgir une aurore de concorde et de liberté, produisit, au contraire, l'atmosphère brumeuse, presque irrespirable, où nous étouffons.

Ah! l'histoire jugera sévèrement cette fin du XIXe siècle, sans grandeur et sans gloire, où les plus illustres nations n'auront rien fait que de se ruiner en machines de guerre, où le vieux monde civilisé, vivant au jour le jour dans une paix menacée et précaire, se sera rué vers les jouissances et vers la corruption.

Malgré tout, il y avait quelque chose de généreux dans ce rêve d'une Europe idéale, largement partagée entre quelques peuples, libres chez eux,

et unis entre eux par une fraternité pacifique. Cette illusion a fait banqueroute, comme tant d'autres. La France en fut la dupe et la victime, tandis que l'Italie, sans grands sacrifices, en profita. Et, chose monstrueuse! c'est seulement depuis nos malheurs que l'Italie nous a manifesté cette haine dont l'expression vient d'atteindre, à propos des événements d'Aigues-Mortes, le comble de la provocation et de la violence.

Oui, je sais bien, au point de vue officiel, l'incident est clos. Les deux gouvernements ont été, pour me servir d'un mot à la mode, mais un peu bête, — tout à fait « corrects ». Le ministre a regretté... L'ambassadeur a déploré... Ce fut à qui offrirait le plus de réparations, ferait les plus humbles excuses. Salamalecs de chancelleries, courbettes diplomatiques, qui ne changent rien aux faits et n'en atténuent pas les conséquences morales.

Elles navrent mon cœur de vieux Latin; car — j'ai beau faire — je ne puis en arracher tous les fils sympathiques qui l'unissent à l'Italie!...

Hélas! ne se trouvera-t-il donc pas, parmi nos guides éphémères, nos ministres de six mois ou de six semaines, un homme ayant assez de cha-

leur dans l'âme et d'éloquence dans la parole pour s'adresser directement au peuple italien, pour lui crier que nous ne le haïssons pas, que nous ne le menaçons pas, que nous le voyons, sans doute, avec un amer regret, rechercher l'alliance de notre ennemi, mais que nous sommes toujours prêts à l'oubli, à la réconciliation, et que jamais nos rêves de victoire — si tant est que nous fassions encore de tels rêves — ne se tournent du côté d'une nation qui est notre sœur d'origine, qui parle presque la même langue que nous, et avec qui nous gardons, quand même, tant d'idées, d'aspirations, de sentiments et de souvenirs communs?

Mais, en apportant de la sorte à l'Italie les paroles cordiales de la France, il faudrait que le médiateur ne compromît pas cependant notre fierté nationale. Tout en affirmant à nos voisins la force et la sincérité de nos résolutions pacifiques, il faudrait qu'il ajoutât que nous ne les craignons pas, que notre frontière est sacrée, que, si cela devenait nécessaire, nous saurions retrouver encore un étendard d'autrefois, — ils ne sont pas tous, pardieu! dans les trophées allemands! — un vieux bâton où pend une loque de

soie tricolore, que surmonte une aigle bossuée par les balles, et qui ferait reculer nos agresseurs, non pas d'effroi, mais de honte, quand ils reconnaîtraient, déployé sur les Alpes, le drapeau de Magenta !

31 août 1893.

LES MARRONS D'INDE

Ce matin, à mon réveil, je vois le ciel clair, le soleil radieux; mais, quand j'ouvre ma fenêtre, j'ai un brusque frisson. Le vent, toujours au Nord-Est, — car il n'a guère bougé de tout l'été, — est plus frais, secoue plus rudement le platane et le « grisard », qui mêlent leurs branches, sous mes yeux. C'est un temps vif, comme disent les paysans. Voici l'automne.

Je descends au jardin.

Sur le gazon de la pelouse, sec et brûlé par la torride canicule, sont éparses des feuilles sèches, nombreuses comme des taches de rousseur sur la peau d'une blonde. Le Parc s'éclaircit. Déjà une brise passe en rafale, et j'entends tomber les marrons d'Inde sur le sol durci. L'un d'eux jaillit de sa coque, vient rouler à mes pieds, et, machinale-

ment, je le ramasse. Il est très gros, froid au toucher, luisant comme l'acajou d'un meuble sorti d'hier de chez l'ébéniste du faubourg Saint-Antoine. L'admirable fruit! Quel dommage qu'il soit inutile ! Trop beau pour rien faire, comme certains hommes.

Et, tout en le tournant entre mes doigts, des souvenirs d'enfance me reviennent en foule.

C'était pendant les vacances. Le pensionnat de la rue du Bac était clos, où j'allais en qualité d'externe et où j'apprenais mon rudiment. Je savais déjà que, en latin, l'adjectif s'accorde avec le substantif en genre, en nombre et en cas, et que *cornu* est indéclinable, mais je n'étais tout de même qu'un bien petit bonhomme. Mes camarades, appartenant en général à des familles aisées, passaient leurs vacances à la campagne, avec leurs parents. Les miens ne pouvaient s'offrir le luxe d'un déplacement d'été, et, d'ailleurs, mon père, modeste employé, avait, comme on dit, un fil à la patte. C'était, pour ma vanité enfantine, un moment d'humiliation et de honte, quand, à la rentrée des classes, mes jeunes compagnons, après m'avoir décrit et vanté tous les amusements de leur villégiature, me demandaient : « Et toi, où donc es-tu

allé? » Car il me fallait bien leur faire l'aveu que je n'avais point voyagé, que j'étais resté tout le temps à Paris, comme un pauvre.

Eh bien, j'avais tort de les envier, les petits « aristos » de la pension Hortus ! Il avait un grand charme, dans ce temps-là, le Paris de la belle saison. Beaucoup moins énorme et moins peuplé que celui d'à présent, il ne devenait pas à peu près désert dès la mi-juin. Les banlieues, plus proches, étaient champêtres. Au moins sur la rive gauche, il suffisait de passer la barrière — l'ancien mur de l'octroi existait encore — pour trouver de la verdure et des cabarets à tonnelles, où l'on buvait du vin authentique. Là où fument et grondent maintenant des usines, j'ai vu luire au soleil les cloches de verre des maraîchers.

Mais, sans quitter les rues, en restant dans les quartiers centraux, on trouvait encore un Paris bien plus habitable que la monstrueuse cité d'aujourd'hui. Point de mauvaise odeur. L'eau, suffisante alors, coulait abondamment des bornes-fontaines. Dans la ville, moins encombrée de bâtisses, souvent des branches de lilas ou d'acacias couronnaient un vieux mur et parfumaient l'atmosphère. Par les claires soirées, la promenade était déli-

cieuse. Le petit monde, les boutiquiers, assis sur le trottoir, prenaient le bon de l'air. On vivait beaucoup dehors, le gilet déboutonné, un peu comme dans le Midi. Et, sur la chaussée, ne s'interrompant qu'au passage des rares voitures, les jeunes filles en corsage blanc — c'était la mode — jouaient aux volants ou aux grâces.

Quelle intimité ! quelle bonhomie !

A présent, un bourgeois possédant quelque monnaie se croirait déshonoré s'il n'envoyait pas sa progéniture aux eaux et aux bains de mer, sauf à la rejoindre du samedi au lundi, s'il est retenu par ses occupations dans la capitale. Tant pis pour lui si sa femme est jolie et tant soit peu ardente. Du temps dont je parle, la classe moyenne ne s'absentait guère pendant les beaux jours. On ne voyait point des rues entières aux maisons vides et aveuglées de volets. Mais, à beaucoup de fenêtres, ouvertes au vent nocturne, brillait la lampe des réunions de famille. De là tombaient des éclats de voix, de joyeux rires, parfois un chant de femme qu'accompagnait sourdement un piano.

Qu'il est loin de nous, le Paris que je ressuscite par le souvenir ! Je revois, j'entends tout cela comme en un songe !...

Et les marrons d'Inde?... Ah! les marrons d'Inde des jardins publics peuvent se vanter de m'avoir donné un de mes plus vifs plaisirs de petit Parisien, et aussi mes premières déceptions.

En septembre, quand ils commençaient à tomber, mon père, qui était matinal, venait me secouer dans mon lit, dès six heures.

« Allons ! debout, paresseux !... Il fait du vent... Allons ramasser des marrons. »

Et nous partions pour les Tuileries ou pour le Luxembourg, où se dressaient, majestueusement et en bon ordre, de vieux et gigantesques marronniers, datant du Grand Roi et de Le Nôtre, et que j'ai vus presque tous mourir, dans ces vingt dernières années. Brr ! Il faisait frisquet, sous l'épais quinconce. Le soleil levant criblait le feuillage de rayons obliques et y jetait mille taches de clarté. Par instants, le large souffle du vent automnal secouait et tordait les ramures, leur arrachait de longs et puissants soupirs. Et les fruits de tomber. Cloc ! cloc ! cloc ! Les coques, vertes et épineuses, faisaient explosion en touchant le sol : les marrons sautaient et roulaient de toutes parts. On ne savait auquel courir. Et il fallait se dépêcher, pourtant. Car il y avait toujours là, sous les grands arbres,

une bande de gamins de Paris, de petits faubouriens, — agiles comme des singes et ne craignant pas de déchirer leurs loques, — qui arrivaient quelquefois deux en même temps sur le butin, et se bousculaient, et se roulaient dans la poussière en se le disputant. N'importe, je n'étais pas le moins vif, et je faisais une récolte très respectable. Je courais à m'essouffler, je saisissais, avec une véritable ivresse, les marrons tout frais, vernis, superbes, et, quand j'en avais plein ma culotte et plein ma casquette, j'en ramassais encore, et je les fourrais dans les poches de la redingote de mon père, cette fameuse redingote noire à collet de velours, qu'il n'allait guère renouveler, à la *Belle Jardinière*, que tous les deux ou trois ans, à cause de sa nombreuse famille, de sa « smala », comme il disait gaiement, l'excellent et admirable homme!

De retour au logis, je montrais ma proie à ma mère, à mes sœurs, à toute la famille, avec l'orgueil d'un chasseur qui a fait coup double pendant toute une journée d'ouverture. Que de marrons! J'en avais de quoi remplir un petit panier, et je les mettais de côté précieusement, avec le projet de les enfiler sur une ficelle et d'en faire une sorte d'énorme chapelet, à peu près pareil à ceux que

j'ai vus en Algérie, égrenés par les maigres doigts des marabouts accroupis dans les cimetières.

Mais, dès le lendemain, quand je revoyais mon trésor, c'était un désenchantement. Les marrons étaient déjà séchés, noirs, avaient perdu leur attrait pour moi. Un jour encore et je les retrouvais racornis, ratatinés, hideux. Ils me dégoûtaient. On les jetait aux ordures.

Hélas ! bien des automnes ont passé depuis lors, et j'ai compris que la nature m'avait offert, dès mon enfance, dans ces fruits brillants, si avidement ramassés et si vite flétris et répugnants, la parfaite image des désirs et des déceptions de l'homme. Elle m'avertissait que tout ce qui nous attire et nous passionne par sa fraîcheur et par son éclat se fane aussitôt que nous le touchons et perd son inutile et passagère beauté.

Bien des automnes ont passé ! Ce marron si pur et d'un ton si riche, pour qui je me suis baissé tout à l'heure, je viens de le rejeter dans l'herbe avec indifférence.

Bien des automnes ont passé ! Bien des automnes !... Et bien des fois l'haleine du Nord-Est, soudain plus âpre et plus froide, a, comme aujourd'hui, courbé la cime des arbres, et rempli leurs

rameaux de frissons et de gémissements. Bien des fois, comme aujourd'hui, après le coup de bise, les premières feuilles ont tombé, pareilles à de lentes gouttes d'or. Bien des fois, comme aujourd'hui, dans l'azur profond et comme élargi du ciel de septembre, de merveilleux nuages ont glissé avec une lenteur pompeuse, imposants comme des montagnes, et paraissant faits d'une mousse d'argent; puis, selon le caprice du vent et de la lumière, changeant de forme et de couleur, par des transitions insensibles, ont pris des attitudes de grand fauve au repos et rutilé comme la peau d'un lion au soleil.

Saison nostalgique, saison évocatrice du passé lointain, tu m'as bien souvent versé ta mélancolie. Mais jamais, peut-être, aussi douloureusement que ce matin, en jetant à mes pieds ce fruit sauvage et en me rappelant ma première et naïve désillusion d'enfance, tu ne m'as fait mesurer la fuite vertigineuse des jours et constater, dans mon vieux cœur, la mort du désir.

14 septembre 1893.

UNE RUINE

L'autre jour, — par un temps voilé, « un temps de demoiselle », — je me promenais en voiture dans la presqu'île formée par la boucle de la Marne.

Connaissez-vous cette banlieue-là? Elle est devenue hideuse. Le terrain s'y débite par minces tranches, comme le fromage chez la fruitière. Tout le paysage est criblé de toits en tuiles neuves, d'un rouge jaunâtre, qui offense le regard. Ici, beaucoup de petits bourgeois ont réalisé leur rêve bucolique, toujours le même: une maisonnette, avec perron, boule de jardin et bassin à poissons rouges. Les deux piliers de la grille sont surmontés invariablement d'un certain vase florentin que je finirai par prendre en horreur, et

deux marronniers, inévitables, répandent sur le seuil la tristesse et l'obscurité. On devine, derrière le logis, un étroit potager, en long, étouffé entre deux murs. Les marchands de meubles du faubourg Antoine et les fabricants de boutons du Marais s'imaginent être ici à la campagne. Leur illusion est touchante, si l'on veut, et j'admire les efforts et les sacrifices qu'ils font pour obtenir cinq poires et trois grappes de raisin; mais ces bâtisseurs enragés n'en ont pas moins enlaidi à tout jamais ce coin des environs de Paris. Rien qu'à passer devant ces mesquines et monotones villas, on respire l'ennui des phalanstères futurs.

Voici un pont. Vite, cocher, franchissons la rivière. Car, sur l'autre bord, je vois des champs et de l'espace, et, là-bas, des collines boisées, enfin, de la campagne pour de bon. Et, tout de suite, à quelques portées de fusil de tant de vulgarités et de laideurs, en traversant un petit village qui a conservé sa physionomie rurale, je découvre une merveille. Halte-là !

Une chaussée de vieux pavés, disjoints, usés, polis comme du marbre, une chaussée d'aspect royal, que flanquent deux contre-allées de tilleuls séculaires, conduit au château. Salut, lourdes

bornes sur qui les gamins du pays jouent à saute-mouton ! Salut, volutes et artichauts de fer forgé ! J'ai reconnu la vieille France !

Je pousse la grille, toute disloquée et dont la porte grince, et j'examine de plus près le château.

C'est une ruine, mais elle se dresse, comme une fleur des eaux, au milieu d'un étang bien carré, d'un vert bleuâtre, d'un vert de turquoise malade, qu'encadrent de symétriques boulingrins. Et, de toutes parts, s'étend, dans sa parure d'automne, un parc à la française, sublime de solitude et d'abandon. Un pont de pierre relie au rivage la seigneuriale demeure. Elle meurt de vieillesse, et sur sa façade lézardée, rongée, effritée, le ton de la brique apparaît çà et là et met des taches d'un rose malsain, d'un rose de plaie. Mais ce logis du temps d'Henri IV, que le Vert-Galant donna, dit-on, à l'une de ses maîtresses, garde grand air dans sa décadence. Cette toiture d'ardoises, si svelte, malgré les trous et les crevasses, cette lourde porte, au-dessus de laquelle se devine la trace d'un écusson détruit, ces hautes fenêtres aux nombreux carreaux, comme tout cela est ample, taillé largement, fait pour durer ! L'étage inférieur, qui jaillit de l'étang, est évidé aux deux

angles en forme d'ogive. Rien n'est plus gracieux que cette construction massive, supportée par une base qui semble frêle; et, sous les deux voûtes, des mascarons aux faces mutilées mirent leur grimace dans l'eau stagnante.

Ému par la mélancolie de cette noble ruine, je m'étais avancé jusqu'à l'entrée du pont, en effarant quelques volailles, lorsque d'un pavillon voisin sortit un jardinier qui me proposa de visiter le château.

« Il est donc à vendre? demandai-je.

— Non. Depuis que le château a été dégradé par les Prussiens, pendant le siège, M. le marquis n'a pas pu le restaurer, mais il ne veut pas s'en défaire. »

Nous entrâmes. Dès le vestibule, un froid de cave, de tombeau, me donna le frisson. L'homme ouvrit les croisées, fit claquer les volets, et je vis d'abord un pauvre buste en marbre, le buste d'un magistrat d'autrefois, avec l'épitoge d'hermine, dont les soudards allemands avaient cassé le nez. Tout, dans l'antique logis, portait les marques de la dévastation. Deux ou trois pièces seulement, de proportions magnifiques d'ailleurs, avaient été rendues à peu près habitables. Des meubles en

très petit nombre, mais beaux et anciens, et sans doute conservés dans quelque cachette, avaient repris leur place. On avait remplacé, dans sa charmante boiserie, la glace du salon, brisée jadis d'un coup de crosse, et suspendu de nouveau aux murailles les portraits de famille.

Sur leurs cadres dédorés et rougis je lus un nom très honorable, de bonne et vieille noblesse, presque illustre.

Je remarquai, à la hâte, parmi les portraits, les probes et sérieux visages de plusieurs compagnons du roi Henri, avec une barbe blanche et pointue descendant sur une fraise bien calamistrée; un maréchal de camp de Louis XIV, dont la perruque noire et bouclée inondait la cuirasse; le pastel d'une jeune femme en poudre, un sein découvert, et tenant à la main une rose pâlie comme elle. Puis, les aïeux récents, en costumes plus modernes, mais pourtant démodés : une dame en manches à gigot, avec des anglaises; un monsieur en cravate étoffée, avec le haut col d'habit de Chateaubriand et de Gœthe. Rien que des figures d'honnêtes gens.

Tous ces ancêtres semblaient me regarder, et je leur trouvais une expression mécontente et

sévère, comme s'ils eussent été choqués par la présence de cet intrus qui constatait la misère de leur descendant.

Hélas! elle éclatait partout, cette misère, non seulement dans ces chambres à moitié vides, aux murs moisis, aux plafonds lépreux, où je trébuchais sur les parquets gonflés d'humidité; mais j'en voyais une preuve encore plus navrante par les fenêtres ouvertes, dans ce beau parc, négligé depuis si longtemps, et qui retournait lentement à la forêt vierge. La pièce d'eau, envahie par les plantes et couverte de feuilles mortes, exhalait une odeur de marécage. Le long de la terrasse, devant les bancs de pierre verdis de mousse, les rosiers, redevenus églantiers, poussaient librement leurs branches défleuries. Sur la pelouse, parmi les herbes folles, des bandes de lapins bondissaient comme dans un coin perdu de forêt; et sous les ormes géants des cinq avenues en étoile, d'une si majestueuse ordonnance, s'entremêlait déjà tout un inextricable taillis.

Rouge et louche, un rayon du soleil couchant, filtrant avec peine à travers les nuées, éclairait d'une pourpre assourdie le paysage grandiose et désolé.

J'ai interrogé mon guide. Je sais que le possesseur de cette admirable ruine, le marquis actuel, a peu de fortune et qu'il est père de famille. Son parc et la ferme qui le jouxte ont trois cents hectares de superficie, représentent un capital considérable, dans ce pays suburbain où le terrain se vend au mètre. Demain, le marquis pourrait être riche, s'il le voulait. Mais il ne peut se résoudre à aliéner sa maison de famille. N'ayant pas les ressources suffisantes pour la réparer, il l'abandonne, sans toutefois perdre l'espoir qu'un des siens pourra plus tard lui rendre sa splendeur d'autrefois. Quant à lui, il se contente des maigres loyers de sa ferme et de sa chasse, auxquels s'ajoute sa solde de colonel; car il a l'honneur de commander un régiment français.

A la bonne heure! voilà un vrai gentilhomme!

Je vous approuve, monsieur le marquis. Rien n'est plus louable que de sacrifier ses intérêts à un grand sentiment, et devant cette délicatesse d'aristocrate, cette fidélité pieuse au passé, je vous offre l'émotion d'un poète qui passe. Mais vous n'empêcherez pas ce qui est fatal. Vous tiendrez bon jusqu'au bout, j'en suis certain. Mais votre fils, ou votre petit-fils, finira par céder.

Non par défaillance, peut-être. S'il a votre valeur morale, il ne consentira pas à redorer son blason avec de l'argent mal acquis; et il n'y en a guère d'autre, là où il y en a beaucoup. Il cédera, non par défaillance, mais par nécessité. Et il en sera de votre terre comme de tous les grands domaines d'alentour, qu'on a morcelés, vendus par petits lots, et où l'on a construit des villas à toit rouge, avec les deux marronniers sur le seuil, la boule de verre étamé, le rocher factice et les deux vases sur les pilastres de la grille. Regardez, elles pullulent déjà autour de votre parc solitaire, les si vilaines maisonnettes, où l'ébéniste et le tabletier parisiens viennent, en famille, prendre leurs ébats chaque dimanche.

Voyez-vous, nous n'y pouvons rien ni l'un ni l'autre, monsieur le marquis ! Ces petits bourgeois préparent peut-être — sans le vouloir ni s'en douter, car ils sont férocement propriétaires — l'idéal égalitaire des partageux selon lequel chacun aurait son lopin de terre, toujours de plus en plus petit, et sa niche toujours de plus en plus laide. Cet avenir vous dégoûte, et moi aussi. Mais j'ai bien peur que ce ne soit l'avenir.

Laissez-moi vous féliciter, du moins, d'en avoir

retardé un tout petit peu l'avènement, sans nuire à personne, uniquement soutenu par le culte sacré des souvenirs et des traditions et par le hautain mépris de l'argent, et d'avoir conservé intacts, dans une région où la maçonnerie démocratique a gâté, tant qu'elle a pu, la nature, ce vieux bijou de brique et de pierre, et ce coin de frondaisons sauvages qui m'ont donné une sensation si exquise de noblesse et de poésie.

21 septembre 1893.

EN PLAINE

L'automne est la bonne saison pour la promenade à pied. Profitons-en, puisque je suis encore paysan pour quelques semaines.

L'air est vif, âpre même par instants, et vous invite à faire des kilomètres. Mettons des souliers de fatigue et ce costume de velours à côtes, ni trop lourd ni trop léger. Sur la tête, un vieux feutre qui n'a pas peur d'une averse ; en main, une canne solide. Et en route!

En route, à travers la plaine. Car, aujourd'hui, je suis avide d'espace. Je n'ai qu'à ouvrir la petite porte, au fond du potager, et me voici en pleins champs, sur le vaste plateau que le vent d'ouest balaie de son souffle héroïque. Le beau temps pour la marche! Il a plu toute la nuit. La route,

séchée déjà, est élastique, et les îlots du ciel, entre les nuées en voyage, sont d'un bleu adorablement pur, d'un bleu de lac montagnard. Le soleil se montre et se cache tour à tour, avec des façons de coquette. Pour le moment, il daigne sourire, arrache des éclairs au coutre de cette charrue qui semble glisser dans la terre brune, et, là-bas, tout là-bas, sur les coteaux, il blondit la verdure persistante des masses boisées. Mais, aujourd'hui, je fuis les bois, je leur tourne le dos. Tout droit, tout droit, par la route à travers champs, du côté de l'horizon vide et clair, où seulement se dressent, imposantes, les meules, et, très lointains, quelques clochers! Tout droit parmi la campagne nue! Je veux de l'air libre et de la pleine lumière!

Pas un chasseur. Tant mieux. Dans ces derniers temps, ils m'ont un peu gâté mes flâneries, les chasseurs parisiens, et, souvent, après les avoir croisés en chemin, je n'ai pu m'empêcher de hausser les épaules. Pourquoi donc, dès qu'un brave homme a la bretelle d'un Lefaucheux passée sur l'épaule, se croit-il obligé de rouler des yeux menaçants et de prendre une physionomie féroce? Ah! ce n'est pas seulement à Tarascon qu'il y a des Tartarins.

Et quels équipements! Que de gourdes! que de carniers! Et des guêtres comme pour pénétrer dans une forêt vierge! Et des ceintures à cartouchières qui donnent à nos Nemrods de la rue Mandar ou du passage du Saumon un aspect vaguement circassien. On ne se harnacherait pas plus terriblement pour aller tuer des aurochs dans les steppes de la Lithuanie ou des bisons dans les solitudes du Far-West. Tel paisible bonnetier se déguise, tous les dimanches, en Bas-de-Cuir; tel sous-chef débonnaire prétend qu'on le confonde avec un trappeur de l'Arkansas. Ils ont lu, dans leur jeunesse, Fenimore Cooper et Gustave Aymard; lors de la dernière Exposition, ils ont visité le cirque de Buffalo-Bill. Ces souvenirs leur montent à la tête. Et c'est pourquoi je vois, chaque semaine, une douzaine d'honnêtes bourgeois, travestis en batteurs d'estrades, descendre de vagon, à la petite gare voisine, et se répandre dans ce coin du pays briard, afin d'y exterminer les trois derniers perdreaux et la douzaine de cailles récalcitrantes, qui ont peut-être survécu au massacre de « l'ouverture ».

Non que je blâme, bien entendu, chez ces braves gens, prisonniers d'un bureau ou d'un magasin

pendant tous les jours ouvrables, le goût de ce plaisir hygiénique, de ce retour momentané à la vie instinctive et sauvage, qui est naturel à l'homme. Je voudrais seulement un peu moins de cabotinage. C'est, hélas! notre défaut national. Ces redoutables boucaniers, qui presque tous reviendront bredouille et achèteront, ce soir, au cabaret, du gibier de braconnage, ont l'air plus chasseur que nature. On dirait qu'ils jouent tous un rôle de chasseur, dans une pièce. Et, devant leurs mines farouches, devant leurs costumes très « piochés », dont la confection doit, chaque année, à pareille époque, donner lieu à une hausse sur les cuirs, il m'est arrivé parfois de me rappeler cette malicieuse boutade de Henri Heine : « Tous les Français sont des acteurs, dont les moins bons sont au théâtre. »

Mais, aujourd'hui, en fait de chasseurs, je n'en ai vu qu'un, celui qui orne la girouette d'une grange, au bout du pays. Il était en train de désigner obstinément le Sud-Ouest avec la fumée en tôle de son fusil. Et même M. le curé, que j'ai rencontré là et qui allait dîner chez un de ses confrères, à plus d'une lieue, m'a dit en passant : « Ce bonhomme-là est infaillible. Il pourrait bien

encore tomber de l'eau, ce soir. Je vais rentrer au presbytère pour prendre mon parapluie. »

Voilà un chasseur comme je les aime !

Donc, j'ai quitté la route, j'ai pris les chemins de culture, et, pendant deux grandes heures, je suis allé au hasard, à travers la plaine. Je me suis empli les poumons de cet oxygène presque aussi tonique et aussi pur que l'air marin, que la brise du large. J'ai marché, la tête haute, et mes yeux se sont enivrés des magnificences du ciel d'automne.

Tout y annonce la fin prochaine des beaux jours. Les hirondelles, qui vont nous quitter, ont un vol plus court, comme inquiet, décrivent des courbes moins hardies, se rassemblent, paraissent se consulter, se préparer pour le départ. Quelques corbeaux — on n'en a pas vu, pendant cet été torride — commencent à reparaître, s'agitent à la cime des bouquets d'arbres, puis descendent, d'une chute lente, sur la terre, à quelques pas derrière les laboureurs et piquent les vers blancs dans le sillon. Vienne une bourrasque, et ils sortiront, par nuées sombres, des bois voisins, et leurs croassements nous annonceront l'hiver. Ce n'est pas encore l'adieu, mais c'est l'heure qui le précède ; et le

ciel, le ciel illimité d'octobre, se pare d'un charme prestigieux, d'un attrait féerique, de même que le visage d'une adorée, au moment de la séparation, revêt tout à coup une beauté extraordinaire.

Mais ce qui, dans l'arrière-saison, — connaissez-vous un mot plus mélancolique? — nous insinue au plus profond de l'âme son exquise tristesse et sa voluptueuse nostalgie, ce sont les nuages, les changeants, les multiformes, les inexprimables, les prodigieux nuages!

Aujourd'hui, pendant cette longue promenade, j'en ai empli mes yeux et ma mémoire.

Vous n'espérez pas que je vous les décrive et que, vous en montrant un, je vous demande, comme le prince Hamlet à Polonius, si vous ne lui trouvez pas la forme d'un chameau, puis, tout à coup, d'une belette. Ce qu'il y a peut-être de plus admirable dans le spectacle des nuages, c'est sa magique variété. A la plus légère haleine du vent, au moindre caprice de la lumière, tout est changé dans leurs paysages aériens, dans leurs flottantes architectures. En une seconde, par un brusque sourire du soleil, cette cordillère de cendres, qui évoquait la pensée de volcans éteints, devient une chaîne de montagnes nacrées.

Mais non. L'azur maintenant l'environne. C'est une falaise géante, c'est la côte d'un pays enchanté, toute baignée de mer et de ciel. Soudain, la nuée s'obscurcit, se métamorphose encore. Elle s'anime, ouvre une gueule, étend des griffes, se profile en monstre de cauchemar. Puis, voici qu'elle blanchit de nouveau, découvre le firmament, s'éparpille, se désagrège. Que vois-je ? Sont-ce de pâles feuilles de roses sur un étang d'azur ? Est-ce une flottille en marche sur un golfe de saphir?...

Pauvre fou! ne sais-tu pas qu'il est impossible de saisir et de fixer un songe !

N'importe, il est bon de lever les yeux, de regarder là-haut, de contempler le ciel, surtout par ces après-midi automnales, pendant lesquelles il s'emplit de paisible splendeur et de calme majesté. Devant cette nature à la fois douce et triomphale, l'âme humaine s'élève, devient religieuse, oublie les lois inflexibles de la douleur et de la mort, ne tremble plus devant l'infini, croit y deviner, y sentir une bonté souveraine. Il semble alors à l'homme, toujours si terriblement solitaire, qu'une invisible et puissante main se pose sur son front, pour le rassurer et pour le bénir. Son cœur troublé s'apaise, s'épanouit, et il en émane de mystérieux effluves

qui montent et s'envolent plus haut que la pensée, plus loin que le rêve. C'est peut-être ce qu'on appelle la prière.

... Le jour déclinait. J'étais loin de chez moi. Je dus m'arracher à ma contemplation et revenir sur mes pas. Mais il me semblait que j'emportais en moi-même un peu de l'immense azur et des merveilleux nuages. En traversant un village, je vis une église ouverte. Entrons! Il est si rare, chez ceux de mon temps, le besoin d'un acte de foi, le besoin de courber le front, comme ont fait jadis les plus grands, comme font encore les plus humbles. Entrons! Je me rappellerai bien tout à l'heure les paroles si suaves que ma mère me faisait répéter, quand j'étais tout petit. Tout Dieu est vrai, toute religion est bonne, pourvu qu'on adore et qu'on prie.

J'ai franchi le seuil de l'église solitaire. J'ai touché l'eau du bénitier, où trembla le reflet d'une ogive, et, l'âme pleine de l'infini du Ciel, j'ai fait le signe de la croix.

5 octobre 1893.

RENTRÉE DES CLASSES

Je songe aujourd'hui à la fin des vacances, à la rentrée des classes.

Est-ce parce que je vieillis? Est-ce parce que je m'attarde à la campagne et que ce tiède et pur automne est favorable à la rêverie et au souvenir? Je ne sais, mais rarement mes lointaines sensations d'enfance et de jeunesse m'ont obsédé avec plus de persistance et d'intensité. Assurément, c'est un effet ordinaire de l'âge. L'homme, troublé par les passions, gâté par l'expérience, est comparable à ces fleuves d'Europe, souillés, tout le long de leur cours, par les impuretés des villes qu'ils traversent. Leur onde, comme notre âme, doit avoir le regret de sa source fraîche. Mais la saison mélancolique exalte encore plus, chez les

natures sensibles, cette nostalgie du temps disparu. Les profondes perspectives de la mémoire s'éclaircissent alors et perdent leur mystère, ainsi que la forêt qui se dépouille.

Sur l'herbe de la pelouse, reverdie par les pluies de ces derniers jours, le tilleul argenté a répandu ce matin une jonchée de feuilles jaunes. On dirait des louis d'or sur une table de jeu, et le râteau du jardinier, qui fait la toilette de son gazon, — c'est aujourd'hui dimanche, — ajoute encore à l'exactitude de l'image. La vigne vierge ensanglante la muraille. Dans les plates-bandes, les dernières roses frileuses et sans parfum s'épanouissent à demi. Les masses d'arbres, rouillées par places, prennent des tons chauds d'anciennes tapisseries. Au ciel d'un bleu pâle, où sont en marche de grands nuages couleur de lait qui serait lumineux, le soleil, se montrant par intervalles, a des rayons navrés, des sourires d'agonisant. Dans les allées du parc, on respire une odeur de terre humide et de feuilles pourries. C'est bien la fin, l'adieu, le départ!

... Et je me revois, par un jour d'octobre tout semblable à celui-ci, sur une terrasse du jardin du Luxembourg, revenant du lycée Saint-Louis,

dont je suivais les cours en qualité d'externe libre. J'étais alors dans l'âge ingrat, entre l'adolescence et la jeunesse, l'âge de la croissance et de la timidité. Quelques poils follets poussaient déjà sur mon menton, et un ami de mon père m'avait même fait cadeau d'une boîte de rasoirs anglais avec les sept jours de la semaine gravés sur les sept lames. C'était, en vérité, beaucoup de rasoirs pour si peu de barbe. Vous voyez d'ici le dadais, coiffé d'un képi, portant sous le bras ses livres et ses cahiers sanglés d'une vieille bretelle, et tout honteux de son pantalon trop court.

Je ne me plaisais pas au collège, où j'ai fait de médiocres études, souvent interrompues, d'ailleurs, par des accidents de santé. Tous mes professeurs, sauf un, à qui je garde une profonde reconnaissance, m'ignorèrent, ou à peu près. Ils ne s'occupaient — c'était tout naturel — que des cinq ou six « premiers », et, s'ils firent parfois attention à cet externe insignifiant, ce fut seulement pour lui confisquer des livres, étrangers aux études, qu'il lisait en cachette. Car le peu que je sais, je l'ai appris tout seul, à force de lire, et je ne me rappelle pas l'époque où j'ai commencé, selon l'amusante expression de Vallès, à « lou-

cher » dans les volumes non coupés, sous les galeries de l'Odéon.

Les usages universitaires, dans ce temps-là, étaient assez solennels. Les professeurs ne montaient dans leur cathèdre que drapés dans la robe et le bonnet sur la tête. Ils récitaient, au début de la classe, le *Veni, sancte spiritus*. Les vers latins étaient en honneur, les *Racines grecques* florissaient encore. On a modernisé tout ce vieux jeu, qui avait du bon, cependant. Si je sais encore quelques mots de grec, c'est grâce aux décades.

On avait aussi l'habitude surannée d'enseigner l'histoire en commençant par le commencement. *Deus creavit cœlum et terram intra sex dies*. Il paraît qu'on a changé tout cela et qu'on fait maintenant ce genre d'études à rebrousse-poil. Du moins, un petit garçon d'une dizaine d'années, que j'ai interrogé sur ces matières, s'est tout de suite mis à flétrir, comme ils le méritent, les roués de la Régence et le cardinal Dubois, et a sévèrement accusé Louis XV d'avoir perdu nos colonies; mais, par exemple, il ignorait encore qu'Abraham avait engendré Isaac et qu'Isaac avait engendré Jacob.

Mes maîtres d'alors m'ont laissé le souvenir de

braves gens, très consciencieux, tout à leur affaire. Ils ne songeaient pas à devenir journalistes, — car il y avait très peu de journaux, — ni députés et ministres, car nous étions privés des délices du régime parlementaire. C'étaient des hommes de devoir, et ils y obéissaient en m'infligeant cinq cents vers pour avoir introduit en classe quelques feuillets des *Chants du Crépuscule* — édition populaire illustrée, sur deux colonnes — entre les pages de ma grammaire de Burnouf. Victor Hugo ne figurait pas au Programme.

Or, le Programme, c'était sacré. Il ne fallait jamais sortir du Programme. Quiconque s'en écartait courait chance de mal tourner et de finir sur l'échafaud. On m'assure qu'il en est toujours de même dans l'Université et que la consigne ordonne de tout sacrifier aux exigences du Programme. Ce qui me chiffonne, c'est qu'on ne cesse de le modifier et de le bouleverser, ce malheureux Programme. De mon temps, la Bifurcation des études y était inscrite. On plaçait les élèves de quatrième à la fourche de deux chemins, comme Hercule, et l'on demandait à ces jeunes gens, qui, pour la plupart, n'avaient encore manifesté de dispositions que pour le chat-perché

ou l'élevage des vers à soie dans un pupitre, s'ils se destinaient aux lettres ou aux sciences, si la gloire d'un Racine ou d'un Bossuet les sollicitait plus que celle d'un Laplace ou d'un Cuvier. Il eût été aussi raisonnable de tirer la chose à l'as de cœur. Ce système est, à présent, en exécration, je le sais bien. Mais tenez pour certain qu'il y a, au Programme, un autre système dont on reconnaîtra l'infirmité, un de ces quatre matins, et qu'on remplacera par un nouveau. Le Programme n'en doit pas moins être considéré comme infaillible jusqu'à nouvel ordre.

Je n'entends rien aux questions de pédagogie. Mais je suis convaincu qu'il n'y a point de collier à toute bête, qu'on ne fait rien qui vaille sans un peu d'initiative et de liberté, et que le mandarinat à outrance est une chose détestable.

Celui de mes professeurs qui me confisquait si cruellement mes fragments de Victor Hugo observait le Programme avec une discipline aveugle. Tranchons le mot, c'était un cuistre. Non content de m'avoir donné un pensum et dérobé les précieuses pages, il en faisait une lecture accompagnée de commentaires ironiques. Il avait, certes, en agissant ainsi, le désir de m'offenser et de

m'humilier; mais surtout — Victor Hugo n'étant pas au Programme — il se livrait à cette volupté, si délicieuse pour les pédants, de « blaguer l'auteur ».

Je souffrais d'entendre déclamer avec une emphase dérisoire ces vers qui me semblaient si beaux et que j'aimais passionnément, et les épaisses et massives plaisanteries du pion me faisaient horreur. Mais ce qui révoltait principalement ma juvénile générosité, c'était l'attitude de mes camarades, des autres élèves, qui riaient aux éclats par plate complaisance, par bassesse. Heureusement, cette hilarité avait pour résultat d'abréger mon supplice. Le sot personnage finissait par la juger scandaleuse, craignait d'avoir compromis son caractère, sa dignité. Il s'interrompait alors, jetait le papier avec dédain, frappait du plat de la main, sur le bois de sa chaise, deux ou trois coups de suite pour apaiser le tumulte, disait d'une voix sèche : « Messieurs... messieurs... » et reprenait sa grimace de morgue et d'autorité.

Je n'ai jamais oublié cet épisode — plusieurs fois renouvelé — de ma vie de lycéen. Il a suffi pour m'inspirer le respect de toutes les admira-

tions, et je n'ai pas à me reprocher cette action lâche et mauvaise d'avoir raillé l'enthousiasme d'un enfant.

Le professeur dont je viens de parler était, du reste, une exception, je m'empresse de le dire; et je tiens, par esprit de justice, à écrire pieusement ici le nom d'un homme admirable, qui non seulement s'occupait avec le même zèle affectueux et éclairé de *tous* les enfants placés sous sa direction, mais qui ne les perdait jamais de vue et demeurait pour *tous*, dans quelque condition qu'ils fussent, un protecteur dévoué et un paternel ami. Cet excellent, j'oserai dire ce saint homme, que ses anciens élèves ont environné jusqu'à la fin de leur reconnaissante amitié, s'est éteint récemment, plein de vertus et d'années. Il s'appelait M. Evelard, et il fut mon professeur de quatrième.

Comme contraste à ces souvenirs — maussades, en somme — que viennent d'évoquer pour moi cette date d'octobre et le tapis de pourpre et d'or des feuilles mortes, que j'ai foulé dans ma promenade du matin, je vous conterai sans doute, un de ces jours, ce que fut, en dehors des heures de collège, mon adolescence. Je vous dirai dans quel milieu de pauvreté fière et décente, dans

quelle atmosphère de hauts et tendres sentiments, elle eut le bonheur de s'écouler, innocente et pensive. Je remercie, en les bénissant, les êtres chers à qui j'ai dû ces douces années, de m'avoir épargné les duretés et les flétrissures de l'internat. C'est chez moi une conviction que, pour les enfants doués de quelque délicatesse, il n'est pas de pire début dans la vie que cette promiscuité de la caserne universitaire. Je n'ai fait que la traverser, mais, chez tous ceux qui, l'ayant subie, en parlent sans rancune et sans dégoût, j'ai presque toujours découvert un fond d'âme brutal et impur.

12 octobre 1893.

A Lawant del. J. Patricot sc.

DEVANT DE VIEILLES ESTAMPES

Dans les tranchées devant Sebastopol, les officiers des deux armées échangeaient des cigares

A HOUSSIAUX ÉDITEUR

Imp. Ch. Wittmann

DEVANT DE VIEILLES ESTAMPES

Connaissez-vous *le Livre et l'Image*, la revue documentaire illustrée, que dirige M. John Grand-Carteret, et dont sept fascicules ont déjà paru? Pas encore peut-être; mais soyez sûrs qu'elle fera son chemin. Pour moi, je ne doute pas du succès qu'obtiendra cette publication auprès de ceux — et ils sont nombreux — qui ont la passion du curieux et du rare et qui, selon un mot fameux, — de Mérimée, je crois, — n'aiment de l'histoire que les anecdotes.

Les éditeurs nous ont tracé leur plan en quelques lignes excellentes. Ils ont l'intention de nous donner et ils nous donnent déjà, avec un goût sûr et exquis pour l'inédit, l'original, le nouveau, ils nous donnent, dis-je, « l'histoire du passé par les

mœurs, par la peinture, par l'évocation de la vie; l'histoire du présent, par ce que les classiques appellent encore les petits côtés, ces petits côtés qui nous renseignent si exactement sur les époques disparues ».

Or, en parcourant cet intéressant recueil, j'y trouve un très bon article de M. Henri Bouchot, qui, par les faits qu'il rappelle, aussi bien que par les estampes dont il est orné, offre un contraste très remarquable avec l'état d'enthousiasme des âmes françaises pour nos chers hôtes, les marins russes. Le texte et les gravures de cet article nous font revivre, en effet, quelques-uns des plus honteux, des pires jours de l'histoire contemporaine. Ils nous montrent l'arrivée et le premier séjour à Paris des Alliés et notamment des Russes, en 1814. Ils nous fournissent la preuve authentique de la conduite vraiment monstrueuse d'une partie de la population parisienne en présence des conquérants.

Les événements sont, d'ailleurs, très connus, et je n'y insisterai pas, car on ne peut y penser sans rougir. Dans cette circonstance, on le sait, les ultras du parti royaliste se déshonorèrent. Certes, au premier moment, ils eurent quelque courage à

arborer la cocarde blanche et à forcer ainsi l'opinion, très affaissée dans un tel désastre, de se tourner du côté des Bourbons, alors si profondément oubliés. Mais l'attitude de ces émigrés de l'intérieur fut absolument scandaleuse. C'est sur ce point que *le Livre et l'Image* nous offrent de terribles documents.

Une image allemande, publiée à Nuremberg, est faite pour donner la nausée. Elle représente l'arrivée triomphale des Alliés, sur la place Vendôme, ayant à leur tête l'empereur de Russie et le roi de Prusse. Un groupe d'hommes et de femmes, portant un drapeau blanc fleurdelysé, se pressent autour du tsar, tombent à genoux devant lui; une vieille lui baise la botte, et deux dames hissées sur des chevaux de Cosaques qu'elles ont cyniquement enfourchés, accompagnent l'escorte du souverain. Hélas! le dessinateur a travaillé d'après nature. Tout cela est vrai. On sait le nom des deux amazones, qui appartenaient à la meilleure noblesse. Oh! combien il avait raison, l'homme du peuple qui, dans son indignation, montrant du poing les deux femelles, s'écriait: « Ça n'a pas d'entrailles, ça n'a que des tripes! »

Les reproductions d'une planche à l'aquatinte

de l'Allemand Sauerweid et d'une estampe du Tchèque Opitz, représentant toutes les deux le bivouac des Cosaques aux Champs-Élysées, laissent aussi une impression d'horreur et de dégoût chez quiconque a le cœur à sa place. Là encore, de belles aristocrates, suivies de leurs maris et de leurs parents, parcourent, en grande toilette, le campement des sauvages cavaliers, les frôlent de leur robe, les troublent de leur sourire, acceptent de s'asseoir sur le seuil des tentes, reçoivent les hommages des hetmans et des officiers... Navrantes, abominables scènes qu'aucun artiste français n'a consenti à reproduire, mais dont les vainqueurs ont recueilli, par le pinceau et par le crayon, l'indéniable témoignage.

En regardant ces vieilles images, j'ai eu froid au cœur et ma gorge s'est contractée. C'est donc vrai. L'esprit de parti peut faire descendre certaines âmes jusqu'à ce degré d'avilissement; on peut arriver à commettre de telles infamies par fureur, par hystérie politique !... Et cette page fangeuse n'est pas la seule qu'on voudrait arracher de notre histoire. Quiconque s'est enrôlé dans une faction, devient capable, sinon de pareilles turpitudes, du moins de sentiments aussi bas. Je me

les rappelle encore, avec épouvante, au début de la guerre de 1870, la joie hideuse et mal réprimée, les sourires nerveux et involontaires des ennemis du régime d'alors, à l'annonce des premières défaites.

... Mais quatre-vingts ans ont passé, depuis que les maigres bidets des Baskirs et des Kalmoucks ont rongé, de leurs dents longues, l'écorce des arbres du Cours-la-Reine. La France ne se souvient plus de l'Invasion ni de la Champagne hérissée de lances; la Russie a oublié que nous avons jadis débarqué en armes — pourquoi, grand Dieu ! — sur les rivages de l'antique Chersonèse. Si l'on s'est fait la guerre, on ne s'est jamais haï. En 1814, Alexandre Ier fut magnanime, après la victoire; et, dans les tranchées devant Sébastopol, pendant les suspensions d'hostilités, les officiers des deux armées, avec une politesse chevaleresque, échangeaient des cigares. Puis, un beau jour, on s'est aperçu, les uns et les autres, qu'on n'avait que des intérêts identiques, des sympathies communes. Et l'on fraternise. Enfin ! Ce n'est pas malheureux !

« Si j'étais le roi de France, disait le Grand Frédéric, il ne se tirerait pas un coup de canon en

Europe sans ma permission. » Hélas ! ce temps est loin. Depuis vingt-deux ans, nous étions réduits à la défensive, tristes, fiers et seuls.

Mais le noble tsar, en qui l'esprit de justice habite, a froncé le sourcil devant les coalitions de trois contre un. Il a songé qu'en s'unissant à la France militaire, il deviendrait, à son tour, l'arbitre de la guerre et de la paix ; et il nous a loyalement tendu la main. Tout son peuple a compris sa grande pensée, et, dans ce moment, les deux nations s'étreignent, se donnent le baiser d'alliance.

Toute la France est pavoisée. Les drapeaux des deux pays se gonflent au vent d'automne et mêlent fraternellement leurs couleurs. Sur le passage des vaillants marins que le tsar confie à notre hospitalité en signe d'amitié, s'élève une immense clameur d'allégresse. Par intervalles, monte la prière de l'hymne russe, pieuse et pure comme une fumée d'encensoir, alternant avec la belliqueuse *Marseillaise*, qui éclate avec des rougeurs et des flammes d'incendie. Nous nous sentons tous un poids de moins sur le cœur. Nous éprouvons une délicieuse sensation de délivrance et d'espérance. C'est une heure d'enivrement. Béni soit le tsar, bénie soit la Russie, qui nous la donnent !

Quel en sera le réveil? Certes, le tsar veut la paix, nous voulons la paix. Mais, malgré le mot du Grand Frédéric, nul n'est maître des événements. Personne n'a désarmé. Au lendemain de ces fêtes splendides, nous nous remettrons à construire des cuirassés et à fondre des canons. Elle continuera, la bataille à coups de millions, où l'on se mitraille avec des pièces d'or. Au moment le plus imprévu, un vent peut s'élever, le vent fatal qui soulève les tempêtes humaines, dont les lames sont des bataillons.

Nous ne serons plus seuls? Ce sera la victoire?... Ah! j'ai confiance, j'espère de toutes les forces de mon cœur!... Mais qui peut les prévoir, les sanglants caprices de Sabaoth?

N'importe! Nous ne saurions jamais assez les fêter et les acclamer, ces généreux amis qui rétablissent l'équilibre de l'Europe et qui remettent la force du côté du droit. Déjà ils viennent de nous rendre un immense service. Ils nous ont tous unis, réconciliés, — pour un seul jour peut-être, mais qu'il est doux! — dans l'amour de la patrie. Je suais de honte, tout à l'heure, devant ces vieilles estampes où je voyais l'infâme politique se jeter, comme une fille, au cou de l'en-

nemi. Eh bien! aux petits-fils de ces Russes à qui nous donnâmes autrefois cet odieux spectacle, nous prouvons aujourd'hui que nous ne connaissons plus ces haines, que nos querelles intérieures, que nos misérables divisions s'apaisent et se dissipent quand parle en nous le sentiment national, et que c'est bien la grande famille française, la famille tout entière, qui les accueille et qui leur tend les bras.

18 octobre 1893.

ET BISMARCK ?

Revenant de Hongrie, en 1885, je m'arrêtai deux jours à Munich, que je ne connaissais pas. Français, — tout de suite reconnu pour tel, car je baragouine à peine cent mots d'allemand, — j'avais une certaine répugnance à m'arrêter en pays ennemi, et, monté à Vienne dans l'Orient-Express, j'eus d'abord envie de rester, jusqu'à Paris, dans le lit-tiroir du sleeping. Mais on m'avait tellement vanté les Rembrandt et les Rubens de la Pinacothèque, que je surmontai mon dégoût et que je fis une courte halte dans la capitale de la Bavière.

Voici, en résumé, les deux impressions que j'en ai rapportées : les musées sont merveilleux et la bière est exquise.

J'ai admiré là pas mal de chefs-d'œuvre et vidé, je l'avoue, un assez respectable nombre de pots de grès à couvercle d'étain. C'était à la fin d'août, et il faisait une lourde et pâteuse chaleur. On mourait de soif. Las d'avoir piétiné dans les galeries, devant les tableaux précieux et les vénérables marbres d'Égine, j'allais m'échouer, le soir venu, à la brasserie du Lion. On y boit, je le répète, une bière délicieuse, et l'on y entend un exécrable concert de cuivre. Je me rappelle ce détail burlesque et caractéristique. Juste au-dessous du chef d'orchestre, bien en vue de tous les consommateurs, un énorme écriteau blanc portait cette inscription en lettres noires : « Le pissoir est au fond du jardin ». Or, on vient en famille à la brasserie du Lion; il y a, dans l'assemblée, beaucoup de femmes, de jeunes filles. Mais cette grossièreté ne choque personne. La naïveté tudesque est parfois bien répugnante.

D'ailleurs, Munich m'a fait l'effet d'un séjour d'ennui. Le portier de l'hôtel des Quatre-Saisons me proposa bien la distraction innocente de visiter l'intérieur d'une statue colossale, qui est aux portes de la ville. Les Anglais ne manquent pas d'accomplir cette petite ascension. Dans la tête

de la *Germania*, on a, paraît-il, une vue superbe. Mais cette offre me laissa froid. Je ne suis point de ces touristes qui ne croiraient pas connaître le lac Majeur, s'ils ne s'étaient assis un moment dans l'énorme nez de bronze de saint Charles Borromée.

Sur les quarante-huit heures que j'ai passées à Munich, j'en ai donc perdu quelques-unes à flâner, silencieux et seul, par les rues. A chaque pas, j'y rencontrais des soldats en tunique bleu clair, coiffés du petit casque à chenille. Je savais que, quand les Saxons et les Wurtembergeois adoptèrent, par ordre, après la guerre de 1870, l'uniforme prussien, seuls, les Bavarois, en récompense des services exceptionnels qu'ils avaient rendus pendant la campagne, furent autorisés à conserver leur tenue spéciale. Ils me rappelaient l'incendie de Bazeilles, et nos pires désastres, ces lourdauds, vêtus de drap bleu de ciel, que je coudoyais, sur tous les trottoirs, et, dame! ce n'était pas fait pour rendre ma promenade bien enchanteresse.

Une photographie, brusquement reconnue par moi dans la vitrine d'un libraire, m'arrêta net, avec une douloureuse palpitation du cœur. C'était le plus récent portrait du prince de Bismarck.

N'oublions pas que ceci se passait en 85, quand les trois vieillards casqués et laurés — Guillaume, Moltke, Bismarck — pesaient si lourdement sur l'Europe. Et celui-ci, le chancelier d'airain, était bien l'âme, la pensée, le génie du triumvirat.

Ce portrait me donna une sensation terrible. Le fondateur de l'unité allemande s'y présentait de face, sur une chaise, dans un jardin, entre deux gros chiens danois. Vêtu d'une longue capote, la casquette d'ordonnance en arrière et enfoncée jusqu'aux oreilles, l'homme était assis, la tête haute, les mains à plat sur les cuisses, dans une attitude effrayante de calme et d'autorité. La carrure du visage, les yeux fixes et ronds jaillissant des paupières meurtries et pochées, les lourdes moustaches en formes de babines, tout lui donnait une ressemblance évidente avec les deux molosses, les deux bêtes de combat, immobiles comme lui et solidement installées sur leurs pattes de devant, à sa droite et à sa gauche.

Ce n'était que l'image d'un vieil homme d'État et de ses chiens favoris ; mais il était impossible de ne pas y voir une saisissante allégorie de la force, une sorte d'idole, de dieu impitoyable,

flanqué de deux monstres, ses serviteurs, pareils à lui, formant avec lui une mystérieuse trinité, et tout prêts à s'élancer, au moindre signe, et à exécuter ses ordres de vengeance et de colère. En vérité, c'était très beau.

Je n'avais jamais oublié ce portrait de M. de Bismarck. J'y pensais souvent. Mais il s'est dressé dans ma mémoire avec une intensité extraordinaire, ces jours derniers, tandis que le peuple de France acclamait les messagers du tsar.

Eh bien! mon prince? Qu'en dites-vous? Je m'imagine être aujourd'hui un de ces reporters que vous ne dédaignez pas de recevoir dans votre retraite. Car vous êtes un moderne, malgré vos soixante-dix-huit ans. Vous n'ignorez pas la redoutable puissance de la presse, et vous savez la ménager. Vous excellez, d'ailleurs, dans l'interview, et tous admirent avec quelle brève éloquence, quelle âpre et cruelle raison, quelle mordante ironie, vous jugez les hommes et les événements.

Causons donc un peu.

Que pensez-vous de ce qui s'est passé depuis huit ans? Je ne vous interrogerai pas sur tout ce que vous avez personnellement souffert. Votre

orgueil refuserait de me répondre. Et cependant, quand celui que vous vous étiez habitué à considérer comme un enfant respectueux, comme un élève soumis, vous a chassé avec tant d'ingratitude, vous n'avez pas su d'abord dissimuler votre fureur. Elle était humaine, légitime, d'accord, et la plainte eût été indigne de vous. Vous n'avez pas tardé, du reste, à reprendre empire sur vous-même et à vous envelopper d'un dédaigneux silence. Une joie vous restait et vous suffisait, intime et profonde. Votre œuvre demeurait intacte. Cette Allemagne que vous, le plus grand des Allemands, aviez faite, était toujours la première, la toute-puissante en Europe. Elle se dressait, forte et haute, entre ses deux alliés, comme vous-même entre vos deux chiens. Et cette France que vous aviez écrasée, il y a vingt-trois ans, semblait se diminuer, chaque jour, elle-même, oubliant le passé, toute à ses discordes intestines et se déchirant de ses propres mains.

Eh bien, Excellence, tout cela est changé. La France a des amis, maintenant. Elle vient de prouver que, malgré leurs misérables divisions, tous ses fils sont indissolublement unis par le sentiment patriotique. Un noble et pacifique souverain

l'a compris. Il a fait alliance avec elle, et c'est lui, désormais, qui est le maître et l'arbitre dans le Vieux Monde. Qu'en dites-vous? Allons, cherchez donc une de ces paroles cruelles, un de ces sanglants sarcasmes dont vous avez le secret.

Prince de Bismarck, vous nous haïssez. Que dis-je? Vous avez contre nous la haine de tout un passé historique, de toute une race. A Jules Favre vous demandant, à Ferrières, après la chute de l'Empire, à qui vous faisiez la guerre, vous avez répondu : « A Louis XIV. » Je ne vous le reproche pas. Pour la grandeur de votre patrie, il vous fallait l'abaissement de la nôtre. C'est l'ancienne politique, qui doit périr un jour, je l'espère, mais qui fut, jusqu'à présent, celle de tous les conducteurs de peuples; et elle vous a, j'en conviens, singulièrement réussi. Vous nous haïssez, et c'est en songeant à cette haine que je devine quelle douleur et quelle rage doivent vous dévorer le cœur.

Qui accusez-vous de ce coup de bascule? Votre élève, imprudent et fanfaron? Mais ne suit-il pas vos enseignements? Preniez-vous souci plus que lui du désir de paix de l'Allemagne? N'étiez-vous pas, comme lui, pour les armements ruineux, la menace constante, les alliances de trois contre un?

Non, vous avez, j'en suis sûr, l'âme plus haute, l'esprit plus philosophique. D'ailleurs, vous êtes de l'âge où l'on se recueille et où l'on se juge. Et, s'il en est ainsi, comme je le crois, prince, nous sommes bien vengés de vous.

Peut-être, par ces jours d'automne, si sombres dans le Nord, en vous promenant dans votre parc solitaire et en regardant tomber autour de vous les feuilles rouillées de vos chênes, peut-être vous demandez-vous avec angoisse si vous n'avez pas eu tort, jadis, d'abuser à ce point de la victoire, d'être si implacable et de mutiler la France vaincue, comme faisaient les antiques despotes d'Asie à leurs esclaves de guerre. Peut-être, tressaillant d'un frisson que vous n'aviez jamais éprouvé, songez-vous que la force opprimant le droit est, à la longue, un scandale intolérable et qu'il y a quelquefois, même en ce monde, une justice. Et peut-être vous répétez-vous tout bas le mot d'un homme que vous devez beaucoup haïr et beaucoup admirer, le mot, dit à Sainte-Hélène, par le vainqueur d'Iéna :

« Tout se paye. »

2 novembre 1893.

POUR LES LATINS

Une pensée excellente est venue à l'un des hommes d'État les plus éminents de l'Italie, M. Ruggiero Bonghi, et au fils du paladin des temps modernes, au général Menotti Garibaldi.

Souhaitant la réconciliation de leur pays et du nôtre, ils prétendent créer, entre Français et Italiens, en dehors de toute doctrine, de toute question politique d'ordre intérieur et malgré tous les obstacles, un courant de sympathie, une propagande fraternelle. Et cela par-dessus la tête des gouvernements, en s'adressant seulement à tous les hommes de bonne volonté, dans le public et dans la Presse. Ils demandent qu'on ne revienne point sur le passé, qu'on ne recherche pas, par une discussion fatalement irritante, de quel côté

se trouve le plus ou moins de responsabilité dans les très pénibles incidents, dans les déplorables malentendus qui ont désuni les deux nations. Ils souhaitent une entente de peuple à peuple, ayant pour base l'affinité d'origine et tant de glorieux souvenirs.

En Italie, un Comité permanent de Propagande conciliatrice est en formation et se compose déjà d'une centaine de personnes considérables. MM. Bonghi et Menotti Garibaldi, qui sont à la tête du mouvement, désirent qu'un groupement pareil se produise en France. Se souvenant d'un appel à la concorde que j'ai publié dans *le Journal* après les malheureux événements d'Aigues-Mortes, et qui a eu quelque retentissement dans la Presse italienne, ces messieurs ont bien voulu me communiquer la circulaire — encore confidentielle — qu'ils adressent à leurs amis français et me demander mon concours. Ils se méprennent, je le crains, sur l'influence qu'une plume aussi indépendante que la mienne peut avoir sur l'opinion, et je repousse les paroles trop flatteuses qui accompagnent leur envoi. Mais, je l'avoue, mon cœur de vieux Latin n'y a pas été insensible.

Peu de jours avant l'arrivée de l'escadre russe à

Toulon, le bruit s'était répandu — à peine vraisemblable — qu'une armée italienne se massait derrière les Alpes, prête à nous envahir. Je n'en ai rien cru, pour ma part, et je ne rappelle ce souvenir que comme l'indication du tout récent état des esprits en France sur les sentiments de l'Italie à notre égard. Il ne s'est guère modifié. En m'entendant déclarer que le document que j'ai sous les yeux respire la sincérité et les intentions les plus pures, beaucoup hausseront les épaules et me jugeront bien crédule et bien naïf. Mais ce reproche n'est pas fait pour troubler un poète. N'est-ce pas son rôle et son devoir, d'ailleurs, d'apaiser les rancunes et de calmer les haines? Réconcilier deux ennemis est une des plus douces et des plus nobles actions qui soient au monde. Il ne sera pas dit qu'on m'a prié d'élever la voix, pour y contribuer dans l'humble mesure de mes forces, et que j'ai gardé le silence.

Je ne me donnerai pas le ridicule de me lancer dans des considérations sur la politique européenne et d'aborder des problèmes dont je ne sais pas le premier mot. Mais il me semble que les avantages d'une amitié entre les peuples d'origine latine n'ont pas besoin d'être démontrés. Cette

amitié est, pour ainsi dire, instinctive, d'ordre naturel.

Voyez quelle ardente sympathie nous manifestons pour l'Espagne, en présence des malheurs qui l'accablent depuis quelque temps. Certes, nous n'avons pas même à souhaiter la victoire, sous les murs de Mélilla, à ce peuple qui est la bravoure personnifiée; mais nous n'en avons pas moins été très émus de le voir un instant menacé par cette nuée de barbares. Nous avons été remplis de douleur en apprenant l'affreuse catastrophe de Santander, et, hier encore, l'abominable attentat des anarchistes de Barcelone nous arrachait un cri d'indignation et de pitié. Sans doute, si des calamités semblables avaient fondu sur ses pires ennemis, la France n'y serait pas restée indifférente. Nous portons tous, dans notre généreux pays, le mot de Térence gravé au fond de l'âme : *Homo sum*... Mais, vers l'Espagne malheureuse, nous sommes emportés par un mouvement unanime et spontané, par un irrésistible élan du cœur. Nous sentons, entre elle et nous, un lien de parenté. Elle nous ressemble. Comme la France, elle est fière, chevaleresque, jalouse et chatouilleuse jusqu'à l'excès pour tout ce qui touche à son

honneur national. Aussi, souffrons-nous de la voir souffrir; et, dans cette heure de deuil, la patrie de Roland envoie un effluve affectueux vers la patrie du Cid.

L'Italie est aussi de notre famille; et c'est même, précisément, parce que nous sommes du même sang, que notrè brouille est si profonde et que nous paraissons, au premier abord, si peu réconciliables.

Deux frères deviennent ennemis. Ils s'évitent, se fuient, ne peuvent plus supporter la vue l'un de l'autre, et chacun d'eux, dans sa solitude, s'exalte, se dévore, ravale sa bile, s'exagère les torts réels ou imaginaires du frère détesté. Ce sont les haines les plus atroces. Oui, mais une minute suffit quelquefois pour qu'elles cessent, et à tout jamais. Le hasard met les deux hommes en présence; ils se regardent dans les yeux, et, quand les spectateurs de la rencontre croient qu'ils vont se sauter à la gorge, les voilà qui se tendent les bras et qui s'embrassent en pleurant.

Nous sommes loin, les Italiens et nous, de ce moment d'effusion touchante. Quand même les nobles efforts des conciliateurs obtiendraient un plein succès, quand même nous serions certains

d'un revirement de l'opinion en notre faveur dans toute la Péninsule, nous ne pourrions oublier qu'il existe un traité de guerre dont un des trois seuls exemplaires est serré dans quelque meuble secret du Quirinal.

Cependant, ne soyons pas injustes et gardons-nous de confondre les nations et leurs gouvernements. Ajoutons qu'aujourd'hui — nous venons d'en faire la preuve — les alliances se contractent parfois autrement qu'en imprimant des sceaux dans la cire rouge et en apposant des signatures sur un parchemin. En somme, quand nous voyons M. Bonghi, qui est un monarchiste, s'associer au fils de Garibaldi pour nous convier à une œuvre d'apaisement, nous devons supposer — et je n'en ai jamais douté, pour mon compte — qu'il y a encore, en Italie, dans toutes les classes sociales et dans tous les partis politiques, bien des partisans de l'amitié franco-italienne. A mon modeste avis, il serait aussi maladroit que peu généreux de ne pas bien accueillir leurs avances.

On sait que, par tempérament, je ne suis pas, le moins du monde, internationaliste, que j'aime ardemment mon pays, que je le préfère à tous les autres, et que je crois peu à la belle chimère de la

paix universelle. On m'a enseigné, pourtant, qu'il y a eu des trêves dans ce long massacre qui s'appelle l'histoire. Peut-on considérer comme une de ces accalmies l'état où nous vivons depuis plus de vingt ans? Certainement non.

Toutes les nations gardent une posture menaçante, épuisent leurs trésors en armements, demandent chaque jour à la science des moyens de destruction plus hideux, sacrifient les plus belles années de leurs jeunes gens en exercices militaires. Elles vont toutes, plus ou moins lentement, vers la banqueroute. Et l'atmosphère est si étouffante, la vie si dure, la misère si grande, l'avenir si ténébreux, qu'on en arrive quelquefois à souhaiter une prompte et sanglante liquidation. Qui sait s'ils ne sont pas affolés par cette horrible impatience, ces hommes qui dérobent quelques éclats à la foudre des laboratoires, et les jettent au hasard, sur des innocents, pour le monstrueux plaisir de tuer?

Non, non, toutes ces tristesses et toutes ces horreurs n'ont rien d'une trêve, et, dans le malaise et l'angoisse où nous nous agitons, le rêve des meilleurs serait de faire un grand effort pour fonder un état plus tolérable, où la vieille Europe ne serait plus hérissée de baïonnettes, où l'on respirerait

un peu, où fleuriraient de nouveau les arts de la paix. Pour cette œuvre bienfaisante, les peuples cherchent instinctivement à s'allier; mais ils ne le peuvent qu'en restant forts, à cause des voisins redoutables; ils se mettent trois contre un, deux contre trois. Hélas! ce n'est pas le désarmement, la paix durable...

O malheureuse, malheureuse et incorrigible humanité!

Pourtant, je veux garder un espoir dans la vertu de ces mots d'union et de concorde que j'entends confusément murmurer autour de moi. Opinions de poète, dira-t-on! Opinions sentimentales! Qu'importe? Ce serait si beau, la race latine, la vieille reine du monde, unie comme autrefois, déposant son épée et fermant de nouveau le temple de Janus! C'est de Rome même, c'est de la ville sacrée d'où nous viennent notre langage, nos lois et nos prières, que m'arrivent aujourd'hui des paroles fraternelles. Je veux y répondre. Je veux avoir confiance, chasser mes doutes, oublier mes ressentiments et montrer à tous cette colombe qui franchit les Alpes et nous apporte le rameau d'olivier.

15 novembre 1893.

LES AVARES

De temps en temps, on apprend, par les faits divers, qu'un vieux mendiant, qu'on voyait, depuis longues années, dans un angle de muraille, non loin d'une église, les pieds sur une chaufferette, vient de mourir et qu'on a trouvé une grosse somme dans son grabat. On s'en indigne, d'abord, puis on en rit; car l'avare est un personnage essentiellement comique.

Et chacun raconte des anecdotes. C'est la vieille dame qui attrape une mouche tous les matins et l'emprisonne dans le sucrier, afin de s'assurer que la jeune servante, soupçonnée de gourmandise, ne dérobe pas de morceaux de sucre. C'est le vieux monsieur qui fait porter des lunettes vertes à son cheval, pour que la pauvre bête, qui n'a que de la paille dans son râtelier, s'imagine manger du foin.

Nous avons tous personnellement, sur ce sujet, un riche répertoire, car tous nous avons connu des ladres et des fesse-mathieux, et nous avons constaté combien ils étaient capables de ressources et d'inventions ingénieuses pour satisfaire leur passion. Il n'y a pas à dire le contraire. L'avare, bien que sacrifiant tout à son penchant abominable et étant l'un des pires ennemis de l'humanité, relève, avant tout, du ridicule.

« L'économie — a dit spirituellement Alphonse Karr — est la mère de tous les vices. » On pourrait tout de même réfuter cet amusant axiome. L'avare a, généralement, toutes sortes de petites vertus. Il est ponctuel, poli, grand observateur des formes ; car l'exactitude et l'urbanité ne coûtent rien. Il est même obligeant, tant qu'on ne lui demande que des services gratuits. Il disposera très volontiers en votre faveur de son temps, de ses relations, vous donnera de bonne grâce un coup de main. Mais si vous vous adressez à sa bourse, il sera soudain fermé à vos sollicitations par cette surdité intermittente dont Balzac a doté son admirable père Grandet.

J'en ai fait jadis l'expérience, non sans malice, sur un pleure-misère de ma connaissance. Le personnage était non seulement millionnaire, mais

considérable et puissant en haut lieu. Quand j'avais besoin de lui pour un autre ou pour moi-même, je l'allais voir et, dès les premiers mots, je lui donnais le soupçon qu'il s'agissait d'un emprunt. Tout de suite, une affreuse inquiétude se peignait sur son visage. Je ne résistais pas au plaisir de prolonger son supplice pendant quelques instants, je l'avoue; puis, démasquant ma batterie, je venais au but de ma visite, je réclamais de l'homme influent une obligeance où il n'avait qu'à payer de sa personne, une démarche qui ne lui coûtait rien. Aussitôt rasséréné, il y courait comme au feu. Au moyen de cette innocente comédie, j'ai pu être utile à quelques camarades.

Si l'avare est serviable, dans une certaine mesure, il est aussi d'une extrême sobriété, — autre vertu, — et rien ne lui est plus aisé que de se priver de nourriture.

Je sais, à ce propos, une anecdote assez bouffonne et parfaitement authentique.

Deux vieux époux de Normandie, possédant de belles terres, mais vivant par lésinerie comme d'humbles paysans, reçurent, un soir, leur fermier qui apportait le prix de son loyer en pièces de cent sous. Il vida le sac sur la table; le total y était

bien. Mais, après son départ, les deux harpagons comptèrent l'argent une seconde fois et s'aperçurent, avec épouvante, qu'il manquait cinq francs. Ils cherchèrent, furetèrent partout. Rien! Ils recommencèrent le compte, défirent et refirent les piles d'écus. Il en manquait toujours un. Impossible de rien réclamer au fermier, qui avait compté devant eux. Ils étaient au désespoir.

Alors, le bonhomme eut une inspiration héroïque.

« Couchons-nous sans souper, dit-il à sa femme. Ce sera toujours ça de rattrapé sur les cent sous. »

Sa digne compagne y consentit sans hésiter et se mit au lit. Pour la rejoindre, l'homme ôtait ses sabots, lorsque, dans l'un d'eux, il vit briller l'écu, qui était tombé là sans faire de bruit, à cause de la paille.

Plein de joie, il le serra dans l'armoire, avec les autres. Puis, se tournant vers le lit :

« Dis donc, ma femme... Il est bien tard... Est-ce que vraiment tu vas te relever pour rallumer le feu, pour mettre le couvert?... Si nous ne soupions pas, quand même?... »

La vieille approuva, bien entendu. Pour les ladres, quand une économie est faite, c'est sacré.

On ne revient pas là-dessus. Et, stoïquement, ils passèrent la nuit à jeun.

Le hasard a mis sur mon chemin plusieurs avares assez curieux. Est-ce en raison du contraste et parce que ma poche ressemble au tonneau des Danaïdes? Mais ils m'ont toujours vivement intéressé. Je ne puis même me défendre d'une malsaine admiration pour l'ordre, la prudence, la sagesse, pour les qualités supérieures qu'ils déploient afin de conserver, et non d'acquérir — car ils sont rarement cupides — cet argent qui ne leur sert à rien. Il y a dans leur vice quelque chose d'abstrait, de purement intellectuel, qui me confond. Quelle énergie morale il leur faut pour se refuser tout le bien-être, toutes les jouissances que représente l'or et pour se contenter de sa platonique contemplation! Rester pauvre devant un lingot, n'est-ce pas le comble de l'idéalisme?

Ce que j'ai vu de plus drôlatique, dans cet ordre d'observations, c'est l'état d'esprit de l'avare en présence d'une pingrerie à laquelle il n'avait pas encore songé. Il s'accuse alors de prodigalité, rougit de lui-même, éprouve, devant son rival, le sentiment mêlé de honte et d'admiration qui troublerait un pécheur en présence d'un saint homme.

Une vieille dame, que connaissaient mes parents, quand j'étais petit, fit, un jour, devant moi, une confidence remarquable.

Ce n'était pas précisément une personne d'habitudes sordides; mais, étant donnée sa fortune assez ronde, elle passait avec justice pour très serrée, et même un peu crasse. Un type de lourde bourgeoise. Je la revois, en robe de veuve, avec sa poitrine trop opulente, son teint de beurre, ses fausses dents et ses grosses coques de cheveux gris, à la mode du règne de Louis-Philippe.

Un jour, elle arrive chez ma mère — qui était la générosité même — et lui conte son aventure :

« Figurez-vous, lui dit-elle avec une émotion sincère, que je viens de recevoir une leçon d'économie, une leçon que je n'oublierai jamais... J'en suis encore toute confuse... J'avais affaire à Saint-Denis... Arrivée à la gare, ma foi, je me décide à prendre une seconde. En troisième, on se trouve souvent avec des gens grossiers, du monde à paquets, du monde qui ne sent pas toujours bon... Je me disais : « Je ne suis plus jeune, j'ai de quoi « vivre, — moins qu'on ne croit, — mais enfin, « j'ai de quoi vivre. Je peux bien me donner mes « aises. » D'ailleurs, la différence de prix est de

quelques sous... Mais voilà que, sur le quai, je rencontre Mme X***, qui est plus vieille, moins bien portante et trois fois plus riche que moi. Elle allait aussi à Saint-Denis. Nous nous donnâmes le bonjour, et je vis qu'elle se disposait à monter en troisième... Eh bien! j'en ai été toute saisie, et j'ai voyagé dans le même compartiment qu'elle... Songez donc! Mme X***, qui a plus de quarante mille livres de rentes!... Non, jamais je n'aurais osé lui avouer que j'avais un billet de seconde... Et on ne m'y reprendra plus, soyez tranquille! »

J'entends encore pouffer les miens, après le départ de la bonne dame. Je souris même, en ce moment, de ce souvenir. Car, devant les grippe-sou et les liardeurs, le mieux est encore de suivre l'indulgente tradition du peuple et de se moquer de leur misère volontaire.

Seulement, il ne faut pas se rappeler l'autre misère, la vraie, celle qu'entretient et perpétue la dureté des mauvais riches. Car on devient sérieux alors, terriblement sérieux. On songe à l'inutile et criminel trésor de l'avare.

Et l'éclat de rire s'achève en malédiction.

30 novembre 1893.

LE DILETTANTE

Je le connais de longue date, ce prétendu « jeune » ; il est, la plupart du temps, au moins quadragénaire.

Je l'ai vu successivement parnassien, naturaliste, brutaliste, psychologue, néo-catholique, décadent, mage, symboliste, etc. Aujourd'hui, à cause de Nietsche, qu'il n'a pas lu, — ni moi non plus, du reste, — le voici « individualiste », en d'autres termes, anarchiste de doctrine.

Car c'est un dilettante. Afin de bien établir qu'il est toujours pour le « dernier cri », il admire le « geste » de Vaillant et, comme écho de l'explosion du Palais-Bourbon, il lâche son petit pétard de réclame.

Il n'est pas seul de son espèce. Vous rencontrerez son pareil, à deux ou trois exemplaires, dans

chaque brasserie, dans beaucoup de bureaux de rédaction, et même dans quelques salons fantaisistes, où de jeunes détraqués, le col enroulé dans une cravate mil huit cent trente, déclament des vers abscons devant des dames morphinomanes.

N'ayez pas peur. Le dilettante ne fabriquera et ne jettera jamais aucune bombe. La manipulation des substances explosives est trop dangereuse; et l'esthétique de notre jeune homme répugne au « geste » qui consiste à mettre sa tête dans la lunette de la guillotine. La vie, bien qu'empoisonnée par le succès de quelques confrères, semble encore douce à ce littérateur. Quelquefois, il possède même une certaine aisance, détient une partie, pas tout à fait négligeable, de l'infâme capital; ou bien, s'il est encore à la fleur de l'âge, il reçoit de province une pension servie par papa et maman, répugnants propriétaires, qui touchent leurs fermages à la Saint-Michel et détachent avec soin leurs coupons de rentes aux dates d'échéance.

Vous pouvez être tranquilles. L'anarchie du dilettante est purement spéculative.

C'est par dandysme qu'il applaudit aux assassinats. Il juge cette opinion élégante et s'en fait

une macabre parure. Il y a en lui du romantique à la façon de Pétrus Borel. Il se met à la boutonnière cette monstrueuse fleur, cette mandragore poussée sous le gibet, et il se regarde dans la glace avec satisfaction, après avoir ainsi parachevé sa toilette.

Tandis que les naïfs et les gens de bonne foi ont besoin de faire un grand effort, en présence des crimes anarchistes, pour garder intacte leur pitié, le dilettante approuve les abominations d'un sourire aristocratique. Il n'a rien de commun, d'ailleurs, n'en doutez pas, au point de vue de la charité, avec François d'Assise ou Vincent de Paul. Autant que possible, il évite les « tapeurs » et il sait très bien refuser un louis à un camarade. Égoïste et vaniteux, il a le cœur sec, et, pour lui tirer une larme, je crois qu'il faudrait le contraindre à éplucher des oignons.

Ne cherchez pas de midi à quatorze heures les causes qui ont amené ce gracieux enfant à souhaiter qu'on nous purge fréquemment à la dynamite. Les coupables sont tout bonnement deux péchés capitaux — peu rares chez les gens de lettres — qui s'appellent l'orgueil et l'envie. Sa prose ou ses vers étant demeurés sans gloire, l'anarchiste de

plume trouve tout naturel que la société s'écroule et qu'on étripe tous ces bourgeois qui n'ont pas reconnu, du premier coup, la précellence de son mérite.

Et il laisse éclater, dans toute son horreur, sa haine de raté.

Entendons-nous bien. Je n'ai pour les vaincus de l'art et de la pensée que respect et compassion, et j'ai écrit jadis sur leur infortune une ballade où j'ai tâché d'exprimer ma sympathie. Tout essor vers un idéal de beauté, même impuissant dès le premier coup d'aile, est honorable et touchant, et l'on doit plaindre celui qui, toute sa vie, reste douloureux et brisé de cette première chute. Puis, que sait-on? La postérité réforme si souvent les jugements contemporains. Notre indifférence et nos sévérités sont si sujettes à l'erreur. Tel méconnu d'aujourd'hui peut devenir l'homme acclamé de demain.

Je vois encore passer, dans la foule des boulevards, — qu'il y a longtemps! — ce sec, triste et hautain vieillard, au profil d'aigle sous d'épais cheveux blancs, au chapeau fané, à la redingote de pauvre. « Raté! » murmurait-on derrière lui. C'était Berlioz!

Celui-ci, du moins, était soutenu par la certitude de sa valeur; et ils font peut-être encore plus mal à voir, ceux qui, ayant échoué par manque manifeste de talent, s'attardent et finissent piteusement dans leur art avili en métier. Honneur au courage malheureux! Qu'on me coupe le poing avant que j'abaisse mon pouce pour demander la mort du gladiateur abattu!

Je plains donc sincèrement le raté, car il est très malheureux. Je le plains encore plus, s'il est méchant, et mon indulgence comprend, va même jusqu'à excuser sa rancune, son envie, tous les mauvais sentiments que peut lui inspirer la marche en avant de ses camarades plus méritants ou plus favorisés; car alors il souffre encore davantage. Mais, au nom du ciel! qu'il se borne à haïr ses confrères, comme un Trissotin qu'il est. Auteur dramatique, qu'il demande la tête du bon Sarcey; poète, celle d'un poète plus heureux, la mienne, par exemple. Mais qu'il ne rende pas la société tout entière responsable de son échec. Car elle n'y est pour rien. Et que le diable emporte l'auteur fieffé!

Si la délicieuse époque, dont nous avons bien raison de ne pas célébrer les centenaires, devait

se reproduire en cette fin de siècle, — ce qu'à Dieu ne plaise ! — et si, comparaissant devant le tribunal révolutionnaire, je reconnaissais, dans l'accusateur public, certain rimeur de ma connaissance, je sais bien que mon affaire serait claire et que je n'aurais plus qu'à me dépêcher d'écrire un morceau dans le genre de *la Jeune Captive*, en admettant que j'en sois capable.

Cependant, si ce nouveau Fouquier-Tinville me faisait passer des cigarettes dans ma prison jusqu'au moment de l'appel des condamnés, j'ai idée que je lui pardonnerais, et, dans tous les cas, je m'expliquerais très bien son acharnement à me perdre.

Mais applaudir aux explosions et trouver que Ravachol était dans le vrai, parce que les journaux où l'on paye refusent d'insérer votre « copie », ou parce que toute l'édition d'un volume de vers est encore en magasin, cela n'est vraiment pas du tout raisonnable et passe la limite de fureur et de vengeance permise au plus exaspéré des fruits secs.

Les ratés ! Mais j'en ai connu de charmants. Il est vrai que c'était autrefois, quand, je vous assure, nous avions des mœurs plus douces. Pa-

reils aux soldats qui, leur congé fini, comprenant qu'ils n'ont point le bâton de maréchal dans leur giberne, rentrent dans leurs foyers, les braves gens dont je vous parle se décourageaient, se résignaient et retournaient chez eux. Ils y devenaient n'importe quoi, notaires, pharmaciens, petits rentiers, mais, presque toujours, des hommes très aimables. Ils avaient du goût, achetaient quelques meubles anciens, possédaient une bibliothèque choisie. Ils causaient de choses intéressantes, évoquaient les souvenirs de leurs années de Paris. Ils faisaient les délices de leur cercle, l'orgueil de leur petite ville, et, trouvant dans cette célébrité locale quelques satisfactions d'amour-propre, ils étaient à peu près heureux et — je le répète — de fort agréable compagnie.

Tandis que les ratés d'à présent restent à Paris et s'acharnent à une lutte épuisante et vaine. Ils travaillent toujours de moins en moins, — car la fatigue se fait sentir quand même, — mais ils continuent à se surchauffer l'imagination, à se baratter la cervelle dans des cénacles où, à force de théories sur l'art, la littérature, la politique, la sociologie, on finit par dire des choses incompréhensibles pour les autres poètes et les autres

hommes d'État du café d'en face. Ils forment des groupes, ne se quittent plus, toujours s'excitant, se détestant, — car, entre eux, ils se détestent; — et, au bout de dix, quinze, vingt ans, — cela dépend des natures, — ces malheureux Tantales des fruits d'or du succès, aigris, névrosés, pleins de bile et de rage, rêvent d'un cataclysme, ont les cauchemars d'un Érostrate et se transforment tout doucement en petits Nérons en chambre.

Bien entendu, il serait ridicule de prendre leurs manifestations au tragique et de ne pas faire chez eux la part du paradoxe, de la pose et de la mystification. Encore une fois, il faut surtout les plaindre, mais à coup sûr, sans espoir de les apaiser.

Hélas! A quiconque gémit : « J'ai faim! » on pourrait, je le crois fermement, par un effort de toutes les bonnes volontés, répondre toujours : « Voici du pain! » Mais que dire à cet insensé qui court sur vous, les yeux hors de la tête, et vous jette en pleine figure : « J'ai du génie! Je veux de la gloire! »

21 décembre 1893.

LES GOËLANDS

Probablement chassés par la violence des tempêtes qui ont sévi, dans ces temps derniers, sur nos côtes de l'Ouest, des goëlands, par bandes assez nombreuses, ont franchi, en quelques coups d'ailes, la distance qui sépare Paris de la mer, et ils planent en ce moment sur la Seine, devant Bercy.

Pour eux, ce n'est qu'un petit déplacement, un insignifiant voyage. Ceux de la mer du Nord viennent, chaque année, après les marées d'équinoxe, prendre leurs quartiers d'hiver sur le Léman, et ce n'est pas un des moindres charmes de Genève, en hiver, — je m'y suis trouvé plusieurs fois, — que de suivre le large et puissant essor de ces admirables oiseaux dans le bleu froid du

ciel, ou de les voir, presque familiers, se poser sur l'eau et cribler de taches blanches l'azur tendre du lac, ou même, en pleine ville, le saphir profond du Rhône torrentueux.

Exceptionnellement, les Parisiens peuvent aujourd'hui jouir d'un semblable spectacle, en allant faire un tour de promenade devant les rangées de tonneaux du quai de la Râpée. Qu'ils se hâtent d'en profiter.

Cette nouvelle, que j'ai lue ce matin dans un journal, vient d'évoquer dans ma mémoire de vifs souvenirs; car, en 1884, j'ai vécu, pendant plusieurs semaines, dans l'intimité des oiseaux de mer.

La plage de Coutainville, dans la Manche, en face des îles Chausey, est connue, dans la contrée, sous le nom de « plage des Libraires ». Explique qui pourra cette particularité; mais plusieurs éditeurs et marchands de papier imprimé, voire même pas mal de bouquinistes, sont originaires de Basse-Normandie et ont adopté ce coin de leur pays natal pour s'y reposer un peu, chaque été, avec leur famille, et prendre les bains de mer.

Ces libraires parisiens et aussi quelques bour-

geois de Coutances, la ville voisine, ont donc construit là une centaine de cabanes, ayant pour centre une sorte de restaurant, minimum de casino, orné d'un vieux billard sur lequel on doit ranger des pommes, en hiver. Les baigneurs viennent, dans ce cabaret, jouer des consommations au piquet; et, parfois, rare distraction, un escamoteur ambulant, en habit râpé et en cravate sale, y exécute d'innocents tours de cartes et extrait classiquement de son chapeau un boulet de canon ou un lapin vivant.

Le lieu est, on le voit, peu mondain, même assez farouche. Mais la plage, — une dune de plusieurs lieues de longueur, — en pente douce, est très commode pour le bain. De plus, les enfants ont le plaisir d'y bâtir des citadelles de sable, démolies à chaque marée.

Mon ami Alphonse Lemerre, en sa qualité de libraire et de Bas-Normand, possède sa cabane à Coutainville, et il me l'avait obligeamment prêtée, à cette époque, pour une retraite de travail. Je m'installai là, en septembre, quand les baigneurs commençaient à déguerpir, et j'y restai bientôt dans une solitude à peu près absolue.

J'ai vécu alors quelques-uns des meilleurs jours

de ma vie, à faire des vers — ceux de mon drame, *les Jacobites* — et à me promener devant l'Océan, dans ce désert, à peine fleuri çà et là de chardons marins, où les mouettes, les macreuses et les hirondelles de mer, en quantités innombrables, s'étaient habituées à ma présence, n'avaient plus peur de ma vareuse rouge et se laissaient approcher à quelques pas. Ces charmantes hirondelles de mer, surtout, s'inquiétaient si peu de moi que, lorsque je passais, elles se contentaient de s'éloigner un peu en sautillant, et, sur le sable, leurs pattes menues imprimaient des milliers de petites étoiles, aussitôt effacées par l'âpre haleine du large.

Car je sortais par tous les temps, même par ces vents furieux qui vous brûlent la peau, vous salent les lèvres et semblent vouloir vous arracher vos habits, et j'avais alors la joie de voir de près les mouettes de la grande espèce, les goëlands, qui, comme vous le savez, ne se montrent que par les jours de brise carabinée.

Si jamais on découvre le moyen de diriger les aérostats, ce sera, je le crois bien, à l'aide d'un mécanisme qui ressemblera aux ailes de cet oiseau prodigieux. Rien de plus léger, de plus gra-

cieux que son vol. Ainsi doivent planer les anges. Rien de plus puissant aussi. Aucun spectacle ne m'a donné la sensation de la force comme celui d'un goëland qui va contre la tempête. Sur la côte, le noroît déchaîné courbe les arbres, arrête un homme en marche; sur la mer démontée les navires se cabrent devant la face de Borée gonflant ses joues monstrueuses. Seul, l'intrépide oiseau, ramant énergiquement des deux ailes, résiste à l'ouragan, avance même par rudes secousses. On n'ignore pas que, comme tous les animaux sauvages, — et comme tant d'hommes, hélas! — il ne fait de si terribles efforts que par nécessité, pour atteindre ou guetter quelque proie. N'importe! L'imagination veut croire, quand même, qu'il lutte contre les éléments, qu'il les provoque, qu'il les brave, et qu'il éprouve, à se sentir plus fort qu'eux, on ne sait quelle héroïque ivresse.

J'irai revoir, dans le ciel parisien, — si ces infatigables migrateurs veulent bien y rester, — les anciens compagnons de mes rêveries, là-bas, sur la côte solitaire. Ils me rappelleront de nobles heures, entièrement données au travail et à la poésie.

Cependant, à la veille d'une année nouvelle, à cette date où, instinctivement, tout homme qui pense ne peut s'empêcher de récapituler le passé et d'interroger l'avenir, l'arrivée extraordinaire de ces oiseaux, précurseurs de la tempête, m'apparaît — j'avoue ma faiblesse — comme un présage sinistre.

C'est un grand ridicule, je le sais, de faire le prophète, et nous ne sommes plus au temps où le peuple crédule était rempli d'épouvante quand un illuminé lui annonçait d'horribles cataclysmes, parce qu'il avait vu des chocs de cavaliers dans les nuages, ou bien une main, tenant une épée, au milieu du soleil.

Par malheur, nos sujets d'inquiétude ne sont point si chimériques. Nous avons tous le sentiment qu'un orage effroyable s'amoncelle sur nos têtes, et nous étouffons dans une atmosphère surchargée d'électricité révolutionnaire. Pour le nier, il faut être bien borné ou de bien mauvaise foi, surtout devant l'éclosion du fanatisme nouveau qu'on appelle l'anarchie. Je consens à flétrir tant que vous voudrez de tels forfaits; il ne manque pas d'épithètes dans le dictionnaire. Mais ces attentats n'en sont pas moins la preuve de

l'exaspération des misérables; et je dois convenir, en honnête homme, qu'elle est excusable, car, depuis cent ans, on leur promet ce qu'on ne peut pas leur donner.

Les seules réformes qui ne seraient pas impossibles, si large que fût le sacrifice obtenu de ceux qui possèdent, si complètes que fussent les lois d'assistance et de prévoyance en faveur de ceux qui souffrent, ces réformes pacifiques, — qu'il faut quand même demander de toutes nos forces, — paraîtraient aujourd'hui insuffisantes aux prolétaires, j'en ai peur. On les a trop bernés, on leur a trop menti. Ils ont perdu leurs illusions.

Ils commencent même à se dégoûter du dernier joujou — le suffrage universel — inventé pour les distraire. Les anarchistes — je dois ce témoignage à leur esprit de logique — ne votent point.

Or, la misère sans illusion, c'est l'enfer. On a tout fait, depuis vingt ans, pour détruire ce qui restait d'espérance en un autre monde; et ici-bas, les rêves d'égalité, de fraternité, de progrès dans le bonheur par la science, sont en train de s'évanouir. En vérité, l'état moral de ce pays — et de presque toute l'Europe, d'ailleurs — est effrayant!

Mais un optimiste, peu nerveux et qui vient de lire un journal subventionné par les fonds secrets, me prend par le bouton de ma redingote et me dit :

« Vous rêvez, cher monsieur !... Les tramways circulent, la rente monte, et le ministère actuel est soutenu par une majorité solide... Vous savez aussi bien que moi qu'il y aura toujours des pauvres et que demain est fait pour ressembler à aujourd'hui... Et, vraiment, vous sentez de l'orage dans l'air ?... Ce n'est pas possible. »

Soit. Je me trompe. Mer d'huile, comme on dit à Marseille. Seulement, dans le ciel, tout là-bas, quelques petites nuées... Mais voici les goëlands !

28 décembre 1893.

LE PETIT CAPORAL

Voici bien longtemps, me semble-t-il, que nous n'avons rien dit du Petit Caporal et de sa sublime épopée, qui sont, comme vous le savez, à la mode plus que jamais. C'est un tort. « Parlez-nous de lui, grand'mère. » J'ai, plus qu'un autre, peut-être, le droit d'aimer ce sujet de conversation, car je n'ai pas attendu qu'un caprice de l'opinion — qui, cette fois, par hasard, est d'accord avec le patriotisme et la justice — remît Napoléon en faveur, et je n'ai pas la moindre infidélité à me reprocher envers sa glorieuse mémoire.

J'ai lu, vous vous en doutez bien, j'ai lu, avec un intérêt passionné, les nouveaux ouvrages qu'on a publiés sur le grand homme, notamment le *Napoléon et les Femmes*, de M. Frédéric Masson.

Le livre est infiniment curieux et témoigne d'un labeur imposant. Mais l'auteur excusera ma surprise devant son Napoléon sentimental. J'ai quelque peine à me l'imaginer, je l'avoue, si préoccupé par des aventures d'amour. Tout ce que nous apprend M. Frédéric Masson est vrai, sans doute, et consciencieusement contrôlé, mais n'a pas dû tenir tant de place dans la pensée et dans le cœur du chef d'État et du capitaine.

Pour être amoureux, il faut du temps, beaucoup de temps. J'en sais quelque chose. Ma paresseuse jeunesse a perdu des mois et des années, uniquement absorbée par l'espoir ou par le souvenir de quelques heures rares et délicieuses. Je ne puis songer aux amours de Napoléon sans me rappeler qu'il dînait en dix minutes.

Tout en reconnaissant le mérite du beau travail de M. Masson, je me promets de plus viriles émotions quand paraîtra le deuxième tome du *1815*, d'Henry Houssaye. Déjà le premier volume nous a raconté le presque fabuleux retour de l'île d'Elbe et le vol de l'aigle « de clocher en clocher, jusqu'aux tours de Notre-Dame ». C'est de la narration très complète et très vivante. Les documents y abondent sans l'encombrer, sans arrêter

l'élan du récit. Avec la même certitude d'informations et du même train de style, Henry Houssaye va nous dire maintenant la sanglante catastrophe de Waterloo.

J'attends le livre avec impatience, espérant qu'il éclaircira le mystère qui enveloppe encore les événements de cette funeste journée. Car, malgré tant de maîtresses pages écrites sur Waterloo, un doute, une obscurité persistent; et, tout en constatant l'immorale victoire du nombre dans ce grand désastre, on y sent, on y devine une autre cause, soigneusement tenue secrète, mais dont la croyance populaire n'a jamais douté, — la trahison.

Il y aurait, à en donner la preuve positive, un intérêt supérieur. Ce serait une consolation pour notre fierté nationale de savoir que la force brutale et la médiocrité n'ont pas suffi, ce jour-là, pour écraser l'héroïsme et le génie.

Le personnage de Napoléon est représenté, en ce moment, sur deux scènes parisiennes, et son irrésistible attrait remplit, chaque soir, deux théâtres. Je me suis dérangé pour aller voir cela, bien que, depuis plusieurs années, je préfère en général mon coin du feu et mes pantoufles à un

séjour prolongé dans cet instrument de torture qu'on appelle un fauteuil d'orchestre.

Je n'ai pas regretté mon effort. La comédie de Victorien Sardou est ingénieuse et très amusante, et les tableaux de diorama, agrémentés de quelque prose, qui se succèdent chez M. Rochard, offrent une agréable récréation. Mais je ne m'étais dérangé, bien entendu, que pour voir mon Empereur.

Le Napoléon de la Porte-Saint-Martin est de trop haute taille et « bafouille » un peu. Celui du Vaudeville, plus ressemblant, a de faux mollets, qui, lorsque tout son corps frémit d'émotion, se refusent à y prendre part et restent impassibles. C'est fâcheux, mais négligeons les détails.

Les deux comédiens ont du mérite et font de leur mieux. M. Garnier, coiffé du chapeau et drapé dans la redingote légendaires, M. Duquesne, en culotte courte et portant l'illustre habit vert des chasseurs de la garde, ont su, l'un et l'autre, me donner, pendant quelques instants, l'illusion que j'étais en présence de Napoléon lui-même. Je leur en exprime ici ma vive gratitude.

Néanmoins, dans les deux pièces, une chose m'a déplu. L'Empereur parle trop. Assurément,

Sardou est le plus habile homme du monde, M. Laya n'est pas du tout maladroit, et ils n'ont mis dans la bouche de leur impérial protagoniste que des paroles très vraisemblables. Mais, tout de même, cela ne rappelle que de loin les improvisations enflammées, les jets de volcan du *Mémorial*.

Je dirai toute ma pensée. Napoléon est trop près de nous, trop bien connu, trop « historique », pour être heureusement mêlé à des fictions romanesques. Ses moindres mots ont été recueillis. La mémoire de tous ceux qui l'approchèrent — et il était rarement seul — se transformait, pour ainsi dire, en phonographe. On a couché par écrit ses moindres propos; nous les savons par cœur, et si, dans une œuvre d'imagination, on lui prête un discours qu'il n'ait pas tenu, nous sommes choqués.

Est-ce le charme du lointain dont je suis dupe? Mais il me semble que les drames militaires de l'ancien Cirque, où je me suis tant de fois, dans mon adolescence, enivré de l'odeur de la poudre, offraient au public, avec plus de vérité, sinon avec autant d'art, la figure de l'Empereur. Il y avait une intrigue quelconque, à laquelle il ne se

mêlait qu'à peine, tout au plus pour accomplir un acte de souverain, faire justice, récompenser un trait de bravoure, donner la croix à quelque grognard. Le fond de la pièce, c'étaient les batailles, où il apparaissait à cheval, dans un nuage de fumée, et criait, au milieu du tumulte, quelques mots que tout le public connaissait, une phrase ou deux extraites des immortels bulletins.

Ni Taillade, ni Maurice Coste — je suis trop jeune ou je ne suis pas assez vieux, comme vous voudrez, pour avoir vu le fameux Gobert — n'étaient, au point de vue plastique, tout à fait satisfaisants dans le rôle de Napoléon. Mais quand l'un ou l'autre de ces acteurs entrait en scène, sanglé dans l'uniforme d'Arcole ou campé sur la selle cramoisie d'Austerlitz, oh ! fichtre de fichtre ! quelle émotion, des fauteuils au paradis !

Non, mes souvenirs ne me trompent pas. On n'entourait pas alors la grandiose figure de tous ces détails, jolis peut-être, mais assez mesquins, que j'appellerai les bibelots de l'histoire. On n'eût pas montré l'Empereur se disputant en patois corse avec ses sœurs ou faisant des crêpes chez Marie-Louise. Si l'on rappelait une anecdote, elle était héroïque, soit qu'il prît le fusil

du voltigeur endormi pour monter sa faction, soit qu'il écartât brusquement le chef de pièce pour braquer lui-même le canon de Montereau.

Un des tableaux de la pièce de M. Laya, où l'on voit l'Empereur passer la revue de ses grenadiers, est dans cette note-là. C'est de beaucoup le meilleur, et il produit un effet considérable.

Franchement, n'en avez-vous pas assez, comme moi, du Napoléon des mémoires intimes et des papiers secrets? Seriez-vous vraiment très satisfaits d'apprendre qu'Achille a subi l'infortune de Sganarelle? N'est-ce pas bien fané, l'Iliade mise en opéra-bouffe?

Feuilletez, je vous prie, les images, spirituellement naïves, de l'album de MM. Job et de Marthold, *le Grand Napoléon des Petits Enfants*. Vous trouverez là, je vous assure, des vérités plus essentielles sur l'Empire, que dans tous les in-octavo posthumes dont nous sommes bombardés.

Le sentiment public me donne raison. Il revient, purement et simplement, à l'épopée impériale, qui a, sur tous les racontars, la supériorité d'être vraie. Car personne n'est absolument sûr, après tout, que Joséphine ait eu des bontés pour

un nommé Charles, tandis que la bataille d'Iéna est un fait incontestable.

Ah! ne cherchons pas à la rapetisser, à l'altérer, à la détruire, l'épique et merveilleuse légende! Elle est notre plus précieux patrimoine. Je dirais même, plus vulgairement, — car je me méfie du style soutenu, — que le plus beau de notre nez en est fait. A quoi devons-nous l'alliance russe? A des sympathies, à des intérêts communs, à notre position géographique. Soit. Mais aussi à notre réputation militaire, à nos anciennes victoires. De quel chiffre, s'il vous plaît, Napoléon en a-t-il grossi le total?

Il est clair que les Français, tout en se reprenant de passion pour leur Empereur, ne songent nullement à partir du pied gauche pour bouleverser, à coups de canon, la carte d'Europe. Seulement, ils s'ennuient. Le présent est triste, l'avenir inquiétant. Pour la plupart des riches, pas d'autre idéal que de conserver leur bien, et chez un trop grand nombre de misérables, le désir de s'en emparer par la violence. Tous sont absurdes, les uns de ne pas aller au-devant de sacrifices qu'on leur arrachera quelque jour, les autres de rêver on ne sait quel communisme barbare. Et les

gens de bon sens et de bonne volonté, qui savent bien qu'on ne remplacera jamais le 14 Juillet par la Saint-Ravachol, mais qui souhaiteraient quand même un peu moins d'iniquité dans l'état social, ont le cœur navré de dégoût et de découragement.

Quelquefois, ils se consolent un peu en se retournant vers le glorieux passé, ils y cherchent un motif d'espérance. Si, pourtant, il surgissait, tout à coup, l'homme d'action, le justicier, le Chef!...

L'autre jour, dans un étalage de bric-à-brac, boulevard Montparnasse, j'ai retrouvé, en un cadre brisé, toute jaunie par les taches d'humidité, la gravure populaire qui représente un petit fantassin croisant la baïonnette vers la poitrine de l'Empereur.

C'est bien doux, la liberté, mais c'est bien hideux, le désordre dans les mœurs et dans les lois!... Et l'on se demande si, aujourd'hui, en reconnaissant le Petit Caporal, la sentinelle, au mépris de sa consigne, ne lui présenterait pas les armes.

11 janvier 1894.

UNE TÊTE COUPÉE

Un assez ennuyeux accident de santé m'est arrivé. Je viens d'être, non pas dangereusement, mais très douloureusement malade, pendant quelques jours, et je suis encore, à présent, selon le mot du bon peuple, un peu patraque. D'ailleurs, je ne compte plus mes indispositions, et je pourrais dire comme Voltaire : « Je suis né tué. »

Je ne fais pas ici cette confidence pour qu'on me plaigne. La destinée m'a si doucement traité à tant d'égards que je juge équitable de payer ainsi mon tribut à la loi de nature, à la souffrance. On s'y habitue, d'ailleurs, et, pour ma part, j'y suis résigné. J'ai eu une enfance et une jeunesse maladives. L'âge mûr me trouve encore valétudinaire. Sans attacher à la vie plus de prix qu'elle

ne vaut, j'accepte d'avance, si Dieu me l'accorde, une vieillesse de pot fêlé.

Est-ce mon état de convalescence qui me rend, aujourd'hui, singulièrement impressionnable? Mais, devant mon feu, plongé dans le fauteuil d'Argan, en tête-à-tête avec ma tasse de tisane, je n'ai pu lire le récit de l'exécution de Vaillant sans une émotion profonde, et le bruit sourd de ce coup de guillotine m'a terriblement secoué le cœur.

Je n'ai pas besoin de m'expliquer de nouveau sur le compte des anarchistes. Leurs théories me paraissent imbéciles, leurs forfaits abominables, et ces Thugs du monde civilisé me font horreur. Si sincère que soit ma compassion pour les misérables, si porté que je sois à l'indulgence pour leurs actes de désespoir, je frémis d'indignation devant ces fous furieux qui tuent pour tuer et frappent au hasard.

Je comprends que la société, dans ces circonstances extrêmes, se sente non seulement le droit, mais le besoin absolu de se défendre et de sévir. Elle ne fait, après tout, que répondre à la terreur par la terreur. Qu'on ne s'y trompe pas. Les anarchistes — inconsciemment, si l'on veut, et

aveuglés par d'absurdes doctrines — sont les pires réacteurs qu'on ait jamais vus. Les premières victimes de leurs explosions sont la clémence et la liberté. Le fameux « geste » du compagnon qui jette une bombe est celui d'un semeur de haine et de servitude.

Je sais tout cela. Néanmoins, la pensée de cette tête d'homme coupée, lundi matin, au petit jour, sur la place de la Roquette, m'est insupportable. Ce n'est pas raisonné, c'est nerveux, instinctif, c'est le recul machinal devant une flaque de sang. Soit. Mais je ne puis songer à ce décapité sans une affreuse angoisse.

Je ne croyais pas à l'exécution. D'abord, il n'y avait pas eu, en somme, de victime frappée à mort, et c'était, depuis longtemps, l'usage de ne point punir avec la dernière rigueur un crime avorté. Puis, ce crime, si terrible qu'il fût par l'intention, était désintéressé, né d'une idée abstraite. Le passé de l'homme, son enfance abandonnée, son existence si dure, plaidaient aussi en sa faveur. Dans la presse indépendante, des voix généreuses avaient supplié pour lui, très haut et avec éloquence. « Courant d'opinion tout littéraire, » ont dit quelques-uns, assez dédaigneuse-

ment. C'est, au contraire, l'honneur des hommes d'art et de pensée d'avoir exprimé, une fois de plus, leur dégoût devant l'échafaud. Enfin, dans mes entretiens avec toutes sortes de gens, j'avais cru sentir une détente, un mouvement vers la pitié. Bref, j'étais persuadé qu'on ferait grâce.

Celui dont elle dépendait s'est cru forcé d'être implacable. C'est, j'en suis persuadé, après des heures de sombres réflexions, après une lutte cruelle entre sa raison et sa sensibilité, qu'il a renoncé au droit si précieux d'épargner une vie humaine pour obéir stoïquement au redoutable devoir de punir. Personne n'a qualité pour juger, dans cette circonstance, le chef de l'État. Il ne relève que de sa conscience.

Mais devant cette pâle et lamentable tête dans le panier de son ensanglanté, il est permis de songer aux conséquences du fait accompli. J'ai peur qu'elles ne soient funestes.

« Il fallait un exemple, » me crie quelqu'un en faisant la grosse voix.

Peut-être?

Oui; pour le vulgaire bandit, pour le rôdeur des sinistres banlieues, pour l'assassin qui « dégringole un pante » dans les solitudes suburbaines,

oui, c'est possible, la guillotine est un épouvantail; et, malgré l'horreur qu'elle m'inspire, je veux bien admettre son effroyable utilité.

Et encore, est-ce bien sûr? On voit mal ce qui se passe dans ces âmes de ténèbres. Sur certains de ces monstres, — hélas! à plaindre, eux aussi, car ils ont été conçus dans l'accouplement du vice et de la misère, — sur quelques-uns, la terrible Veuve exerce, au contraire, on ne sait quelle mystérieuse fascination. Ne leur promet-elle pas, le jour où elle leur tendra ses bras rouges, le jour de l'expiation, une hideuse gloire, un ignoble triomphe?

Dans tous les cas, je le crois fermement, la crainte de la peine de mort est sans effet sur les fanatiques.

Après avoir lu, dans plusieurs journaux, les détails sur l'exécution de Vaillant, je suis demeuré tout pensif. Je me le suis imaginé, bombant sa poitrine sous les cordes, marchant d'un pas ferme, bandant sa volonté, concentrant toute son énergie, et, les yeux levés vers le couteau, jetant enfin à la société son cri de malédiction; et, malgré moi, un autre spectacle a surgi brusquement dans mon esprit. J'ai vu un groupe d'hommes et

de femmes se pressant les uns contre les autres, au milieu de l'arène oblongue du cirque, sous les milliers de regards de la foule, tandis que, de tous les gradins de l'immense amphithéâtre, montait cette clameur formidable : *Ad leones!* et que, là-bas, les belluaires ouvraient la cage des bêtes féroces.

Oh! pardonnez-moi, sublimes chrétiens des âges de persécution, vous qui mourûtes pour affirmer votre foi de douceur, de sacrifice et de bonté, pardonnez-moi de penser à vous devant ces hommes sombres, qui vont vers leur impossible et triste chimère à travers le meurtre et le massacre! Mais, dans les yeux de l'anarchiste marchant à la guillotine, il y a — ô douleur! — la même flamme d'intrépide folie que dans vos yeux, vierges saintes, que dans vos yeux, martyrs et confesseurs!...

Certes, il n'y a rien de commun entre vous et cet homme. Vous attendiez les lions, en chantant un hymne de paix, une prière d'amour. Vaillant, lui, s'est jeté sous le couteau, avec un hurlement de haine, en criant vengeance.

Qui donc oserait cependant affirmer que le courage de ce fanatique n'exaltera pas d'autres fana-

tiques et que sa mort ne sera pas bientôt vengée?

« Qu'importe? — me répondent des bouches où grondent la peur et la colère. — Œil pour œil! A quiconque rêve le retour à la barbarie, appliquons la loi de la barbarie, l'inflexible talion! »

Hélas! nous en sommes là. Après chaque marmite infernale lancée sur la foule innocente, la société prendra désormais par l'oreille une tête tondue de guillotiné et la jettera aux anarchistes comme un défi sanglant; et, dans le tumulte des cris de rage et de fureur poussés de toutes parts, on n'entendra plus les rares voix qui voudraient encore parler de réconciliation et de miséricorde. Voilà où ils nous ont menés, les imposteurs politiques, les flagorneurs du peuple, les mendiants de votes, les prometteurs de Paradis sur terre, après un demi-siècle de suffrage universel et plus de vingt ans de République!

Sois content, Joseph de Maistre! Le bourreau est toujours le premier dans l'État, et l'édifice social n'a pour base que les quatre dalles de l'échafaud!

8 février 1894.

PETITES GENS

Pas encore bien solide et pesant un peu sur ma canne, je me suis tout de même laissé séduire, dimanche dernier, par le beau soleil, et j'ai fait une promenade dans mon quartier, qui est assez excentrique, et tout proche de la banlieue. Le temps était vif et gai. Un vent froid. Beaucoup de lumière. Notre Midi a quelquefois de pareilles journées, quand se lève le mistral. Un très grand nombre de promeneurs gobait, comme moi, l'oxygène sur le boulevard Montparnasse et sur le boulevard des Invalides. En général, du petit monde, mais s'étant mis sur son trente-et-un, ayant fait toute la toilette qu'il pouvait, à cause du dimanche et en l'honneur du ciel clair.

J'ai retrouvé avec plaisir les arbres de mes boulevards, dépouillés par l'hiver, mais en qui la sève

est en plein travail. Bien que jeunes, ils sont pour moi d'anciennes connaissances. Je les ai vu planter, à l'état de manche à balai, il y a vingt-deux ans, après la guerre, quand je suis venu loger par ici. Ils ont grandi, tandis que je vieillissais. Sans doute, ils ne me font pas encore oublier leurs prédécesseurs, les ormes géants qui dataient de Louis XIV, et qu'on a, bêtement et inutilement, coupés pendant le siège. Pourtant, les voici déjà grands garçons, et, depuis quelques étés, ils donnent un assez bel ombrage.

Au fond, il est un peu mélancolique de voir des arbres se développer et s'épanouir sur son chemin accoutumé. On s'imagine qu'ils vous reconnaissent, eux aussi. Peut-être parlent-ils de vous, dans le murmure de leurs rameaux!

« Eh! eh!... Mais il se démolit, ce monsieur. Quand nous n'étions que des baliveaux adolescents et qu'on nous a installés ici dans une armature de fer, il marchait d'un pas relevé, et quelquefois, en été, par les nuits d'étoiles, il avait au bras une jeune personne en chapeau fleuri... Maintenant, il va tout seul, comme un sage, regarde à ses pieds et ne fait plus le moulinet avec son jonc... Fini de rire, mon bonhomme ! »

Pour ne plus penser à ces diables d'arbres, qui doivent être des blagueurs, en leur qualité de parisiens, je me suis mis à observer la foule.

Elle était charmante.

Oh! du tout petit monde, je le répète. Mais si propre, si décent, dans ses habits des jours de fête. Il y avait là, isolés, allant par groupe ou en famille, des employés de bureau, des commis de magasin, de modestes commerçants ayant fermé boutique, des ouvriers aussi, mais de ceux qui travaillent et qu'on ne rencontre pas chez le « troquet » ou dans les réunions publiques. On en trouve encore beaucoup, vous savez.

Vous les voyez d'ici, mes promeneurs. Vous la connaissez, cette vieille dame, entre ses deux filles à pourvoir. Un peu mûres, les pauvres demoiselles. Hélas! ni dot, ni beauté. Vous l'avez rencontré bien des fois, ce jeune couple, dont l'union promet d'être très féconde, le papa de vingt-cinq ans, tenant par la main une toute petiote en chapeau à panache, et la maman — en robe bien simple, l'air maladif, pas plus grosse qu'une mauviette — poussant devant elle la voiture d'osier, dans laquelle un énorme nouveau-né suce son hochet. J'espère qu'ils sont bien astiqués et tirés à quatre épingles, ces

trois calicots, avec leur chapeau numéro un et leurs gants de chevreau à trois soixante-quinze! Et leur camarade, le maréchal des logis de hussards, a-t-il assez bon air avec son dolman bleu, son pantalon en drap d'officier et son galon d'argent? Tiens, voilà le photographe de la rue du Cherche-Midi! Toujours sa barbe de fleuve et son feutre à la Rubens. Mais le regard d'un brave homme; et comme il est fier de se promener avec son rhétoricien! Eh! pas si vite, les deux sœurs! Vous savez, celles qui tiennent le magasin de deuil. Laissez-nous voir un peu vos jolis visages de brunes aux yeux bleus. A la bonne heure, le charpentier, — oui, celui qui a mis sa belle redingote et son large pantalon de velours tout neuf. — C'est très bien, cela, de porter ce gros bébé de trois ans sur l'épaule; car elle ne paraît pas bien forte, votre bourgeoise en bonnet de linge et en gants de filoselle. N'allez pas, d'après ses grosses moustaches, prendre ce vieux monsieur décoré pour un ancien militaire. Il attend sa retraite, comme sous-chef à la Caisse d'Épargne.

En vérité, tous ces passants font plaisir à voir. Rien que des figures d'honnêtes gens.

« Il n'y a pas de bourgeois innocents, » grom-

melle l'*anarcho* dans sa cachette, tout en tripotant ses produits chimiques et en chargeant de mitraille une vieille boîte de thon mariné.

Et, l'un de ces dimanches, le féroce logicien bombardera, par amour de l'humanité, ces dames à l'église, au moment de la distribution du pain bénit, ou ces messieurs au café, en train de brasser les dominos.

Oui, cette pensée me hantait, en flânant à travers la foule si aimable des petites gens de Paris. Car, je vous l'avoue, ils m'intéressent tout autant que les prolétaires. Que leurs vêtements bien brossés et leur linge blanc d'aujourd'hui ne vous fassent pas illusion. Beaucoup d'entre eux, petits boutiquiers, pauvres commis, presque toujours chargés de famille, ont une existence aussi étroite, aussi précaire que celle des ouvriers. Leur gain n'est guère supérieur à celui de l'artisan, et ils sont obligés à des dépenses qu'il ignore. Il leur faut sacrifier le bien-être à la tenue. Un méchant complet de la *Belle Jardinière* coûte plus cher et est moins confortable qu'une blouse sur un tricot. Et puis, ils n'ont pas le fonds d'insouciance du « populo », ni son vice excusable, — on doit tout dire, — qui lui permet de trouver la

consolation et l'oubli au fond d'une bouteille.

Très à plaindre, lui aussi, ce petit monde. Je le connais bien. J'ai vécu, dans ce milieu-là, toute mon enfance et toute ma jeunesse. Je sais par quelles angoisses on y passe, en songeant à l'échéance ou au loyer. Pour être moins apparente et garder quelque pudeur et quelque dignité, la misère y est aussi dure que chez les manœuvres. Sous la pendule du « salon », il y a souvent, comme au taudis, dans le tiroir de la table, des reconnaissances du Mont-de-Piété. Madame sort avec un gentil chapeau; mais, chez elle, c'est une ménagère en camisole, qui fait elle-même ses savonnages.

Prenons garde de ne nous attendrir que sur les misérables aux mains noires. On croirait qu'elles nous font peur et que nous nous demandons si c'est de la poudre verte qu'elles ont sous les ongles. Ayons aussi de la pitié pour les pauvres honteux, — je m'exprime mal, — pour les pauvres fiers. Elles ont les mains propres, les mères de famille de la petite bourgeoisie, et aussi leurs filles, qui montent en graine, ne se marient pas et restent sages. Mais sous leurs gants du dimanche les doigts sont criblés de piqûres.

Braillards de clubs populaires, réclamez la journée des « trois huit ». Il ne s'en soucie point, ce pauvre papa en paletot râpé, qui se rase à la chandelle, en hiver, court donner une leçon avant d'aller à son ministère et tient des livres, le soir, pour que ses deux grandes aînées ne manquent pas de bottines et que son garçon finisse ses études.

Et savez-vous pourquoi, camelots de la politique, ces petites gens dont je parle sont, en définitive, moins malheureux que vos dupes, que ces travailleurs que vous excitez sans cesse? Leurs privations sont à peu près les mêmes. Mais ils ne vous écoutent pas et ils vous méprisent. Leur bon sens et leur cœur droit protestent contre vos boniments. A la misère qui les menace ils se contentent d'opposer d'admirables vertus, l'ordre, la sobriété, le sentiment profond de la famille. La plupart, esprits traditionnels, imitent leurs père et mère, s'efforcent d'inspirer de l'honneur à leurs fils, et à leurs filles un peu de piété. Et tous, contre les duretés du sort, sont armés de la sagesse suprême : la résignation.

Jamais autant que l'autre jour, en circulant parmi les groupes endimanchés, je ne me suis senti de sympathie pour cette population pari-

sienne, si simple, et ordinairement si bonne, si douce. J'éprouvais une véritable joie de la voir jouir d'un repos bien gagné.

Puis, tout à coup, je me suis rappelé la hideuse parole de l'anarchiste : « Il n'y a pas de bourgeois innocents. »

Et je l'ai vu, par l'imagination, au milieu de ses victimes futures, le fou sanguinaire, fils de l'Orgueil et de l'Envie, le dernier-né des démocraties niveleuses. Impitoyable, il cachait son engin de mort sous ses haillons, et, dans ses yeux fixes de monomane, éclatait la pensée atroce de Caïn, le rêve fratricide du pauvre qui va tuer des pauvres !

22 février 1894.

DISCOURS ACADÉMIQUES

Dans la dernière élection de l'Académie Française, les partisans d'Émile Zola ont fait un grand effort, sans obtenir, hélas, un progrès bien sensible. J'ai voté fidèlement pour l'auteur des *Rougon-Macquart*. Mais tout en déplorant le rigoureux ostracisme qui interdit au maître romancier l'accès de la fameuse Coupole, je ne cacherai pas le plaisir que m'a causé le succès de l'excellent poète José-Maria de Heredia, mon ami depuis près de trente ans, mon vieux et cher camarade de la bande lyrique du Parnasse.

Comme j'avais l'honneur de présider la Compagnie lors de la mort de M. de Mazade, à qui Heredia succède, c'est moi qui, d'après l'usage, serai chargé de répondre à son discours de récep-

tion. Ce jour-là, je l'appellerai « monsieur » gros comme le bras, puisque la tradition l'exige, et cela me fera même un drôle d'effet. Mais je préviens loyalement d'avance les amateurs de mots malicieux et d'épigrammes. Qu'ils ne tourmentent point l'aimable M. Pingard pour assister à cette séance. Ils seraient volés. Puisque le hasard, bienveillant pour une fois, m'accorde la joie de souhaiter la bienvenue à un poète, je le ferai en toute cordialité. Je me contenterai de lui parler de l'art des vers, dont le noble souci a rempli sa vie et la mienne, et je ne ménagerai pas l'éloge à ses admirables *Trophées*.

Ah ! si, par un caprice tout différent du destin, j'avais été mis en présence de quelque personnage officiel et solennel, d'un gros bonnet de la politique, par exemple, j'aurais peut-être été capable de ne pas résister à la tentation de lui offrir quelques bonbons au chicotin roulés dans le sucre académique.

Mais non. Pas même. Je me calomnie; car j'estime, par principe, que cette habitude de taquiner le récipiendaire est peu hospitalière et fâcheuse. Cela rappelle — toutes proportions gardées — les brimades de Saint-Cyr, quand le

conscrit trouve sur son lit toutes les paires de bottes de la chambrée, ou les tortures infligées au « nouveau » dans un atelier de peinture, quand les camarades l'obligent d'abord à monter tout nu sur le poêle et à raconter ses premières amours.

Ce qu'on peut pardonner, en somme, aux imberbes rapins de l'École des Beaux-Arts et aux jeunes cadets de l'armée, ne devient-il pas tout à fait choquant chez des hommes qui ont passé depuis longtemps cet âge heureux et féroce? Quoi de plus niais, de plus ridicule, notamment, que les épreuves maçonniques?

Non que je compare, grand Dieu ! ces brutalités aux coups d'épingle lardés dans l'habit vert du nouvel élu, aux gouttes d'eau bénite empoisonnée dont on le baptise. A l'Institut, les cruautés restent toujours délicates. Le vieux lettré ressemble au chat. Il en a la grâce et l'apparente câlinerie ; mais parfois — prenez garde ! — des griffes inattendues sortent de la patte de velours. On se croit caressé ; tout à coup, voilà qu'on saigne.

Mœurs de mandarins. Les choses doivent se passer à Pékin, dans l'Académie des Mille-Pinceaux, tout comme au bout du pont des Arts.

D'ailleurs, on a un peu changé tout cela. Nous ne reverrons plus, grâce au ciel, de séances douloureuses comme celle de la réception d'Alfred de Vigny, où un fonctionnaire, aujourd'hui totalement oublié, se permit d'outrager un grand poète. L'ombre de Royer-Collard — de ce terrible Royer-Collard, de qui Sainte-Beuve disait avec une fureur comique : « Personne ne lui a jamais rivé son clou ! » — ne se dresse plus parmi nous, drapée dans sa longue redingote de doctrinaire, comme une statue de la mauvaise humeur. De plus en plus on comprend, à l'Institut, que le sourire donne du charme aux barbes grises.

Lisez les réponses adressées par les directeurs aux derniers récipiendaires. Ce sont des modèles de bonne grâce et d'urbanité.

Sans doute, la critique n'y abdique pas tous ses droits. Un éloge sans réserve, dans la bouche de celui qui parle au nom de l'Académie, serait une double maladresse. D'abord, le discours paraîtrait fade et monotone. Puis, en disant à son nouveau confrère : « Vous êtes parfait, » l'auteur semblerait sous-entendre : « Nous sommes tous parfaits, ici. »

Or, la modestie n'est pas l'ordinaire vertu des

corps constitués. Voyez plutôt ce qui a lieu dans les assemblées politiques, quand le président prend la parole au nom de la collectivité. Ce ne sont que grossières flagorneries. L'Académie, conservatoire de la mesure, du tact et du bon goût, doit éviter cet écueil. Quand on abuse de l'encensoir, l'église empeste.

Nous avons pris, depuis quelques années, à l'égard des nouveaux venus, un excellent parti, me semble-t-il. Nous leur témoignons une bienveillance sans aveuglement. Nous leur donnons de la louange sans flatterie. Nous expliquons nos choix au public, nous ne les lui imposons pas. Et nous faisons bien; car l'histoire du quarante et unième fauteuil est là pour nous prouver que nous ne sommes pas infaillibles.

Quant aux airs de hauteur, aux mielleuses impertinences, aux sucres d'orge à l'absinthe d'autrefois, c'est bien fini.

Cependant, si je n'ai qu'à féliciter nos directeurs de leurs récentes harangues, je n'en dirai pas autant de quelques-uns des derniers discours de réception prononcés devant l'Académie. Car c'est maintenant le récipiendaire qui se montre dédaigneux, agressif, ou perfide, et quelquefois

même aux dépens du défunt dont il a le devoir de faire l'éloge.

N'est-ce pas le monde renversé?

Celui-ci, croyant être agréable à la Compagnie, — et se trompant fort, — fusille sans pitié son concurrent malheureux; celui-là, avec beaucoup d'art et d'éloquence, démolit méthodiquement la gloire de son prédécesseur; cet autre expédie son « mort » en quelques phrases et passe à des considérations à peu près étrangères au sujet.

Certes, le nouvel académicien, reçu en séance solennelle, a le droit de parler en toute indépendance, et l'on n'exige pas de lui un panégyrique outré du confrère disparu. Je ne sache pas de milieu où la liberté des opinions soit plus respectée que parmi les Quarante. Plusieurs fois désigné par le sort pour siéger dans la commission qui entend les discours en première lecture, j'ai constaté avec quelle discrétion scrupuleuse, avec quelle politesse exquise, on se bornait à y présenter aux orateurs deux ou trois observations de détail, et toujours dans leur intérêt.

Ce qu'on attend surtout du néophyte, ce sont quelques pages de belle prose, c'est le « chef-d'œuvre », la pièce de maîtrise des anciennes

corporations, c'est ce que certains vieux professeurs appellent encore un « morceau ».

Bon! Mais encore faut-il que cet exercice de rhétorique soit consacré au défunt et à ses mérites. La tradition est là, elle est précieuse, elle date de la vieille France; et, pour ma part, je regretterais fort qu'elle s'altérât et se perdît. Eh! messieurs les candidats, un peu moins d'impatience. Ce « mort » vous est indifférent ou antipathique; vous ne le considérez pas comme un « beau mort ». Eh bien, attendez une autre vacance. Rien n'est plus facile que de ne pas se présenter à l'Académie Française.

Mais une inquiétude me vient. On va peut-être s'imaginer que je suis déjà préoccupé de la façon dont sera tournée, un jour ou l'autre, mon oraison funèbre. De grâce, ne me prêtez pas ce ridicule.

Lorsque je vois un récipiendaire à la mode nouvelle traiter son prédécesseur par-dessous la jambe, je ne me dis point, pareil au personnage de Gavarni qui voit passer un ivrogne : « Voilà comme je serai dimanche. » Je suis plus raisonnable. Je me moque absolument des éreintements posthumes, trop heureux si l'on veut bien me

ménager à peu près de mon vivant. Sur les bords du Phlégéthon, j'en suis certain, on ne se soucie plus de toutes ces vanités.

D'ailleurs, je les juge déjà à leur juste valeur, et j'admire plus que jamais l'Ecclésiaste. Si l'on me demandait, aujourd'hui, de rédiger mon épitaphe, je crois bien que je me contenterais de modifier — et très peu — le célèbre distique de Piron :

Ci-gît François qui ne fut rien...
A peine académicien.

1er mars 1894.

« AU JARDIN DE L'INFANTE »

C'est le titre d'un délicieux recueil de poésies que je viens de lire, et je veux remercier l'auteur des heures enchantées que je lui dois.

Aujourd'hui, je vous en préviens, vous trouverez ici très peu de ma prose, seulement ce qu'il en faudra pour encadrer quelques-uns des vers de M. Albert Samain. Ce sera pour vous tout bénéfice. Je n'ai, d'abord, aucune prétention au rôle de critique littéraire, et puis, il me semble que, pour donner l'impression générale du livre d'un poète, la citation vaut mieux que l'éloge même. En revenant d'une promenade dans les prairies, au mois de mai, vous ne dites pas : « Il y avait toutes sortes de fleurs, comme ça et

comme ça. » Mais vous rapportez un bouquet des champs.

Apprenez donc tout de suite comme M. Albert Samain rêve de faire les vers et comme il les fait :

Je rêve de vers doux et d'intimes ramages,
De vers à frôler l'âme ainsi que des plumages,

De vers blonds où le sens fluide se délie,
Comme sous l'eau la chevelure d'Ophélie,

De vers silencieux, et sans rhythme et sans trame,
Où la rime sans bruit glisse comme une rame,

De vers d'une ancienne étoffe, exténuée,
Impalpable comme le son et la nuée,

De vers de soirs d'Automne ensorcelant les heures
Au rite féminin des syllabes mineures.

. . . . . .
Je rêve de vers doux mourant comme des roses.

Je vous entends d'ici me crier gare. « Attention, parnassien, mon ami ! Ces distiques-là, c'est tout l'art poétique des décadents. » Eh bien, après ? Me croyez-vous immobile et figé dans mes habitudes d'esprit comme un éléphant antédiluvien dans les glaces du pôle ? Oh ! je sais bien que certains jeunes nourrissons des Muses me tien-

nent pour un ridicule vétéran de la campagne littéraire de 1866, pour une espèce d'invalide centenaire, décoré de la médaille en chocolat, qui fait sécher son mouchoir à tabac sur un banc de l'Esplanade. Pas si fini qu'ils veulent bien le dire, le vieux débris. Un conscrit passe, un petit hussard bleu-de-ciel qui a bonne tournure; je lui fais le salut militaire.

Mais il n'est pas question de moi. Il s'agit de M. Albert Samain. Écoutez le début du poème intitulé : *Promenade à l'étang.*

Le calme des jardins profonds s'idéalise.
L'âme du soir s'annonce à la tour de l'église;
Écoute, l'heure est bleue et le ciel s'angélise.

A voir ce lac mystique où l'azur s'est fondu,
Dirait-on pas, ma sœur, qu'un grand cœur éperdu
En longs ruisseaux d'amour, là-haut, s'est répandu?

L'ombre lente a noyé la vallée indistincte.
La cloche au loin, note par note, s'est éteinte,
Emportant comme l'âme frêle d'une sainte.

L'heure est à nous; voici que, d'instant en instant,
Sur les bois violets au mystère invitant,
Le grand manteau de la Solitude s'étend.

L'étang moiré d'argent, sous la ramure brune,
Comme un cœur affligé que le jour importune,
Rêve à l'ascension suave de la lune...

Cela est exquis, ou je ne m'y connais pas. Et je m'y connais, vous savez. Mais que dites-vous du sonnet que voici ?

Le Ciel comme un lac d'or pâle s'évanouit,
On dirait que la plaine au loin, déserte, pense ;
Et dans l'air élargi de vide et de silence
S'épanche la grande âme triste de la nuit.

Pendant que çà et là brillent d'humbles lumières,
Les grands bœufs accouplés rentrent par les chemins;
Et les vieux en bonnet, le menton sur les mains,
Respirent le soir calme aux portes des chaumières.

Le paysage où tinte une cloche est plaintif
Et simple comme un doux tableau de primitif
Où le Bon Pasteur mène un agneau blanc qui saute.

Les astres au ciel noir commencent à neiger,
Et là-bas, immobile au sommet de la côte,
Rêve la silhouette antique d'un berger.

Je vous assure que je ne choisis pas. J'ouvre le volume au hasard. Partout, je retrouve cette intensité de sensation, cette atmosphère de songe, cet accent noble et suave, cette langue ailée et musicale.

Il y a des défauts, sans doute. Vous vous êtes aperçus déjà que M. Samain traite la césure avec une liberté beaucoup trop grande — selon moi, du moins, qui ne suis pourtant pas irréprochable à cet égard. Mais son vers reste toujours har-

monieux. J'ai relevé, çà et là, des hardiesses, des raccourcis de style, qui ressemblent à des incorrections. Infiniment délicat, épris des nuances subtiles, des correspondances lointaines, le poète tombe parfois dans l'obscurité. Je soupçonne aussi ce voluptueux, ce spleenétique, d'un peu de paresse. Son souffle est très ample, mais la plupart de ses pièces sont courtes.

Critiques de détail, du reste, et dont je fais bon marché. L'essentiel, c'est que je me sens en présence d'un vrai poète, et que, à toute page de son recueil, je rencontre de l'inspiration naturelle et pure, jaillie comme une source, épanouie comme une fleur. Ah! ce n'est pas ici la tragédie du *Monde où l'on s'ennuie*, dans laquelle « il y a un beau vers ». A chaque instant, j'en note d'admirables et de charmants. Ils fourmillent :

... Ma jeunesse déjà grave comme une veuve.

... Un cœur mélancolique où la lune se lève.

... L'heure passe comme une femme sous son voile.

... Mets sur mon front tes mains fraîches comme une eau pure.

Mais je citerais jusqu'à demain.

M. Albert Samain est un poète d'automne et

de crépuscule, un poète de douce et morbide langueur, de noble tristesse. On respire, tout le long de son livre, l'odeur faible et mélancolique, le parfum d'adieu des chrysanthèmes à la Saint-Martin. Dans cet ordre d'émotions, les neuf strophes, ayant pour simple titre : *Élégie*, sont adorables.

Ne croyez pas cependant que M. Albert Samain n'ait sur sa palette que des demi-teintes et des couleurs assourdies. Je ne veux pour preuve du contraire que ses deux admirables sonnets sur Cléopâtre. Par malheur, la place me manque. Mais voici toujours le second :

Lourde pèse la nuit au bord du Nil obscur...
Cléopâtre, à genoux sous les astres qui brûlent,
Soudain pâle, écartant ses femmes qui reculent,
Déchire sa tunique en un grand geste impur,

Et dresse éperdument sur la haute terrasse
Son corps vierge, gonflé d'amour comme un fruit mûr.
Toute nue, elle vibre ! et, debout sous l'azur,
Se tord, couleuvre ardente, au vent tiède et vorace.

Elle veut, et ses yeux fauves dardent l'éclair,
Que le monde ait ce soir le parfum de sa chair...
O sombre fleur du sexe éparse en l'air nocturne !

Et le sphinx, immobile aux sables de l'Ennui,
Sent un feu pénétrer son granit taciturne ;
Et le désert immense a remué sous lui.

Quelquefois, par caprice d'artiste, le poète s'embarque pour les féeriques paradis de Watteau, pour les paysages bleus éclairés d'un rose clair de lune :

... Les gondoles sont là, fragiles et cambrées
Sur l'eau dormeuse et sourde aux enlacis mourants,
Les gondoles, qui font, de roses encombrées,
Pleurer leurs rames d'or sur les flots odorants.

Les nefs d'amour, avec leurs velours de simarres,
Captives en tourment, se meurent sur les eaux...
Oh ! quels doigts fins viendront délier les amarres,
Un soir, parmi la chevelure des roseaux ?

On devine ici l'influence de Paul Verlaine, qui, lui-même, lorsqu'il écrivit ses délicieuses *Fêtes galantes*, n'avait pas oublié la *Fête chez Thérèse*, de Victor Hugo. Car, comme dit Brid'oison, on est toujours le fils de quelqu'un. En littérature on est même souvent le fils de plusieurs. Et, puisque la recherche de la paternité intellectuelle n'est pas interdite, je crois bien que M. Albert Samain — qui a peut-être lu mes *Intimités* — doit beaucoup, héréditairement, à Baudelaire, à Verlaine et à ce symphonique et mystérieux Mallarmé, que Mendès a spirituellement appelé un

« auteur difficile » et qui n'en est pas moins, pour beaucoup de « jeunes », un chef d'école.

Mais qu'importent les origines? Et d'ailleurs, ne parlons pas d'école à propos de l'auteur d'*Au Jardin de l'Infante*. Je le considère, dès à présent, comme passé maître. Par sa façon de sentir la vie, qui est d'une qualité fine et rare, par sa forme flottante mais que domine un très sûr instinct de l'harmonie, il est bien lui-même et, presque toujours, vraiment original. Ce qui le distingue de la plupart des poètes nouveaux, c'est qu'il n'y a pas en lui ce désir — toujours décevant et funeste — d'étonner le lecteur ou, comme on dit dans les cénacles, « d'épater le bourgeois ». Il est précieux et nuancé, mais sincère. Et puis, c'est un caressant, c'est un tendre; et cela devient tout à fait exceptionnel parmi nos petits féroces, qui sont capables d'écrire un volume de deux mille vers sans souffler mot de leur bonne amie.

Écoutez, pour finir, ces jolis vers d'amour :

Je voudrais, convoitant l'impossible en mes vœux,
Enfermer dans un vers l'odeur de tes cheveux;
Ciseler avec l'art patient des orfèvres
Une phrase infléchie au contour de tes lèvres;

Emprisonner ce trouble et ces ondes d'émoi
Qu'en tombant de ton âme un mot propage en moi;
Dire quelle mer chante en vagues d'élégie
Au golfe de tes seins où je me réfugie;
Dire, oh ! surtout, tes yeux doux et tièdes parfois
Comme une après-midi d'automne dans les bois;
De l'heure la plus chère enchâsser la relique,
Et, sur le piano, tel soir mélancolique,
Ressusciter l'écho presque religieux
D'un ancien baiser attardé sur tes yeux.

Tel est mon poète. Je ne le connais que par son livre et ne sais rien de lui, sinon qu'il est jeune. Oh ! quelle joie ce serait pour moi que ma sympathie lui fût bienfaisante ! Que je serais heureux qu'un juge moins suspect d'indulgence pour les accoupleurs de rimes, un critique ayant de l'autorité, un France, un Lemaître, un Brunetière, se prît de goût pour lui et assurât son succès. Car il y a, dans ce livre-ci, j'en suis certain, beaucoup plus qu'une espérance, et M. Albert Samain me paraît un des plus intéressants, et, à coup sûr, le plus accessible, parmi les jeunes esprits qui s'abandonnent à la récente évolution de la poésie et ne prétendent mettre dans leurs vers que des sensations, du rêve et de la musique.

Hein ? quoi ? qu'est-ce que vous dites ?... Qu'il

existe aussi quelques petites choses qui s'appellent la pensée, l'imagination, le sentiment? Peut-être, si vous y tenez. Mais je vous assure que tout cela est de moins en moins à la mode.

15 mars 1894.

POUR LES PETITS POITRINAIRES[1]

Encore une bonne œuvre! Encore la charité! Encore la « vieille mandoline », comme on dit dans les réunions anarchistes — ou même simplement socialistes.

Excusez-moi. Mais que voulez-vous? Ce n'est pas pour demain, c'est même, j'en ai peur, pour la semaine des quatre jeudis, qu'on nous promet l'Age d'Or libertaire, le Paradis terrestre selon Ravachol, où les tigresses, vautrées parmi les roses d'un mois de juin permanent, allaiteront les agneaux orphelins, et où il n'y aura plus, je suppose, ni méchants, ni pauvres, ni malades. De

1. La souscription, ouverte par *le Figaro* après la publication de ces pages, a réuni, en moins d'un mois, la somme de cent quatorze mille francs.

l'aveu même de M. Jean Grave, il nous faudra traverser une atroce révolution, précédée de beaucoup de bombes apéritives, avant d'entrevoir cet Éden, qui n'existe, quant à présent, que comme sujet de plafond à mettre au concours pour décorer la Bourse du Travail. Je le signale, en passant, à nos édiles.

Cependant la misère est là, sous nos yeux; le douloureux spectacle nous navre le cœur, et, pour apporter quelque tempérament aux souffrances humaines, nous n'avons que le remède connu, le vieux spécifique, la charité. Est-ce notre faute si la réforme sociale ressemble à un train qui chauffe toujours et qui ne part jamais? Force nous est de prendre l'antique diligence. Elle ne va pas vite, mais elle fait de la route et elle arrive au but.

Fidèle à ses généreuses traditions, *le Figaro* prête aujourd'hui son puissant concours au développement d'une œuvre admirable, de l'*Œuvre des Enfants tuberculeux;* et la sœur Candide, supérieure de l'hôpital d'Ormesson, m'a fait le très grand honneur de me choisir pour intéresser le public à ses chers malades.

J'ai d'abord hésité, j'ai invoqué mon peu d'au-

torité, mon manque de compétence. Mais si vous connaissiez la sœur Candide, qui joint à la séduisante rondeur de la maîtresse-femme la force de conviction d'un apôtre, vous sauriez qu'on ne lui résiste pas.

Apprenez donc ce qu'elle demande, cette impérieuse sœur Candide : la modeste somme de deux cent cinquante mille francs ! — Et à qui ? — A tous les enfants de France.

Oh ! soyez sans inquiétude. Il lui faut ses deux cent cinquante mille francs. Elle les aura.

Car l'hôpital d'Ormesson, qui renferme pourtant cent lits, est, depuis longtemps, trop étroit. La succursale de Villiers-sur-Marne, où il y en a quarante, n'est pas non plus suffisante. Et la sœur Candide se désespère. Car, dans bien des taudis, il y a de petits poitrinaires qui se meurent, et qu'elle voudrait soigner, qu'elle pourrait sauver !

Or, précisément, pour compléter l'établissement de Villiers-sur-Marne, la sœur possède le plan d'un pavillon modèle, d'un vaste « hall » de quatre-vingts lits, où, par un système de ventilation extrêmement ingénieux et qu'on pourrait appeler les *poumons de l'hôpital*, il y aura constamment appel de l'air pur et rejet de l'air vicié, où

l'on créera même une atmosphère artificielle et chargée de principes salutaires, où les malades respireront, en un mot, la santé et la vie.

Il faut que ce pavillon soit construit. Il faut que cette belle Œuvre de miséricorde, à laquelle tant de grands cœurs ont déjà apporté leurs dons généreux, tant d'illustres médecins leur science, dispute et arrache au trépas un nombre toujours plus grand de victimes innocentes.

Car on peut les sauver. Non pas toutes, hélas! mais on en sauve; et le vieux préjugé, qui condamnait à mort tous les poitrinaires, est désormais vaincu. Grâce aux progrès de la thérapeutique, la phtisie, prise au début, chez l'enfant, chez l'adolescent même, n'est plus incurable. Le docteur Léon Petit, secrétaire général de l'Œuvre et l'un de ses plus zélés propagandistes, m'en a donné les preuves certaines, a mis sous mes yeux les statistiques, les pièces du procès. Trente pour cent des malades sortis des hôpitaux d'Ormesson et de Villiers-sur-Marne sont guéris, radicalement guéris. Deux jeunes gens, admis assez tard dans la première de ces maisons, qui ne date que de 1888, ont même pu subir victorieusement l'examen du conseil de revision et sont aujourd'hui soldats.

Pauvres enfants ! Avec quelle joie ils ont dû entendre le mot du major : « Bon pour le service. » Eux qui, naguère, crachaient le sang, n'auront plus à le répandre, un jour peut-être, que pour la patrie.

Pour construire ce nouveau pavillon, qui portera à deux cents le nombre des lits mis au service des petits poitrinaires, *sans distinction de culte ni d'origine*, et dont le plan a été conçu en vue de l'application des découvertes les plus récentes de la science au traitement de la tuberculose, une pensée délicieuse et touchante, une pensée d'or, qui ne pouvait naître que dans le cœur d'une femme, est venue à la sœur Candide.

Son *Pavillon des Enfants de France*, c'est aux enfants, à tous les enfants, qu'elle le demande. « Pensez à vos petits camarades mourants, leur crie-t-elle. Parlez d'eux à vos parents, à vos amis. Travaillez à les sauver. Donnez votre brique à leur hôpital. Le prix de chaque « brique » est fixé à un franc. Donnez-en cent, et vous aurez le titre de *Bienfaiteur;* donnez-en mille, et vous serez *Fondateur*. N'en donnez qu'une, si vous êtes pauvre. Elle sera reçue avec la même reconnaissance. Mais que tous les dons soient faits au nom

d'un enfant, qu'on y associe le souvenir d'un enfant. »

Sentiment délicat et profond, et vraiment digne d'une âme chrétienne ! Il semble à cette sainte femme que l'aumône soit plus pure, plus sacrée, plus agréable à Dieu, quand elle tombe de la petite main d'un nouveau-né, — et, pour mieux lutter contre la tombe, elle fait appel à tous les berceaux.

Cet appel, j'en suis convaincu, aura le plus grand retentissement. Il parviendra jusqu'au fond de bien des cœurs et il y fera vibrer les fibres les plus intimes de la sensibilité. Toutes les familles en seront émues, et — surtout et d'abord — toutes les mères.

Vous serez émue, vous, l'heureuse femme, qui tenez, dans l'attitude auguste des madones, votre enfant nu sur vos genoux, et qui admirez, remplie d'un tendre orgueil, son corps si frais, si robuste et si sain. Vous songerez à ces pauvres êtres qui sont venus au monde déjà rongés par un horrible mal, les membres grêles, les yeux creux, les lèvres pâles, le front sombre, et vous les comparerez en frémissant à ce charmant *bambino*, qui fait la joie et la parure de votre foyer. Vous son-

gerez combien il est aimé, choyé, dorloté, ce roi de votre cœur, tandis que les autres — ceux que la bonne sœur Candide, faute de place, n'a pu encore recueillir — s'étiolent et agonisent sur quelque grabat. Alors, vous voudrez que votre bel enfant vienne en aide aux petits malades, que son nom bien-aimé, que vous ne pouvez prononcer sans sourire, soit écrit sur les briques du *Pavillon des Enfants de France*, que son premier geste soit un geste de bonté; et, selon vos moyens, vous mettrez la bank-note, le louis d'or ou la pièce blanche entre ses doigts si mignons, dans son petit poing maladroit, que vous avez si souvent dévoré de baisers avec un râle de plaisir.

Vous serez émue aussi, vous, la mère douloureuse et pleine d'angoisse, qui vous réveillez en sursaut, au bruit d'une toux trop connue, et qui courez pieds nus dans la chambre vers un berceau d'où sort une faible plainte. Ah! qu'on les guérisse, n'est-ce pas, qu'on les sauve tous, les petits malades! Et pour que le vôtre vous soit conservé par le bon Dieu — à qui croient toutes les mamans — vous enverrez, et tout de suite, et avec quels vœux ardents, vos mille francs ou vos vingt sous à l'œuvre de tendresse et de pitié, à l'asile

béni où l'on soigne et où l'on aime les enfants qui toussent.

Je suis sûr encore qu'il vous touchera, l'appel de la sœur Candide, ô jeune femme dont un précieux espoir ralentit la marche et qui vous appuyez, plus lourde, au bras de votre époux. Comment s'appellera-t-il, le cher attendu? Je jurerais que vous lui avez déjà choisi un nom. Envoyez-le bien vite, avec votre offrande, à l'hôpital des petits tuberculeux; et, comme on dit dans la belle prière, qu'il soit béni, le fruit de vos entrailles, l'heureux enfant qui aura fait le bien, même avant d'être né !

Mais vous aurez surtout le cœur déchiré par la pensée des petits moribonds qu'on dispute à la mort, vous, mère lamentable et long voilée de noir, qui prenez si souvent le chemin du cimetière. Des fleurs que vous arrosez d'une main pieuse et tremblante sur le tombeau de votre enfant, il va monter aujourd'hui un parfum plus pénétrant et plus suave, et comme un conseil angélique. Vous respirerez, pour ainsi dire, la chère âme envolée; et le nom gravé sur la pierre vous demandera de l'inscrire au mur de la maison des petits martyrs, comme un souvenir envoyé à ceux

qui pleurent et qui souffrent par celui qui repose et ne souffre plus.

En ai-je assez dit pour attendrir mes lecteurs et pour attirer la générosité publique vers l'Œuvre excellente des petits poitrinaires? Non, sans doute. Mais tous les bons cœurs m'ont compris.

Cependant je ne veux pas terminer cette page sans parler des innombrables témoignages de sympathie déjà recueillis par l'Œuvre. Dans le volumineux dossier que m'a communiqué M. le docteur Léon Petit, j'en trouve de magnifiques, qui honorent grandement les donateurs, et de très modestes, qui ne sont pas les moins touchants. Voici la liste de souscription des enfants alsaciens, — et le cœur se serre de regret. — Voici celle des enfants russes, — et il s'épanouit d'espérance.

Mais il en est une devant laquelle, je ne rougis pas de l'avouer, des larmes me sont venues aux yeux.

Il s'agit d'une très humble, d'une très pauvre obole, une dizaine de francs. Mais ils ont été souscrits par quelques-uns de ceux que la loi appelle les enfants moralement abandonnés, c'est-à-dire par de pauvres créatures, nées dans l'abjec-

tion, arrachées à des parents hideux, et chez qui la société essaye — hélas! souvent en vain — de guérir le virus du mal, le crime héréditaire.

Eh bien! telle est la puissance de la charité. Elle a illuminé l'enfer de ces damnés innocents d'un rayon de Paradis; elle a inspiré à ces malades de l'âme un peu d'amour pour les malades du corps, leurs frères moins infortunés qu'eux. Et, à nous, les heureux, à qui le bien est si facile, voici que les lugubres enfants du vice et de la misère donnent une leçon et un exemple.

Pareille à ces plongeurs de l'Inde, qui se jettent à la mer, une lourde pierre entre les mains, et descendent dans le monde impur des eaux, peuplé de monstres et plein d'épouvantements, l'admirable pensée de la sœur Candide a pénétré jusqu'au dernier bas-fond social, et elle nous en rapporte cette perle divine : la Bonté.

20 mars 1894.

EN ALGÉRIE

J'ai eu plusieurs fois le plaisir de dîner, chez des amis et dans l'intimité, avec M. le général du Barail, et de constater qu'il est la séduction en personne.

D'abord, physiquement, il est superbe. Je n'ai jamais vu de plus aimable ni de plus loyal visage à moustaches grises. Né en 1820 ? Allons donc ! Il a la chaleur d'âme et la verve d'un sous-lieutenant. C'est lui qui aurait le droit d'adresser à nos jeunes refroidis le fameux vers :

Donnez-moi vos vingt ans, si vous n'en faites rien.

Soixante-quatorze hivers ? Soit. Mais des hivers algériens, avec du soleil et des fleurs. Tel que le

voici, campez-moi sur un champ de bataille ce beau chef de cavalerie, apportez-lui sa vieille cravache du 1er spahis et demandez-lui une charge à la Murat, à la tête d'une ribambelle d'escadrons. Et vous verrez, comme disent les ouvriers, de « l'ouvrage bien faite », soyez tranquilles. Je n'en veux pour preuve que l'éclair de joie intrépide, la folie de l'épée, qui brille dans les yeux du général, quand il vous parle de la bataille d'Isly ou de la prise de la Smala.

Nul, mieux que lui, ne conte les histoires de guerre. C'est vibrant, clair, pittoresque et jamais trop long. Une ou deux fois, sous le charme de sa parole, j'ai songé : « Que n'avons-nous ici un sténographe ? » Eh bien, aujourd'hui, voilà mon regret consolé. Le premier volume des *Souvenirs* du général vient de paraître, et, pour ceux qui, comme votre serviteur, aiment le « mélétaire », c'est une ivresse.

Oh ! pas de phrases ! Pas de rhétorique ! Aucune prétention au style ! Mais un train de récit, une allure de cheval de sang ! Et des faits, des faits, en veux-tu ? en voilà ! Des escarmouches et des batailles, des portraits de soldats et d'officiers, d'admirables anecdotes militaires, tout cela dit

avec une sûreté de mémoire, une bonne humeur, une rapidité charmantes, et donnant l'impression de « vrai », la surprise amusante d'un croquis tracé à la hâte, sur le pommeau de la selle.

Pour peu que le lecteur ait pour deux liards d'imagination, elle ressuscite alors devant lui l'Algérie de la conquête, l'Algérie du père Bugeaud et des lithographies de Raffet, l'Algérie des fantassins à buffleteries et des officiers en haut képi et en tunique à jupe. N'en rions pas, morbleu! de ces vieux uniformes. Ceux qui les portaient se sont couverts de gloire au col de Mouzaïa et à Constantine. Ils furent les troupiers de Mazagran, où une poignée de braves dans une bicoque arrêta l'effort de quinze mille combattants; ils furent ceux de Sidi-Brahim, où nos petits chasseurs à pied moururent comme aux Thermopyles, où le capitaine Dutertre atteignit au sublime de Régulus.

Tout en lisant ces glorieux et sanglants épisodes de nos premières campagnes d'Afrique, dans le livre si vivant et si français du général du Barail, je me rappelais mon séjour d'hiver à Alger et mes promenades dans les environs, il y a trois ans.

Est-il possible? Ces arcades du boulevard de la République, qui vous donnent la sensation de la rue de Rivoli, avec la Méditerranée à la place du jardin des Tuileries, c'est l'ancien nid de pirates barbaresques que nous avons pris en 1830! Ce Boufarik, où l'on va par un train de banlieue, comme à Asnières, et où il y a de si beaux eucalyptus, c'est le coin sinistre de la Mitidja, où les Hadjoutes ont coupé la tête à tant de nos pauvres soldats! Ah! qu'elle est loin, l'Algérie des temps héroïques!

..... Et je me suis revu, peu de jours après mon débarquement, par une matinée ensoleillée, buvant mon café, sur ce même boulevard de la République, à la terrasse de la brasserie Gruber (ô couleur locale!). J'étais en compagnie de mon ami, le commandant de V..., homme de premier mérite, élevé en Algérie et parlant l'arabe aussi bien que sa langue maternelle. Comme je riais avec lui de l'impression, peu exotique, que me donnait le milieu ambiant, un indigène vint à passer. Oh! un type magnifique, très majestueusement drapé, avec des yeux de diamant noir et le profil de bouc de l'*Éliézer à la fontaine*, dans le tableau d'Horace Vernet.

Le commandant, qui connaît tout le monde là-bas, l'appela par son nom, le pria de s'asseoir auprès de nous et fit la présentation. C'était le cadi — quelque chose comme le juge de paix — d'un village de la Kabylie; et je remarquai tout d'abord, épinglées sur son burnous, les palmes académiques.

Fidèle observateur du Coran, le cadi demanda une « demi-gazeuse »; puis on causa. Et, dans le français le plus correct, avec très peu d'accent, sans nous tutoyer, — chose extraordinaire pour un Arabe, — il nous parla de la région qu'il habitait et des progrès que l'agriculture y pourrait obtenir à l'aide des machines et de la culture intensive. Oui, comme j'ai l'honneur de vous le dire! Ce personnage à physionomie et à costume bibliques était ferré à glace sur les procédés d'engrais de M. Ville et sur les phospho-guanos. J'étais stupéfait. Je croyais entendre un propriétaire rural de Seine-et-Marne.

Mais où je faillis suffoquer, c'est quand ce prodigieux bédouin se mit à nous expliquer qu'on devrait éclairer le village où il demeurait — un trou de quelques centaines d'habitants — à la lumière électrique. Selon lui, rien n'était plus aisé,

un torrent voisin offrant la force motrice nécessaire. Et, pris d'une sorte de délire scientifique, il se lança dans les accumulateurs, les ampoules Édison, que sais-je? et déploya une technique qui était de l'hébreu pour moi, attendu que toutes ces belles choses n'existaient pas encore, du temps où je suivais, au lycée Saint-Louis, le cours de physique de M. Lissajoux.

Entre nous soit dit, je sentais bien que le cadi, très fier de son savoir et très vaniteux, ainsi que presque tous les indigènes, voulait m'éblouir et, comme on dit en argot parisien, qu'il « se payait ma tête ». Mais il peut se vanter d'y avoir réussi. J'étais positivement confondu par tant de connaissances, de culture intellectuelle. Allons, la civilisation triomphait, décidément. Et, comme je m'exclamais, quand il nous eut quittés, et que je déclarais déjà faite l'assimilation des indigènes aux idées européennes :

« Ne vous montez pas la tête, me dit en souriant M. de V..., et venez avec moi. »

Et, par les ruelles grimpantes de la Kasba, il me conduisit jusqu'au petit cimetière qui entoure la jolie mosquée de Sidi Abd-er-Rahman, un des derniers coins d'Orient restés intacts à Alger. De

là-haut, on jouit d'un immense et admirable point de vue sur le golfe, avec l'Atlas au loin, et le Djurjura neigeux.

Mais le commandant ne m'avait pas mené là pour contempler le paysage. Dans un angle des murs de la mosquée, tout près d'un vieux figuier alors dépouillé de ses feuilles, il me montra un étrange vieillard, accroupi sur une natte pourrie, les genoux au menton, demi-nu sous des loques pouilleuses, qui marmonnait des prières en roulant entre ses doigts un chapelet à très gros grains. Tout ce qu'on voyait de son corps était couleur de bronze, et semblait sec et dur comme une vieille racine. Un peu d'étoupe blanche, qui était de la barbe, moisissait sur sa face émaciée, et dans ses yeux d'aveugle, éteints et laiteux, flottait le rêve immuable, l'idée fixe du fanatique.

Je lui jetai quelques sous, sans qu'il interrompît par un geste ou par un murmure la litanie où il énumérait probablement les quatre-vingt-dix-neuf qualités d'Allah.

« Ce saint homme, me dit M. de V... en m'entraînant, est célèbre par sa piété dans toute l'Algérie. Il fait des miracles. Les feuilles du figuier

sous lequel il prie nuit et jour, guérissent de toutes les maladies. Des pèlerins viennent en cueillir, chaque été, — et des pèlerins qui arrivent quelquefois, s'il vous plaît, des plus lointaines oasis du Sud... Soyez assuré que ce dévot personnage ne demande au ciel, dans ses oraisons, que l'extermination des Roumis. Qu'il nous arrive malheur, comme en 1870, que nous perdions, aux yeux des Arabes, notre prestige d'invincibles, et ce marabout pourra très bien devenir l'inspirateur et le chef d'une terrible révolte, le Prophète attendu, le « Maître de l'Heure »... Et tenez encore pour certain que, dans ce cas, notre prétentieux électricien, notre savant agronome de la brasserie Gruber, marcherait comme les autres pour le massacre en masse des infidèles... Maintenant, mon cher ami, allons faire un tour au Cercle, où nous retrouverons l'Algérie civile, l'Algérie qui fait des élections et des affaires; et nous pourrons aussi, ce soir, si vous voulez, « flirter » avec les petites Anglaises de la colonie d'hiver, à Mustapha... Mais, croyez-moi, si la France veut conserver sa conquête, qu'elle n'y montre jamais ceux qui la représentent qu'entourés de fusils chargés et de sabres nus; et méfions-nous des

cœurs qui battent sous tous les burnous, même décorés du ruban violet. »

... Ces sages paroles me sont revenues à l'esprit, tout à l'heure, en fermant le livre, plein de grâce chevaleresque, du général du Barail. Cette belle et fertile Algérie, dont la prospérité ne peut que grandir, nous la devons aux héros, illustres ou obscurs, dont il nous raconte les exploits, et nous n'y resterons les maîtres qu'en gardant les vertus militaires de notre race. A ce point de vue, d'ailleurs, les récits du vieux spahi sont pour rassurer les inquiétudes de notre patriotisme. « Ah ! les braves gens ! » s'écrie-t-on à toutes les pages. Non, les fils de pareils soldats ne peuvent avoir dégénéré, et il y a toujours, dans leur poitrine, un écho prêt à répondre au roulement rauque des tambours ou à l'aigre appel des trompettes de cavalerie.

22 mars 1891.

RÊVERIE PRINTANIÈRE

Il y a deux ou trois ans, quand les « enquêtes » étaient à la mode, un indiscret journaliste m'a demandé, par lettre circulaire, quel « effet » me faisait le printemps. Je n'ai rien répondu, trouvant cette curiosité tout à fait offensante et voulant m'épargner un aveu pénible. Car, par une triste conséquence de l'âge, le printemps me fait moins d'effet chaque année.

Eh bien! aujourd'hui, je crois que je répondrais, sans fausse honte, à la question de ce reporter. Loin de moi les petits ridicules du vieux jeune-premier! Il y a un quart de siècle, ô Zanetto, que tu chantais: « Mignonne, voici l'avril! » Tu as donc le droit d'avouer que l'éclosion des tendres lilas coïncide, à présent, pour toi, avec

des lourdeurs de tête et de l'embarras gastrique. Tu es pareil à la petite femme de Grévin, qui, assise sur son lit et l'almanach à la main, s'écrie, avec conviction : « V'là le printemps ! Je vas me purger. » Et la chaude caresse du soleil de mars dans ton dos et sur tes reins ne te met plus dans tous tes états. Heureux si elle ne réveille pas dans tes membres quelque rhumatisme endormi. Les lanternes multicolores des gondoles dorées de Watteau, appareillant pour Cythère, vous font signe, mes jeunes amis. Pour moi, je m'estime trop content d'être à peu près d'aplomb, depuis quelques jours, et de n'avoir pas à me diriger vers les bocaux transparents du pharmacien.

Cependant, bien que de plus en plus calme au point de vue de la galanterie, je n'en ai pas moins délicieusement joui, cette année, de la tiède atmosphère et de l'azur limpide, où montait la voix d'argent des cloches de Pâques. Car les Jours Saints sont rarement aussi purs, et, d'ordinaire, c'est une bise très aigre qui échevèle la crinière des chevaux d'omnibus, quand ils ont un rameau de buis piqué près de l'oreille. Oh ! les douces après-midi, où l'on peut flâner, le paletot ouvert et le foulard dans la poche, à travers les

magnificences du Paris triomphal ! J'en ai profité tant que j'ai pu, et je suis allé voir luire au soleil les grosses lettres d'or des enseignes. Jamais la merveilleuse Cité ne m'était apparue plus élégante et plus luxueuse.

Dimanche, place de la Concorde, c'était un éblouissement. Une foule immense circulait, paisible. Des files torrentielles de voitures couraient, glissaient vers les statues cabrées, à l'entrée des Champs-Élysées, et le miroitement des aciers et des cuirs vernis vous aveuglait. L'Obélisque était rose; les pompeux édifices, à droite et à gauche de la rue Royale, semblaient rajeunis, et un vent léger arrachait des jets de perles à l'aigrette liquide des fontaines. Là-bas, sur l'escalier monumental de la Madeleine, on voyait un grouillement de fourmis. De la joie flottait dans l'air. On était comme enveloppé d'une clameur d'allégresse. J'ai voyagé, je connais plusieurs capitales. Non, en aucun lieu du monde, on ne peut avoir, à un tel degré, la sensation d'une grande nation et d'un peuple heureux.

Est-il possible que je me sois mis à songer, dans ce bain de lumière, de richesse et de bonheur, que cette place de la Concorde — comme tous

les points de la grande ville, hélas ! — est peuplée de souvenirs odieux et funestes?

C'est ici, pourtant, tout près de cette fontaine dont bruit et bouillonne l'écume blanche, que tant de sang a coulé et que se dressait, il y a juste un siècle, la guillotine révolutionnaire, l'échafaud permanent de la Terreur. C'est ici que les tambours de Santerre ont étouffé sous leur roulement la voix du roi qui disait : « Je pardonne » ; ici, que des reines et des princesses ont été traînées dans la dure charrette, les mains liées derrière le dos et le crâne tondu sous un bonnet de servante ; ici, que fonctionnait sans cesse la machine rouge, gardée par les baïonnettes des sectionnaires et les aiguilles des tricoteuses, et que les coups sourds et réguliers du couteau rhythmaient la ronde des petites filles, qui, à quelques pas de là, sous les quinconces des Tuileries, chantaient ce mélancolique refrain, où vibre un écho des misères de l'époque :

Dansons la capucine,
N'y a pas de pain chez nous,
Y en a chez la voisine,
Mais ce n'est pas pour nous.

Mais, sans remonter jusqu'à ces temps épou-

vantables, pourquoi se souvient-on aussi, devant cette avenue au bout de laquelle l'Arc de la Grande Armée triomphe dans le soleil couchant, que, par cette voie admirable, il y a vingt-trois ans, a défilé le torrent noir de nos vainqueurs, ayant à leur tête les trois vieillards casqués ? Et ne tournons pas nos yeux de l'autre côté, vers la porte de ce noble jardin où des Renommées équestres brandissent leurs trompettes; car, si la perspective s'étend maintenant par là, si profonde, c'est que, dans une de nos luttes de Caïn, nous avons nous-mêmes livré aux flammes le vieux palais de nos rois.

Ne regardons pas non plus au Sud; car voici, de l'autre côté de la Seine, ce Parlement scandaleux, où, l'an passé, quand la Vérité voulait se faire entendre, on lui mettait la main sur la bouche; — ni au Nord; car, hier, à la porte de cette lourde église, un homme tombait, tué par l'explosion de sa propre haine, éventré par l'horrible engin de massacre qu'il voulait jeter sur des femmes et des enfants en prières.

Il est dissipé, le charme de ma promenade printanière. Avec la poussière de Paris, la vieille poussière historique, que le vent du Nord-Est

vient de soulever et dont il me fouette le visage, j'ai respiré l'odeur de poudre et de sang des révolutions !

Et, le lendemain, quand je fais sauter la bande d'un journal du matin et quand j'y lis qu'une malheureuse femme et sa petite fille ont été trouvées, mortes de faim, dans un taudis de la rue Pétrarque, alors, oh ! alors, elle me fait horreur, mon impression de confiance et de bien-être égoïstes, dans la belle journée de fête, parmi le luxe et l'opulence de l'énorme ville !

Mortes de faim ! Vous avez bien lu. Mortes de faim ! Une mère et son enfant ! Et elles agonisaient peut-être, tandis que je regardais filer ces somptueux équipages ; elles agonisaient, ces deux créatures, qui auraient vécu, pendant huit jours, avec le prix des gants d'un valet de pied ! Et, vers le soir, leurs cadavres étaient déjà froids, sans doute, là-haut, dans leur galetas, sur cette colline du Trocadéro, que je regardais, en traversant le pont de la Concorde, et dont j'admirais, avec un plaisir d'artiste, le pittoresque profil sur la pourpre du Ciel !

En vérité, devant cet effroyable fait-divers, j'ai le remords de mon heure joyeuse de la veille,

quand je me laissais bercer par l'optimisme. Non, la nation n'est ni grande ni heureuse, dont l'état social permet de telles monstruosités; et il avait bien tort de se dérouler si fièrement dans l'azur, le large pavillon tricolore, sur le Ministère de la Marine.

Pour m'attrister encore davantage, elles me reviennent de nouveau à l'esprit, les lugubres réminiscences de l'histoire du siècle, qui s'évoquaient, hier, devant moi, sur la place ensoleillée.

Ainsi, de toutes ces convulsions, de toutes ces luttes, de toutes ces guerres, de tous ces formidables efforts vers un peu plus de justice et d'égalité dans les conditions de la vie, voici le résultat. Rien ! Il y a des misérables comme avant, des désespérés comme avant, des affamés comme avant. Tout le sang répandu sur les échafauds de 1793, sur les barricades de cent émeutes, au pied du mur des fusillades de la Commune, n'a pas engraissé le champ du pauvre et, au bout de cent ans, ne fait pas pousser pour lui un épi de plus. Nue et la peau collée à son squelette, la Misère tend toujours ses mains suppliantes; et les orateurs pleins de salive n'ont à lui donner, pour se vêtir et pour se repaître, que des phrases et du

vent. Impuissance de la parole et du glaive ! Nul progrès ! Car je défends qu'on prononce ce mot devant moi, tant qu'une femme et un enfant pourront mourir, faute de pain, devant Paris regorgeant d'or.

Et, le cœur crevé d'amertume, on prévoit l'avenir semblable au passé, d'autres harangues creuses, d'autres rages stériles, d'autres révoltes vaines. La révolution est comparable aux malheureuses syphilitiques, qui peuvent concevoir, qui souffrent toutes les douleurs de la grossesse, mais dont le sang corrompu finit par empoisonner le fœtus, et qui avortent toujours. N'espérez rien de l'œuvre de haine. La bombe de l'anarchiste ne fera pas plus pour le bonheur du monde que la guillotine du jacobin.

Cependant, tandis que je m'abandonne à ces sombres pensées, le printemps s'épanouit devant moi, délicieux et ironique. La nature, l'éternelle inexorable, me reproche de m'émouvoir, me rappelle doucereusement les vérités banales et cruelles.

Insensé, qui rêves de changement devant l'immuable, ne sais-tu pas qu'après la chaude saison vient l'horrible hiver, auquel succède un nouveau printemps, et que tout évolue sans cesse, mais

que rien ne change? Tu parles de justice; et des cent fleurs qui couvrent cette branche d'amandier, quelques-unes à peine donneront un fruit. Le progrès? Un mot. Relis la monotone histoire. Vois la grandeur de chaque peuple toujours suivie de décadence. Que de civilisations disparues! C'est un va-et-vient de marée. L'homme est absurde qui prétend fonder quoi que ce soit. Un jour, le vent du désert dispersera quelques flots de poussière qui auront été les Pyramides; et tout meurt, les fourmis et les étoiles. Celui-là seul est sage qui condamne la vie mauvaise, s'incline devant le mystère — et attend.

29 mars 1894.

CAMBRONNE

Un Nantais, M. Léon Brunschvicg, vient de publier sur le général Cambronne et sur sa vie civile, politique et militaire, une étude écrite d'après les documents inédits des Archives Nationales et du Ministère de la Guerre. Le livre est intéressant, et tous les traits susceptibles de faire honneur au héros du Dernier Carré y sont recueillis et groupés par son compatriote avec un soin pieux, qui n'exclut ni le respect de la stricte vérité, ni l'esprit critique. Tous les lecteurs du *Cambronne* de M. Léon Brunschvicg y trouveront plaisir et profit; mais, pour moi en particulier, — ai-je besoin de vous le dire? — c'était du « nanan ». Vous devinez bien, puisqu'on ressuscite aujourd'hui le vieux brave, que je vais lui présenter

les armes et, mille tonnerres ! en faisant sonner les capucines de mon fusil.

Mais déjà vous m'interrompez et me demandez, avant tout, si j'ai trouvé, dans ce nouveau volume, quelque chose de décisif à propos du fameux mot, dans lequel, comme l'a dit un homme d'esprit, la mémoire de Cambronne est « embaumée ». L'auteur de la biographie du général s'est longuement étendu sur cette matière, — si j'ose m'exprimer ainsi, — et sa savante dissertation ne remplit pas moins de trente-six pages. Je les ai lues attentivement, et j'ai le regret de vous apprendre que, sur le point obscur qui nous occupe, elles ne font qu'exciter la curiosité sans la satisfaire.

Ce qui paraît cependant à peu près positif, c'est que la phrase éloquente : « La Garde meurt et ne se rend pas », a été prononcée, le soir de Waterloo, soit par Cambronne lui-même, soit par le général Michel, qui fut tué à ses côtés. Mais il est aussi très vraisemblable que Cambronne, après une nouvelle sommation des Anglais, leur lança son apostrophe excrémentielle et, comme dit Victor Hugo, compléta Léonidas par Rabelais.

Cent fois interrogé sur ce sujet, le général a

toujours répondu qu'il avait refusé de se rendre, mais qu'il ne se rappelait pas les termes dont il s'était servi dans cette minute désespérée. « Tout ce que je sais bien, a-t-il dit un jour au général de Bréa, c'est que je les ai envoyés faire f.....! » Ce qui semble indiquer que Cambronne n'avait pas peur du vocabulaire des corps de garde et que, le 18 juin 1815, vers neuf heures du soir, au bas du plateau de Mont-Saint-Jean, il a été fort capable — empruntons encore cette périphrase à l'auteur des *Misérables* — de déposer du sublime dans l'histoire.

Ne se souvenait-il pas, en effet, de la forme qu'il avait donnée, dans la fièvre du combat, à son héroïque refus? Rien n'est plus admissible. Je crois aussi qu'il était gêné par la double légende. Vue à distance, la belle phrase, qu'il a peut-être trouvée dans un coup d'inspiration, l'intimidait, lui, homme du peuple, et sans lettres. Cela lui paraissait trop beau pour lui. Quant au « mot », que n'avait pas encore magnifié le romantisme, j'ai l'idée que l'intrépide grognard en rougissait naïvement, tout en s'avouant au fond de lui-même qu'il avait fort bien pu le cracher à la face des vainqueurs. Et, vous serez de mon

avis, tant de modestie et de simplicité sont touchantes.

Simple et modeste, tel fut, pendant toute sa vie, le général de brigade-major du 1er régiment de chasseurs à pied de la Vieille Garde. A chaque grade nouveau — et il les conquiert tous par des actions d'éclat — il est pris de scrupule, se croit indigne, tâche de se dérober. Il faut, pour ainsi dire, le contraindre à l'avancement. Jamais il ne consentit à se laisser nommer général de division, jugeant la tâche au-dessus de son mérite.

Le gouvernement de la Restauration l'avait d'abord, comme on sait, indignement traité. A son retour des pontons anglais et de la prison d'Ashburton, on n'avait pas craint d'envoyer comme traître, devant un conseil de guerre, le fidèle compagnon de l'Empereur à l'île d'Elbe. Ce fut un scandale. Cambronne fut acquitté, sans doute, mais pas à l'unanimité des voix, et il fallut, pour sauver sa tête, toute la généreuse éloquence du jeune Berryer, qui, bien que royaliste, réclama l'honneur de plaider pour le grand soldat de Waterloo. Or, lorsque, plus tard, Louis XVIII, réparant son injustice, rétablit le général dans ses grades et dignités et transforma même en vicomté

sa baronnie impériale, celui-ci se contenta de signer « L. V. Cambronne ». Ces deux initiales signifiaient « le vicomte ». Impossible, n'est-ce pas, de se moins parer d'un titre ?

On ne découvre chez cet admirable soldat qu'une petite vanité, — oh ! si excusable ! — celle de ses blessures. Il en était criblé. Déjà, pendant la campagne de France, il avait été atteint plusieurs fois, à Bar-sur-Aube, à Craonne, à la bataille sous Paris. La mitraille anglaise, à Mont-Saint-Jean, l'avait tatoué de cicatrices. En 1820, il eut le caprice de faire constater, par un vieux chirurgien militaire de ses amis, les glorieux stigmates dont il était couvert. La description de ces pauvres membres, troués de coups de feu, hachés par l'arme blanche, donne le frisson. On rêverait volontiers ce corps de martyr étendu sur les genoux d'une mère douloureuse, d'une *Pieta*, qui serait la France.

M. Léon Brunschvicg nous apporte encore une preuve de l'extrême simplicité de cœur qui distinguait l'honnête Cambronne. Ce sont quelques lettres d'amour, adressées par lui à une jeune fille, Sophie-Augustine Corbizet, qui devint sa maîtresse, quand il n'était encore que capitaine,

et avec laquelle ce fidèle amant correspondait jusqu'en 1818. La lecture de ces lettres est, il faut l'avouer, assez comique; car elles sont hérissées de fautes de syntaxe et la rédaction est digne d'un tourlourou écrivant à sa « particulière ». Le goût du temps s'y retrouve. Cambronne n'hésite pas à débuter par « amante chérie » et traite parfois son amie de « barbare » et de « cruelle », comme dans les tragédies classiques. Mais il se lasse vite du style noble que, d'ailleurs, l'objet de ces billets doux ne réclame pas impérieusement. Tantôt, le capitaine remercie sa Sophie d'un habit qu'elle lui a acheté à la foire, et ne consent à accepter d'elle ce cadeau qu'à la condition de lui en faire un à son tour. Ailleurs, il invite sa maîtresse à ne le point venir voir jusqu'à nouvel ordre, car une épidémie de gale sévit au camp de Boulogne, et le capitaine l'a attrapée.

« Vois quel cadeau je te ferais, s'écrie-t-il, tu connais ma délicatesse, à ne pas vouloir qu'aucune femme puisse jamais me reprocher que je sois l'auteur de n'importe quelle souffrance que je pourrais lui donner dans l'état où je suis. Que serait-ce donc pour ma bonne amie, ma maîtresse, mon amante, ne se voir que des yeux, tan-

dis que nos cœurs désireraient tant de se rapprocher, de se confondre; la raison ne serait rien, j'en juge par ton amour, et la mienne pourrait bien n'être plus la maîtresse de se souvenir de la sagesse... Je t'embrasse avec un cœur brûlant toujours du feu éternel qui ne peut s'éteindre qu'avec la vie. »

On le voit par cet échantillon, le pioupiou traditionnel des vaudevilles et des caricatures, le petit fantassin qui, sur un banc de jardin public, regarde en louchant les appas d'une nourrice, n'écrirait pas d'une autre encre. La correspondance amoureuse de Cambronne n'offre rien, je le constate, où la subtilité de nos psychologues puisse s'exercer.

Mais ne raillons pas les âmes naïves, gardons-nous de rire des pauvres d'esprit. Mieux que les intellectuels, ils acceptent en bloc certains sentiments que détruirait l'analyse, certains devoirs qui ne supporteraient pas l'examen de la raison, et qui sont pourtant ce qu'il y a de plus essentiel à la marche de l'humanité. Cambronne, soldat ignorant, aima passionnément sa patrie et l'homme en qui elle était alors incarnée; et lorsqu'il eut à braver la mort pour sa France et pour

son empereur, ce Dumanet fut l'égal d'Achille.

Il faut que je fasse un aveu. C'est avec une sorte d'envie que je considère ces destinées de soldats, humbles par la pensée, glorieuses seulement par les actes. Car dans ces existences si rudes et si agitées, il y a une grande douceur. Ces hommes ont un devoir très simple; ils le connaissent bien, ils sont sûrs d'exercer une vertu en obéissant. Méprisez-moi si vous voulez, vous à qui tout pouvoir semble une tyrannie et qui n'admettez d'autre maître que vous-mêmes.

Hélas ! être son maître, que cela est difficile ! N'obéit-on pas toujours? A ses intérêts qu'on qualifie de nécessités, à ses préjugés qu'on décore du grand nom de principes. Et que d'hésitations ! La question se pose, à chaque pas : « Que faire? » En dehors de quelques lois de morale élémentaire, personne n'est sûr de rien. Il n'y a guère que les fanatiques et les imbéciles qui n'aient jamais l'inquiétude ou le regret de leurs actions. Qui n'a pas senti, dans les circonstances graves de la vie, le besoin d'une règle ?

Le soldat, lui, se repose sur ce solide point d'appui, l'obéissance. Il abdique sa volonté, — et ce renoncement est noble, car il peut entraîner,

pour celui qui le fait, le sacrifice de sa vie, — il devient passif, et voilà un homme tranquille. Il sait maintenant où est son devoir !

On nous rebat les oreilles de liberté à outrance, des droits de l'individu. Bah ! je n'entends parler autour de moi, et par les plus fougueux révolutionnaires, que des chefs du parti, de la discipline du parti. Seulement, ces chefs sont mal obéis, cette discipline violée sans cesse, et c'est le gâchis. Dans l'armée, on donne et on exécute les ordres pour de bon. Voilà toute la différence. Et, au sommet de la hiérarchie, il y a une entité, un symbole, un pouvoir qu'on ne discute pas, quelque chose de flottant, de mystérieux et de sacré : le drapeau.

« Brutes ! me crie un frénétique. Brutes et esclaves, qui tuent et meurent pour une loque au bout d'un bâton ! »

Excusez l'infirmité de ma nature. J'aurais aimé à être une de ces brutes, un de ces esclaves, qui acceptent le joug militaire, mais en qui palpitent cependant l'honneur, la fidélité, le dévouement, et ce qu'il y a de plus haut dans l'homme, le mépris de la mort !

Cambronne fut un de ceux-là. La légende veut

que, grossier soudard, il ait accompagné d'une parole immonde son plus bel acte d'héroïsme. Qu'importe? Le respect et l'admiration sont tellement enracinés dans nos cœurs pour ceux qui préfèrent un idéal quelconque à la vie, que le fumier vomi par le soldat de Waterloo fait croître et fleurir sur sa tombe un immortel laurier.

5 avril 1894.

L'ODÉON

En ce moment, l'Odéon, le théâtre de mes débuts, mon cher et vieil Odéon, se rappelle à moi de diverses manières.

D'abord, voici l'intéressant et agréable livre d'Albert Lambert, *Sur les planches*. Albert Lambert, c'est l'Odéon personnifié. Si je ne voyais plus, un de ces quatre matins, son nom sur l'affiche, je serais aussi troublé que si l'on supprimait, derrière le monument, la station de l'omnibus des Batignolles. Que l'excellent comédien ne prenne pas en mauvaise part cette innocente plaisanterie. Je veux seulement dire qu'il occupe, avec beaucoup d'honneur et de talent, une place d'élite dans la troupe.

Or, cet acteur si utile, si laborieux, laisse traî-

ner une plume sur sa table de toilette, entre sa patte de lièvre et son pot de rouge végétal, et de cette plume il se sert à merveille pour ratiociner sur un art dans lequel il est passé maître. Drapé dans la robe rouge du médecin moliéresque, ou sous le froc du vieux Charles-Quint de *Don Juan d'Autriche*, Albert Lambert, pendant les entr'actes, a donc écrit un fort bon livre. On sent là un homme qui parle bien de ce qu'il sait bien et de ce qu'il aime par-dessus tout. C'est un plaisir assez rare.

Je recommande *Sur les planches* à tous les amateurs de spectacles, et principalement aux jeunes artistes. Étudiez-moi cela, fillettes qui mettez du blanc gras sur vos joues fraîches, et vous aussi, cadets imberbes, qui, pour avoir l'air d'être rasés de près, seriez capables de vous maquiller le menton avec du bleu de blanchisseuse. Lisez le volume d'Albert Lambert, un coude dans l'oreiller, futures Célimènes. Faites-en votre épée de chevet, Rodrigues et Clitandres de l'avenir. Vous ne sauriez recevoir, sur votre art difficile et charmant, de plus sages ni de plus précieux conseils.

Sur la scène de ce même Odéon, on vient de reprendre *le Trésor*, un ouvrage de ma jeunesse. Aux répétitions, en écoutant mes vers, fort bien

dits par de jeunes et gentils comédiens, j'ai été forcé de m'avouer que cela ne ressemblait pas du tout à la « tranche de vie » du Théâtre-Libre, à la pièce « rosse » au goût du jour. *Le Trésor* n'est qu'un conte de fées, terriblement romanesque. Plaira-t-il encore à quelques grands enfants? Je le souhaite. Dans tous les cas, cette reprise m'a donné une vive joie, celle de fouler de nouveau les planches de mon cher Odéon.

Vingt-cinq ans! Voilà vingt-cinq ans que fut jouée là ma première pièce, et l'hiver prochain, quand on y représentera mon drame encore inédit : *Pour la Couronne*, nous célébrerons nos noces d'argent, le vieux théâtre et moi. L'autre soir, en flânant dans les coulisses, j'ai reconnu, derrière un décor marouflé d'anciennes affiches, celle de la « première » du *Passant*, avec la date, 14 janvier 1869. J'en ai eu un battement de cœur, et mille souvenirs m'ont assailli.

La veille de ce bienheureux jour-là, je n'étais qu'un petit employé des bureaux de la Guerre, très pauvre, vivant en famille, apportant, à chaque fin de mois, son traitement aux deux femmes du logis, la maman et la sœur. Je me rappelle que, à cette époque, mon très mince budget personnel

se soldait toujours par un déficit de quarante sous. J'avais beau faire des économies, opérer d'ingénieux virements, prendre cinq francs au chapitre blanchissage pour les reporter au chapitre chaussure, le résultat était le même. Cela faisait toujours quarante sous de moins.

Et j'avais vingt-six ans, et, logée auprès du Luxembourg, respirait une certaine blonde aux yeux sombres, qui, j'en ai bien peur aujourd'hui, n'avait pas pour moi un sentiment exclusif, et à qui j'envoyais, chaque semaine, un madrigal et un bouquet. Pour les vers, cela ne me coûtait rien; mais la botte de roses ou de violettes? C'était au moins trente sous, — en marchandant, place Saint-Sulpice, — plus dix sous pour le commissionnaire. Précisément la somme qui me manquait.

Pour l'équilibrer, ce budget de misère, et aussi pour fleurir l'infidèle, j'ai accompli des prodiges de ladrerie. J'ai notamment porté, en pleine canicule, un certain pantalon d'hiver, hideux, couleur de fromage d'Italie, qui me faisait horreur, mais qui — je dois lui rendre cette justice — était inusable.

Si, comme homme privé, j'étais sans argent, comme poète j'étais sans gloire. J'avais pourtant

déjà publié deux recueils : *le Reliquaire* et *les Intimités*, dont l'édition, presque intacte, encombrait l'arrière-magasin de Lemerre. Mais mes vers ne m'avaient encore valu que l'approbation — très flatteuse, d'ailleurs — de quelques maîtres et de quelques amis littéraires.

N'allez pas me plaindre, au moins. Être jeune, amoureux, avec des rimes et des chansons plein la tête! Je ne sais pas d'état plus enviable. Et puis, je n'avais aucune ambition. Cependant, toujours ces quarante sous de moins, c'était un peu dur, à la longue.

Enfin, j'écrivis *le Passant*. Je l'écrivis dans une maison au bas de Montmartre, où j'habitais avec les miens. Oh! que ma chambre était petite! — une chambre de poupée, où il fallait ouvrir la fenêtre pour enfiler la manche de sa redingote! — Seulement, quand on ouvrait cette fenêtre, on se trouvait dans l'intérieur, dans l'intimité d'un grand arbre, d'un superbe acacia, peuplé par des centaines d'oiseaux. Au coucher du soleil, quand ils faisaient leur « prière du soir », quels joyeux chœurs! quelle folle musique!

En de clairs et frais matins de septembre, ayant devant moi cette verdure zébrée d'or par le soleil

levant et secouée de frissons d'ailes, j'écrivis mon poème dialogué. Quelques mois après, grâce à un concours de circonstances invraisemblablement heureuses, la brève comédie était jouée par deux interprètes incomparables; et tout était changé dans ma vie. Si brillant qu'il fût, ce n'était qu'un début, sans doute. Mais déjà, comme dit Banville,

Je mangeais du sucre candi
Dans les feuilletons du lundi,

et je pouvais, sans marchander, embellir de fleurs le logis de ma bien-aimée, qui — tant pis si je vous scandalise — était à présent une brune aux yeux clairs.

Voilà pourquoi j'aime tant l'Odéon, et pourquoi je ne franchis jamais la porte de l'entrée des artistes sans être pénétré d'une émotion reconnaissante.

D'ailleurs, avant même que j'eusse pénétré dans l'édifice, il m'était cher déjà. Élève externe du lycée Saint-Louis, j'ai fait l'école buissonnière, et, plus tard, étudiant en rimes, j'ai promené mes songeries, comme tant d'autres,

Sous les piliers tournants de la vague demeure.

Les livres m'y attiraient, les livres nouveaux, ceux qu'on ne « communiquait » pas, aux séances du soir de la bibliothèque Sainte-Geneviève.

C'est une gracieuse, c'est une hospitalière coutume que celle des libraires de l'Odéon, qui permettent au passant d'ouvrir les volumes et d'en parcourir les feuillets laissés libres par le brochage. Tous les Parisiens pauvres et passionnés pour les lettres ont ici les mêmes souvenirs que moi. Sous les galeries odéoniennes, ils ont suivi, tant bien que mal, le mouvement intellectuel de leur temps, ont pris connaissance, par fragments, de toutes les publications contemporaines.

Par malheur, la satisfaction n'est pas complète. Je me rappelle encore l'instant de désir irrité, de curiosité brusquement suspendue, quand j'arrivais aux feuillets non coupés. La sensation doit être à peu près la même, chez les pauvres filles du peuple qui, à la porte d'un bal de Mi-Carême, écoutent les lointains violons et regardent entrer les masques. A l'étalage de Masgana, durant les années de ma prime jeunesse, la littérature est restée ainsi devant moi, non pas ouverte, mais seulement entre-bâillée.

N'importe, elles m'étaient bien douces, mes

stations de lecture autour de l'Odéon. Je possédais alors, dans toute sa candeur, la faculté d'admirer. Heureux enfant, je n'avais pas encore de goût, ni de sens critique. Ces proses et ces poésies, attrapées par morceaux, par bribes, me semblaient toutes belles, par le seul fait qu'elles étaient imprimées, par la magie des caractères typographiques. J'ai vécu, sous les arcades littéraires du massif monument, quelques-unes des meilleures heures de ma vie.

Encore aujourd'hui, la pente mystérieuse me ramène souvent vers le théâtre où j'ai livré presque toutes mes batailles dramatiques, vers les bibliothèques de plein vent, où mes narines de vingt ans respiraient jadis, avec tant d'avidité, l'odeur de l'imprimerie toute fraîche. Et il arrive parfois que je me trouve, coude à coude, devant la boutique de Flammarion, avec un jeune homme à la physionomie pensive, au teint blanchi par les veilles, aux yeux de lumière. Je devine en lui un poète, et mes vœux l'accompagnent.

Puisses-tu, mon pâle camarade, découvrir dans ton cœur et dans ta pensée une inspiration nouvelle, qui soit bien à toi, et nous chanter une chanson un peu différente de toutes celles qui

sont dans ces livres par toi feuilletés! Et, si tu as le redoutable désir de livrer ton poème à la foule par les lèvres des comédiens, puisses-tu obtenir prompt et bon accueil dans cet Odéon, dans ce vieux théâtre des débutants, autour duquel tourne, en ce moment, ta flânerie! Je te souhaite alors, mon gentil poète, un soir d'angoisse et de triomphe : d'abord la défaillance dans la coulisse, et le frisson d'agonie, quand la toile se lève avec un murmure solennel; mais, bientôt après, la récompense, le contraste délicieux, l'épanouissement de tout l'être comme sous une pluie de joie, alors qu'éclate, là-bas, dans la salle, avec le bruit de la grêle, l'orage des applaudissements!

Ce sont de terribles émotions. Mais je te connais, pauvre enfant qu'anime un rêve de gloire. Si tu ne devais jamais les sentir, tu ne croirais pas avoir vécu.

26 avril 1894.

RELIGIONS ET MIRACLES

Quelqu'un de peu mystique, c'est votre humble serviteur. A cet égard, comme à beaucoup d'autres, il ne suit pas la mode. Il s'efforce simplement de conserver, intacte dans son cœur, la morale de Celui qui parlait sur la Montagne ; car c'est la plus grande école de bonté que le monde ait connue, la meilleure arme contre l'égoïsme. Que n'a-t-on le courage de conformer sa vie, en toute occasion, aux préceptes évangéliques? Du moins, votre serviteur le fait le plus souvent qu'il peut — jamais assez — et il se répète la consolante parole de Jésus : « Paix sur la terre aux hommes de bonne volonté. »

Quant au Mystère, il lui tire la révérence.

Beaucoup de nos contemporains sont plus exigeants. Il leur faut du surnaturel, et ils prétendent que l'infini se mêle de leurs petites affaires. Au temps où je n'avais pas encore de barbe au menton, j'ai assisté déjà à quelque chose de semblable, à la première épidémie de spiritisme. Tel que me voici, j'ai fait tourner des chapeaux et des tables. Mais n'allez pas me considérer, s'il vous plaît, comme un fameux thaumaturge. J'aime mieux entrer tout de suite dans la voie des aveux. Si des tables et des chapeaux ont tourné sous mes mains, c'est parce que je poussais, tout bonnement.

Je me souviens encore des interminables séances, chez une vieille tante. C'étaient des soirées à petits gâteaux et à verres d'orgeat, où les tables tournantes avaient remplacé les jeux innocents. Pour ma part, quoique je ne fusse encore qu'un adolescent dont la voix muait, un collégien à la tunique toujours trop courte, avec des bas bleus et des souliers à cordons, je regrettais les jeux innocents, parce qu'on pouvait quelquefois embrasser une jolie cousine aux joues rouges, qui avait perdu un gage. Mais il n'était plus question, depuis l'invasion du spiritisme, de corbillon ni de « dessous du

chandelier ». On ne s'occupait plus que des esprits frappeurs, et tous, le collégien, les cousines au teint de pomme d'api, les messieurs graves, les vieilles dames en bonnet à coques, tous s'asseyaient autour d'une table de bouillotte, sur laquelle on étendait les mains avec le geste d'un pianiste qui plaque un accord.

Au bout d'un quart d'heure, — tant pis ! c'était trop ennuyeux, — je poussais. Et je crois bien que les autres, impatientés comme moi, en faisaient autant.

Et voilà que la table se mettait à volter, à se trémousser, et se levait sur deux pieds, et exécutait toutes sortes de gentillesses. A l'aide d'un alphabet chiffré, on lui posait des questions, comme à un phoque ou à un âne savant. Et la table répondait, souvent avec beaucoup d'indiscrétion, révélait, par exemple, l'âge d'une demoiselle qui avait, depuis longtemps, coiffé sainte Catherine. Pour un peu, la table aurait désigné la personne la plus amoureuse de la société.

Les choses se compliquèrent. Des esprits furent évoqués, toujours dans la table. D'abord, des personnages célèbres, Robespierre, Marie-Antoinette, Papavoine; — Voltaire, qui, vraiment, n'était pas

en verve ce jour-là, Napoléon, qui ne disait que des niaiseries ; — puis un oncle, disparu depuis trente ans, lequel nous apprit qu'il avait fait naufrage et que des cannibales l'avaient mangé à la croque-au-sel.

Les cousines aux couleurs de pivoine poussaient de petits cris d'épouvante. Seulement, — la vérité avant tout, n'est-ce pas ? — je poussais toujours.

Rien n'est plus difficile à perdre que les habitudes prises dès l'enfance. J'ai bien peur que mes premières expériences de spiritisme ne m'aient rendu, à tout jamais, récalcitrant au merveilleux.

Eh bien ! il paraît que je suis une espèce d'exception dans notre Paris décadent et byzantin. Si j'en crois le curieux volume de M. Jules Bois, *les Petites religions de Paris*, que je viens de lire avec beaucoup d'intérêt et un peu de stupéfaction, nous coudoyons par les rues à chaque instant, sans nous en douter, des Païens, des Swedenborgiens, des Bouddhistes plus ou moins orthodoxes, des Théosophes, des adorateurs de la lumière, que sais-je ? Déjà Huysmans, dans son troublant et étrange *Là-bas*, nous avait conté qu'on disait la Messe noire au fond de Vaugirard ; et voici que

M. Gilbert Augustin-Thierry — dont je signale *le Masque* à tous les amateurs de frissons et de cauchemars — nous apprend que les mystères d'Isis sont célébrés sur le versant nord de la Butte Montmartre.

Jamais on n'a tant vu de temples « au fond de la cour, à droite », et d'églises « au troisième au-dessus de l'entresol ». Il y a des gnostiques à Orléans et des esséniens rue des Belles-Feuilles. Et, tous les soirs, vous pourrez contempler, si le cœur vous en dit, au café Voltaire, buvant son verre de bière et lisant les gazettes, un fort savant vieillard, qui, dans la religion positiviste, est quelque chose comme un pape.

Et j'allais oublier le Sâr Péladan !

Que de dogmes et que de cultes ! Si vous tenez à savoir mon avis, je vous avouerai que tout cela me semble passablement absurde, que je trouverais plus simple d'espérer en un Dieu juste et bon, en une Loi suprême d'harmonie et de miséricorde, et de faire autour de soi, dans sa modeste sphère d'action, le plus de bien possible. Mais les cervelles mystiques ne se contentent pas de si peu, et je sens plus que jamais que je ne suis qu'un pauvre homme.

En l'an 1848, où la moisson de folies fut abondante, un certain nombre de bons dieux en chambre se révélèrent, tout comme aujourd'hui. J'ai eu personnellement l'avantage de rencontrer jadis, chez des amis, le dernier diacre irvingien. Quand je dis le dernier, je devrais plutôt dire le seul, car la religion irvingienne n'avait jamais eu qu'un prêtre, — son fondateur, un « quarantuitard » nommé Irving, — et un diacre, celui que j'ai connu. C'était un très brave homme qui exerçait la profession de photographe, place Dauphine. Tous les dimanches, vingt-cinq ou trente fidèles — le reste des irvingiens — se réunissaient dans son atelier. On roulait, dans un coin, les appareils sur leur trépied, les châssis où étaient peints en grisaille de riches salons et des parcs seigneuriaux, et l'excellent M. D... célébrait l'office. Je parle d'il y a vingt-sept ou vingt-huit ans. L'irvingianisme agonisait. Il doit être définitivement mort ; car je n'en ai pas trouvé trace dans l'ouvrage de M. Jules Bois.

C'est peut-être parce que j'ai poussé tant que j'ai pu la table de bouillotte, autrefois, chez ma tante, — et parce que l'âme de Jean Racine, qui, un soir, avait eu la complaisance de se déranger

pour nous, fut incapable de déclamer les dix premiers vers du récit de Théramène sans y ajouter des « cuirs » et des fautes de quantité; — c'est peut-être pour cela, et aussi par tempérament, car on est incrédule comme on est bilieux; mais je ne croirai aux miracles que lorsque j'en aurai vu.

« Ceux de Lourdes, me crient cent témoins, dont plusieurs étaient sceptiques naguère, ceux de Lourdes sont incontestables. » Il faudra donc que je retourne là-bas; car, autrefois, je n'y ai vu que des marchands de chapelets.

Bien des voix entraînantes m'excitent d'ailleurs à refaire le voyage. Déjà commence à se dérouler sous nos yeux la large et puissante fresque où Émile Zola va faire palpiter la souffrance humaine. J'ai là, sur ma table, *Terre de Lourdes*, par M. Boyer d'Agen, dont je n'ai encore lu que les premières pages, pour y respirer l'enivrante odeur des Pyrénées au mois d'août, quand la campagne est embaumée par la fenaison du premier regain. Mais ce serait surtout la *Bernadette de Lourdes*, de mon cher Émile Pouvillon, qui me ferait croire aux miracles, si, comme lui, j'avais assez d'imagination pour me donner à moi-même l'illusion, le mirage de la foi.

Car cet exquis poète, ce délicat paysagiste, ce suave virtuose du style a su allier, dans sa *Bernadette*, la naïveté d'un « mystère » de jadis à la perfection d'une moderne œuvre d'art. Je ferme son livre, rustique et chrétien, avec un enchantement au cœur. Il me laisse cette sensation de cierges en plein soleil, d'odeur d'encens mêlée au parfum des roses, que donne un reposoir de village à la Fête-Dieu.

Dans l'âme de mon ami Pouvillon, je sens bien qu'il y a, comme dans la mienne, cette aspiration vers la foi, ce besoin d'une croyance, si douloureux, car il est triste comme un regret et âpre comme un désir. Mais avons-nous, lui et moi, le cœur assez ingénu pour prier, pour croire, surtout, à l'efficacité de notre prière, pour demander, pour espérer le miracle? Hélas! hélas!... Ce serait si doux, pourtant! J'en sais quelque chose, moi qui ai passé tout ce dernier hiver au chevet de malades bien chers, moi qui encore, à l'heure qu'il est, vois souffrir des êtres que j'aime et ne puis rien pour les soulager.

Cependant, si ma raison est rebelle au merveilleux, je conviens que, au point de vue de l'imagination et de la poésie, rien n'est plus ad-

mirable. Et, pour finir cette causerie, je veux vous dire une jolie histoire, qui me fut contée à Lyon, il y a quelques années.

Une fillette de la campagne arrive en ville par le chemin de fer, avec son panier et ses petits paquets, pour entrer en condition dans une famille respectable. Mais, à la gare, elle s'aperçoit avec terreur qu'elle a perdu l'adresse de la maison où elle était attendue. L'enfant est jeune, jolie; et la voilà seule, sans argent, perdue dans cette grande cité, exposée à bien des périls. Que va-t-elle devenir?

Or, la petite a toujours eu une dévotion particulière à la Vierge. Là-haut, sur la colline, dominant cette ville dont elle a peur, elle voit se dresser la basilique de Notre-Dame de Fourvières. Elle passe le pont, gravit les pentes, va s'agenouiller devant la Bonne Vierge, se recommande à elle dans une ardente prière; puis, comme elle sort de l'église, un jeune homme vêtu de noir, dont la physionomie respire la bonté, s'avance vers elle, lui demande pourquoi elle a le front soucieux et les yeux rouges.

A cet inconnu, qui lui inspire confiance, la jeune paysanne avoue la cause de son chagrin.

« Allez donc, lui dit alors le jeune homme, chez madame une telle, qui demeure en ville, à tel endroit. C'est ma mère. Vous lui direz simplement que c'est son fils qui vous envoie. Allez, vous serez bien reçue. »

La fillette obéit, se rend à l'adresse indiquée, est d'abord introduite dans un salon où se trouve un portrait fort ressemblant de l'obligeant jeune homme. Puis une dame, âgée et en grand deuil, la rejoint et l'interroge. Mais, quand la jeune fille lui dit : « Je viens de la part de votre fils, » la vieille dame pousse un cri de douleur :

« Mon fils est mort !... Je le pleure depuis trois ans ! »

Alors, la petite paysanne, éperdue et tremblante, raconte son aventure, sa prière à Notre-Dame, sa rencontre et son entretien, sur le seuil de l'église, avec ce jeune homme, dont voici le portrait.

On devine le dénouement. Ce n'est pas comme servante, c'est comme une fille d'adoption que la pauvre mère accueille cette pieuse enfant, à elle adressée par son fils qui est au ciel.

Vous souriez? Je ne m'en étonne pas. Cependant, cette anecdote miraculeuse m'a paru très émouvante, surtout dans le milieu et dans le

décor contemporains. Je la signale à nos jeunes poètes qui sont mystiques volontiers. Elle pourrait, je crois, inspirer à l'un d'eux une centaine de charmants vers.

10 mai 1894.

A PROPOS DE JEANNE D'ARC

Ce M. Joseph Fabre est vraiment un bon Français, et la fête nationale en l'honneur de Jeanne d'Arc, qu'il réclame avec une patience et une ardeur infatigables, devrait être instituée depuis longtemps. Il est même scandaleux qu'on hésite à satisfaire ce brave homme, et toute la nation avec lui.

Comment? On a ce bonheur inespéré que sur Jeanne d'Arc tout le monde soit d'accord. De l'aveu général, il n'y a, dans l'histoire d'aucun peuple, une légende aussi admirable, une figure aussi pure et aussi touchante. Pour les croyants, c'est une sainte; pour les libres penseurs, c'est une héroïne; pour tous, c'est la patrie personnifiée, c'est son âme même. Il n'y a pas un bon citoyen qui, en pensant à Jeanne, ne se sente pénétré de vénération et de tendresse. Elle a pour elle l'una-

nimité des cœurs. On peut glorifier sa mémoire dans l'église, dans la caserne, dans la rue. Sa fête sera religieuse, militaire, populaire. Ce jour-là, on chantera des *Te Deum*, on passera des revues, on se réjouira sur les places publiques, sans une protestation, sans une bouderie, sans une note discordante. Ce deuxième dimanche de mai, jour anniversaire de la délivrance d'Orléans, que M. Joseph Fabre propose avec raison de choisir pour cette solennité, ce serait la trêve de toutes les discordes, la réconciliation momentanée de tous les Français. Nous aurions, à chaque printemps, comme au mois d'octobre dernier, pendant la présence des marins russes, quelques heures délicieuses d'union et de fraternité. La fête de Jeanne d'Arc serait une joie pour toute la France.

Qu'attend-on pour la lui donner?

Je sais bien que, dans le monde de nos malfaisants parlementaires, une pensée vraiment nationale, vraiment française, a peu de chances de succès. La fête de Jeanne d'Arc ne flattera aucune passion politique, ne sera utile à aucune faction. Alors, à quoi bon? Quand on est un homme de parti, — et c'est le cas de tous les moulins à mensonges du Palais-Bourbon, — on doit considérer

comme inutile, comme dangereux même, de rappeler que, au-dessus de tous les partis, il est quelque chose de supérieur, de sacré, — la France, quels que soient ceux qui la gouvernent. Sachez-le bien, chaque parlementaire est pareil au calicot doré de la Maison du Pont-Neuf et développe une banderole sur laquelle sont écrits ces mots : « Le bon gouvernement n'est pas au coin du quai. » Or, le souvenir de Jeanne d'Arc ne fera de réclame à personne. Rien à en tirer d'avantageux pour les Armagnacs conservateurs ou pour les Bourguignons révolutionnaires. Aussi, les voyons-nous tous, Bourguignons et Armagnacs, assez froids pour l'héroïne.

Ces gens-là ne savent se mettre d'accord que pour tromper le pays et lui jouer quelque mauvaise farce. L'année dernière, ils ont voté par acclamation l'affichage du fameux appel à la vertu de M. Cavaignac, et, quelques semaines après, ils validaient à tour de bras tous les panamistes et les rétablissaient dans leurs charges et dignités. L'autre jour, ils n'ont eu qu'un cri pour réclamer l'extradition de Cornélius Herz, alors que beaucoup d'entre eux, soyez-en certains, prient le bon Dieu pour qu'on ne l'obtienne pas, décidés d'ail-

leurs, dans le cas où l'on enverrait une nouvelle commission médicale près de l'illustre diabétique, à le prévenir télégraphiquement, afin qu'il ait le temps de se mettre au lit en bonnet de coton et de vider son sucrier dans son vase de nuit.

Ce qui vient de se passer à propos des couronnes déposées au pied de la colonne Vendôme, est aussi de nature à nous éclairer sur les sentiments des politiciens en présence de toute manifestation exclusivement patriotique. Quand les agents de police sont venus enlever ces fleurs apportées comme un hommage à nos vieilles gloires, certes, le bronze a dû frémir; car à cet airain est mêlée l'âme des prodigieux soldats qui le conquirent sur les Allemands! En vérité, voilà qui est bien fait pour réjouir les ombres de tous les Français morts au champ d'honneur, et pour encourager ceux à qui, demain peut-être, nous demanderons le même sacrifice!

Mon Dieu, que les gens au pouvoir sont stupides quelquefois! Ils verront avec plaisir, aujourd'hui, déposer tous les bouquets qu'on voudra devant l'image de Gambetta, qui fut un ardent patriote, je le reconnais, mais dont l'emphatique monument ne rappelle, après tout,

qu'un effort impuissant et d'effroyables désastres; et voici qu'ils ne tolèrent même plus, au pied de la colonne Vendôme, une couronne avec la date de la victoire de Lodi, remportée en 1796 par une armée républicaine.

Mais Bonaparte commandait en chef à Lodi, et, désormais, Lodi dégoûte les républicains.

Napoléon et Jeanne d'Arc !

Nous avons, chez nous, à nous, ces deux gloires extraordinaires, telles qu'il n'y en a pas de semblables dans l'histoire universelle ! La bonne Pucelle nous a révélé l'amour de la patrie, la « grande pitié du royaume de France ». L'immense Empereur nous a enveloppés d'un tel éblouissement de gloire que la France de son temps restera éternellement, dans les lointaines profondeurs de l'avenir, la plus grande nation du monde. Et que faisons-nous, hélas? A Jeanne nous marchandons les lampions officiels, et nous balayons quelques pauvres fleurs que des mains pieuses apportaient au bronze triomphal de la Grande Armée!

Mais pourquoi s'indigner? Peut-être les choses sont-elles mieux ainsi. Qu'importe à la vierge de Domrémy, qu'importe au vainqueur de Marengo,

d'Austerlitz et d'Iéna l'indifférence ou la haine d'une poignée de bourgeois devenus nos maîtres par le hasard de cette loterie qu'on appelle le suffrage universel? Qu'est-ce que tous ces malheureux-là ont à faire avec une Sainte et un demi-Dieu?

Qu'ils jettent aux ordures une couronne d'immortelles sur laquelle est écrit le nom d'une victoire française! Soit. Cela les juge. Nous n'avons qu'à hausser les épaules devant ce sacrilège imbécile, et nous pourrions leur donner l'occasion de le renouveler chaque matin. Car il y a, dans l'épopée impériale, assez de journées glorieuses pour toutes les éphémérides du calendrier. On se lasserait peut-être, à la longue, de cracher sur le drapeau.

Quant à Jeanne d'Arc, plus grande que Napoléon lui-même, car elle ne surgit que pour la juste guerre et garda, toujours intactes dans son âme, la charité de la chrétienne et la bonté de la femme, pleurant après la bataille et soignant les Anglais blessés; quant à la sainte Pucelle, plus touchante que le grand Empereur, car la victime des prêtres de Rouen est une martyre innocente sur son bûcher, tandis qu'il y a de l'expiation dans les tortures du Prométhée de Sainte-Hélène;

quant à la simple et sublime enfant, fille de notre Lorraine aujourd'hui mutilée, oh! de tout notre cœur, nous demandons, avec M. Joseph Fabre, qu'on la fête comme la patronne de la France.

Mais, si — ce qui est fort possible — pour ne pas déplaire à quelques électeurs voltairiens, cette joie patriotique nous était refusée, nous n'en serions pas autrement émus.

L'essentiel, et ce qui vaut mieux que tous les feux d'artifice, c'est que le souvenir de Jeanne, vieux de près de cinq siècles, est plus vivant que jamais parmi nous, c'est qu'un véritable culte pour elle s'établit dans d'innombrables cœurs. Et, au milieu des tristesses et des dégoûts du temps présent, quand se manifestent autour de nous tant de signes de décrépitude, c'est une grande consolation de constater que l'esprit public reste du moins fidèle à la plus belle et à la plus pure de nos religions nationales.

Souvenir de Jeanne, veille sur la France. Redis-nous qu'il ne faut jamais oublier l'outrage, subir le joug, accepter la conquête. Inspire-nous la confiance et l'espoir. Promets-nous qu'un orage purifiant se lèvera bientôt pour balayer les nuages de corruption, de crime et de mauvaises chi-

mères qui obscurcissent notre ciel. Conserve en nous l'amour instinctif, la piété filiale pour le pays; et rappelle-nous, chaque jour, à toute heure, que, quand même nous tomberions au dernier degré de la honte et de l'esclavage, il pourrait suffire, pour notre relèvement et notre délivrance, d'une enfant avec une foi dans le cœur et une épée à la main.

17 mai 1894.

IDYLLES PLÉBÉIENNES

Depuis quelques jours, nous subissons un retour offensif de l'hiver. Espérons qu'il va battre en retraite définitivement et qu'il nous envoie en ce moment les dernières cartouches de son arrière-garde. Mais, ce soir, je m'arrache à regret du coin du feu, où je viens de tisonner pendant une heure, et je commence cet article avec un frisson dans le dos. Toute cette après-midi, ayant eu à circuler à travers la ville, j'ai grelotté, malgré le paletot d'hiver, sous la capote d'une victoria, et j'ai été souffleté tout le long du chemin par des rafales d'aigre bise et de pluie glacée. Demain sans doute, je serai plus enrhumé que le père Ducantal, et la moitié de Paris éternuera. Que Dieu vous bénisse !

Or, savez-vous à quoi je songeais, tout à l'heure, en remuant les braises du bout des pincettes?

Aux amoureux.

Oui, aux couples d'amoureux populaires, qui, ce soir, par ce temps de chien, ne pourront pas s'asseoir, près, tout près l'un de l'autre, sur les bancs des boulevards solitaires, pour se prendre les mains, se regarder dans l'ombre au fond des yeux et se dire à voix basse de délicieuses stupidités et des phrases à dormir debout, avec des baisers en guise de points et de virgules.

Incorrigible rôdeur des banlieues parisiennes, quand je m'en vais, après dîner, promener ma canne et ma rêverie du côté de l'Observatoire, j'en rencontre presque sur chaque banc, de ces idylles. Je passe tranquillement, sans avoir l'air de faire attention, pour ne pas les déranger, les pauvres enfants! Mais, avec un regard de côté, je les surprends parfois qui se baisent sur la bouche au clair de lune; et ce gentil tableau fait toujours naître un rien d'attendrissement dans mon vieil imbécile de cœur.

Je sens que je m'expose, en ce moment, à la blague des jeunes pessimistes et que j'offre à leur raillerie, dans la pénombre, sous mes arbres

de Montparnasse, un profil confus de chansonnier national, coiffé d'un chapeau bas à larges ailes, d'où débordent des cheveux blancs, et drapé dans une redingote à la propriétaire, laissant pendre, par la poche de derrière, un bout de mouchoir à tabac.

Béranger tant que vous voudrez. Je me moque des moqueurs. Sans compter que le bonhomme a trouvé des vers de vrai poète pour exprimer un sentiment que je connais bien, la tristesse de la cinquantaine, et qu'il a, mieux que personne, soupiré le mélancolique « déjà », crié le suppliant « pas encore », douloureuses exclamations du sentimental un peu fatigué, quand va bientôt sonner pour lui l'heure de l'adieu aux amours.

Jeunes pessimistes, c'est vous qui êtes dans le faux. Croyez-moi, vous perdez votre temps, vous gâchez votre vie. Le sage, quand on lui sert sa soupe, si mauvaise qu'elle soit, la mange et ne commence pas par cracher dedans; car, après avoir fait ce beau coup, il serait bien obligé de la manger tout de même. Pour moi, je ne veux pas devenir pareil à la seiche qui répand sans cesse autour d'elle un nuage de sépia; et, devant un de ces spectacles qui prouvent que l'existence

a du bon, comme, par exemple, une paire d'amoureux sur un banc, par une nuit de mai, je ne m'enveloppe pas de mauvaise humeur.

Ils ne sont pas pourtant très confortables, les amours de Daphnis en casquette et en bourgeron, de Chloé en «taille» et en «cheveux». Ce banc n'est point un asile sûr. Un passant peut s'y asseoir, qui les en chassera. Mais qu'importe? Ils iront, un peu plus loin, installer leur idylle errante. Leur plastique n'est pas toujours, non plus, irréprochable, à la vierge et à l'éphèbe. Tous deux sont des enfants du faubourg, étiolés, malingres. Mais, bah! il a tout de même ses yeux de vingt ans, beaux et ardents de désir, et elle, — sur ses lèvres, sur tout son visage, — une fleur de jeunesse. L'un et l'autre, sans doute, ils vivent dans leur famille, ne peuvent se rencontrer que dehors. Ils n'en sont encore qu'aux premières caresses. Je veux le supposer, du moins, et c'est ce qui m'émeut profondément.

Pauvres enfants! Ils ne s'en doutent point. Mais, là, sur ce banc tiède et poudreux, dans cette nuit sans fraîcheur et sans mystère, maudissant ces oisifs dont le passage trouble quand même leur entretien et interrompt leurs baisers,

ils vivent les meilleures, peut-être même les seules bonnes heures qu'ils auront jamais. Aujourd'hui, ils souffrent de la contrainte, souhaitent la complète solitude. Moi, je prévois trop le malheur qui les guette, après la possession. Ils ignorent que le désir vaut mieux qu'elle. Bénis soient les obstacles qui, du moins, prolongent pour eux l'attente et permettent à leur amour de garder encore quelque délicatesse et quelque douceur!

Car ce qui me paraît surtout cruel dans l'existence des pauvres gens et ce qui m'inspire tant de compassion pour eux, c'est peut-être moins les souffrances physiques qu'ils subissent que les jouissances sentimentales dont ils sont privés. Poussés, entraînés par la nécessité impatiente et brutale, par la quotidienne lutte pour le pain, ils ont à peine le temps de se sentir vivre.

La plupart des prolétaires — et ce sont les plus sages — se marient jeunes, mais presque toujours sans choix, dans une hâte d'accouplement. Ce n'est proprement que l'association de deux labeurs. En ménage, ils vieillissent très vite. L'amour n'est bientôt plus pour eux que la satisfaction d'un besoin; et de la famille, ils ne

connaissent que les lourdes charges. Ont-ils aimé? Ont-ils senti jamais au fond d'eux-mêmes l'instinct fleurir en sentiment, le désir s'épanouir en tendresse? Quelquefois, oui, aux environs de la vingtième année.

Mais qu'elle est brève, leur jeunesse! Un pâle soleil, qui dissipe un moment les brumes d'une matinée d'hiver, et c'est fini. Ces amoureux en plein vent que je rencontre dans mes vagabondages nocturnes sont presque des enfants encore. Hélas! Dans peu d'années, la fillette sera devenue une de ces ménagères tout de suite fanées et voûtées par le fardeau du travail, et l'homme, éreinté dans la pleine vigueur de l'âge, ne songera plus qu'à se coucher et à dormir, après la soupe.

Et c'est pourquoi j'en veux à ce printemps froid et mouillé, qui dérobe méchamment à la jeunesse des misérables quelques-unes des rares soirées où ils peuvent écouter leur cœur.

Aujourd'hui, cette pensée m'obsède, des amoureux sans refuge, et pour l'entretenir en moi, bien tendre, je vais relire *le Cœur gros*, de Jean Ajalbert. Car presque toutes les nouvelles de ce charmant recueil, écrites d'un style aigu et pitto-

resque, où la sensation vibre jusqu'au bout des nerfs, racontent d'humbles amours. Et j'invite, en passant, tous ceux qui goûtent l'art sincère et l'émotion vraie, à faire la connaissance de ce Théocrite suburbain.

Jean Ajalbert, mon jeune ami, je vous sais gré de rester, comme moi, fidèle aux petites gens et à notre chère banlieue de Paris. Après tout, la fleur de la pastorale est bien libre de pousser à Grenelle ou aux Lilas, dans les terrains vagues, entre une boîte à sardines et un vieux soulier, lavé et rougi par cent averses. Votre gamine — je ne me rappelle plus si elle est brunisseuse ou corsetière — qui, ayant pour le lendemain un rendez-vous décisif, veut se parer pour la chute et lave son linge à la borne-fontaine, sous le bec de gaz, me plaît autant que Nausicaa. Pourquoi pas l'églogue le long des boulevards extérieurs et l'oarystis sur les « fortifs » ?

Comme votre vieux confrère en flânerie, je suis certain, mon camarade, que vous êtes furieux contre cet affreux temps qui empêche les couples plébéiens de se parler tendrement dans le cou, sous le profond azur, devant la marche imposante du Zodiaque. Car, une belle nuit de

mai, n'importe où, c'est tout ce qu'il faut pour la promenade à deux; et le ciel a beau être coupé par des tuyaux d'usine, ou encombré par les cylindres noirs d'un gazomètre, la rêverie des amants y monte quand même vers les étoiles.

24 mai 1894.

L'INSTRUCTION ET LE PEUPLE

Pour faire plaisir à l'un des meilleurs compagnons de ma toute première jeunesse, j'ai mis, dimanche dernier, dès le matin, ma cravate blanche et mon habit à manger du rôti, et je suis allé présider la distribution des prix d'une Association philotechnique, dans une des plus importantes localités de la banlieue de Paris.

Mes lecteurs vont sans doute me trouver bien inconséquent; car je me suis permis, l'année dernière, quelques libres réflexions sur l'éloquence spéciale qui coule copieusement dans les solennités de ce genre, et dont l'optimisme sans réserve, l'optimisme à la Pangloss, m'a toujours un peu agacé. Il y eut même, à ce propos, une légère émotion dans la Presse, et quelques interviews de gros bonnets me traitèrent avec sévérité. Des

hommes politiques, des universitaires d'importance manifestèrent leur indignation, et mon article fut blâmé, généralement, comme subversif et révolutionnaire.

Je n'avais pourtant rien avancé de très énorme. Je me demandais seulement s'il était bien sage de présenter aux enfants la science comme une panacée universelle et de leur affirmer que, dans la vie comme à l'école, les plus méritants seront toujours les premiers. Il est, convenez-en, des paradoxes plus scandaleux. Cependant, je fus accusé de décourager la jeunesse, et je crois même me rappeler qu'on me flétrit du nom d'obscurantiste. Dans un cauchemar, je me vis alors vêtu d'un collant rouge et d'un mantelet de velours noir, coiffé du bonnet de Méphisto, et faisant des effets de cuisse auprès de la Cornalba, comme le mime Rossi dans *Excelsior*, le ballet de l'Eden.

Je ne répondis rien, cela n'en valait guère la peine. Mais je continuais pourtant à me dire, dans ma petite jugeotte, que, tout en respectant les illusions et la naïveté d'un jeune public, — et de toute espèce de public, — il ne serait tout de même pas mal de relever la sauce un peu fadasse de ces sortes de harangues avec le sel de la vérité.

Aussi, quand mon vieux camarade est venu m'embaucher, l'autre jour, pour cette distribution de prix, tant pis, j'ai voulu tenter l'expérience; et — le croiriez-vous d'un orateur? — j'avais écrit ce que je pensais sur les quatre ou cinq feuilles de papier que je tenais à la main, en m'installant au fauteuil dans mon costume de garçon d'honneur, et salué par le pas redoublé des cuivres de la fanfare locale.

L'auditoire était composé, en majeure partie, des élèves qui avaient suivi les cours et de leurs familles; et ce personnel, vous le savez, ne se recrute pas dans la « haute ». Il y avait là des gens du peuple et de la plus médiocre bourgeoisie, de modestes employés, des ouvriers, des ouvrières, un soldat, même quelques servantes. Je ne sais rien de plus respectable et de plus digne d'intérêt que tout ce petit monde-là, qui, en plein combat pour la vie, garde pourtant le goût et le besoin des choses intellectuelles, et qui, chaque soir, après sa tâche faite, dérobe une heure à son repos si bien gagné, pour venir écouter un professeur, prendre quelques notes, et combler ainsi, tant bien que mal, les lacunes d'une instruction élémentaire, que la nécessité de gagner du pain interrompit de trop bonne heure.

La plupart étaient encore des adultes, de très jeunes gens; mais je voyais aussi devant moi des visages plus virils. On m'a même raconté l'histoire touchante d'un père de famille en cheveux gris, qui, tout à fait illettré et rougissant de son ignorance, était venu s'asseoir, à côté de son fils, grand garçon déjà, sur les bancs de l'école. Imberbes ou barbons, mes auditeurs étaient donc de ceux à qui peut s'appliquer la belle expression de l'Évangile, des hommes de bonne volonté.

Certes, il convenait de les féliciter, — et je l'ai fait avec toute la chaleur et toute la sincérité de mon âme, — ces artisans, épuisés par une besogne fatigante, ces commis, las d'une longue et monotone séance dans un bureau, ces jeunes filles ayant tiré l'aiguille toute la journée, qui avaient assez d'énergie pour cultiver encore la fleur de leur esprit. En leur présence, je songeais à tant de riches et d'heureux, qui se contentent du peu qu'on les a forcés d'apprendre dans leur enfance, si même ils ne l'oublient pas, et dont toute l'existence s'écoule dans l'oisiveté stérile et dans les frivoles distractions. Je me sentais pénétré de sympathie pour ces braves gens. J'ai regardé avec bonheur ces visages, où la dure expérience de la vie, la gravité

précoce que donne la pauvreté, n'avaient pas éteint pourtant le charme et l'éclat de la jeunesse. J'ai été fier de serrer ces mains qui, presque toutes, étaient marquées par les cals et les cicatrices du labeur. J'ai souri à ces yeux honnêtes, au fond desquels brûlait la flamme de la pensée.

Mais, précisément à cause de la profonde estime que m'inspiraient ces enfants du peuple, qui, tout en acceptant leur humble condition, prétendent s'élever au-dessus d'elle, j'ai voulu leur dire ce que je croyais être la vérité, et j'ai rompu avec la tradition depuis longtemps établie dans les allocutions scolaires, où l'on vante toujours avec emphase les bienfaits de l'instruction, où l'on n'en montre jamais les périls.

A coup sûr, leur ai-je dit avec Agrippa d'Aubigné, « la vertu n'est pas fille de l'ignorance ». Mais il n'est pas prouvé, malheureusement, que la science rende l'homme meilleur. Elle est une force, voilà tout, et comme toutes les forces, elle peut être mise au service du bien ou du mal. Malheur à celui en qui elle développe l'orgueil et le mépris de ses inférieurs intellectuels; car il perd aussitôt la notion de la justice et de la bonté. Le temps présent ne nous offre que trop d'exemples

de cette maladie morale. Ce ne sont pas, hélas! des ignorants, ces malheureux qui, affolés par le sentiment morbide de leur supériorité, s'abandonnent aux pires conseils de l'envie et de la haine, condamnent en masse la société imparfaite et, dans leur fureur, sont entraînés parfois jusqu'au crime.

Instruisons-nous, ai-je répété à mes jeunes auditeurs, instruisons-nous dès le premier âge et à tout âge. Les portes de l'école sont, désormais, largement ouvertes à tous. N'en oublions pas le chemin. Continuons à acquérir, non seulement les connaissances pratiques qui nous rendront utiles aux autres et à nous-mêmes, mais aussi cette culture de l'esprit qui nous donnera les plus pures et les plus nobles joies. Fréquentons l'école, prenons-y et rapportons-en chez nous le goût de l'étude, de la lecture. Les livres sont de sûrs amis. Ils sont toujours là, nous retiennent près du foyer, nous font contracter les douces et calmes habitudes de l'intimité et de la famille. Instruisons-nous, mais, au nom du ciel! ne devenons pas orgueilleux de notre savoir. Car nous risquerions d'y perdre le véritable esprit de fraternité; car nous pourrions oublier alors que tous, instruits ou ignorants, nous sommes égaux devant les inévitables

misères de la vie, et que, contre elles, nos meilleures armes sont encore les deux sentiments innés, les deux vertus d'instinct que l'orgueil détruirait d'abord en nous, la résignation et la simplicité du cœur.

Ce langage, si raisonnable et si modéré qu'il soit, le peuple n'a pas coutume de l'entendre. Car, en France, depuis quelque vingt ans, nous sommes en proie à une sorte de délire scolaire, et, dès qu'on a prononcé les mots «science» et «instruction», il semble que tout soit dit. Beaucoup de gens, qu'on prendrait pour très sensés au premier abord, considèrent l'orthographe et la géographie comme des vertus et sont persuadés que l'algèbre donne la paix de l'âme. Il ne faudrait pas les pousser beaucoup, je crois, pour les entendre déclarer qu'ils trouvent très possible et même souhaitable un avenir où les piqueuses de bottines seraient toutes pourvues du brevet supérieur et où les champs seraient labourés par des bacheliers ès lettres. Rêve de mandarins, aussi absurde que celui de certains idéologues qui nous annoncent comme prochaine une société où tout le travail, fait aujourd'hui par nos mains, sera sans peine et rapidement exécuté par les machines, tandis que l'espèce humaine, désormais composée seu-

lement de rêveurs, de poètes et de philosophes, sera nourrie dans le Prytanée et passera son temps en conversations, tout en se promenant par groupes, à la mode péripatéticienne.

D'ailleurs, quand même ces chimères devraient un jour devenir des réalités, ce n'est pas pour tout à l'heure, et, d'ici à bien longtemps, la science ne fera pas grand'chose pour diminuer l'inégalité des conditions entre les hommes. Il ne me paraît donc pas inutile que, de temps en temps, de vrais amis du peuple, de ceux qui n'attendent rien de lui personnellement et n'ont pas, par conséquent, besoin de le flatter et de l'induire en erreur, lui tiennent de moins superbes discours.

Recommandons-lui de s'instruire, soit. Mais n'éveillons pas dans son esprit de dangereuses illusions. Pour la plupart des humbles, le savoir ne peut être qu'un ornement de la pensée, un parfum de la vie. Les fleurs de Jenny l'Ouvrière, mon Dieu, oui. Et c'est beaucoup! Donnons l'instruction à l'homme du peuple, mais inspirons-lui la défiance contre les appétits et les révoltes du demi-savant. Adressons-nous à son bon sens et à son bon cœur. Répétons-lui qu'aux pires sévérités du sort, il n'a guère à opposer

que la douceur et la solidarité fraternelle, que la meilleure discipline morale consiste encore à porter vaillamment son fardeau et à alléger, quand on le peut, celui de ses compagnons, et que quiconque se résigne est relativement heureux, car il conserve un inappréciable trésor, la bonté.

Il me comprenait, mon public populaire de l'autre jour, et il applaudissait franchement à ces vérités mélancoliques. Mais mon cœur était triste de n'y pouvoir ajouter quelques paroles de consolation. Ils les entendaient autrefois, les pauvres gens, dans l'église, quand l'école, sa voisine injustement jalouse, n'attirait pas seule la foule. Aujourd'hui, l'herbe pousse entre les dalles du parvis, et c'est un grand malheur. Car la misère humaine n'a pas renoncé à l'espoir d'un paradis, et chez quelques-uns de ceux qui l'exigent ici-bas, et tout de suite, l'impatience a pris la forme d'une folie mystique et sanguinaire.

« Toute foi religieuse est morte, » disent certains savants infatués. Hélas! tuant comme des persécuteurs, mourant comme des martyrs, de toutes parts je vois surgir des fanatiques.

31 mai 1894.

TABLE

DU TOME SIXIÈME

Pages.

DÉDICACE. 3

Sciences politiques. 5
Le Cercueil de Victor Hugo. 12
Un Soldat de treize jours. 20
Banville causeur. 29
Soir triste. 37
Souvenir de Noël. 44
A Cannes. 51
Sur la Frontière. 58
Les Femmes et l'Anarchie. 66
Le Bon Dieu au théâtre. 75
Théophile Gautier. 84
Miousic. 93
La Jeunesse. 101
En revenant de Quimper. 109
Acteurs de Drame. 118
Le Naufrage du « Victoria ». 126
Candidat ?. 134
Fêtes d'autrefois. 142
Distributions de Prix. 150
La Moisson. 158
La Réforme de l'Orthographe. 166
Un Ballottage 175

Pages.
Manifestations italiennes. 185
Les Marrons d'Inde. 193
Une Ruine. 201
En Plaine. 210
Rentrée des Classes. 218
Devant de vieilles estampes. 227
Et Bismarck?. 235
Pour les Latins. 243
Les Avares. 251
Le Dilettante. 258
Les Goëlands. 266
Le Petit Caporal. 274
Une Tête coupée. 283
Petites Gens. 290
Discours académiques. 298
« Au Jardin de l'Infante ». 306
Pour les petits Poitrinaires. 316
En Algérie. 326
Rêverie printanière. 335
Cambronne. 344
L'Odéon. 354
Religions et Miracles. 363
A propos de Jeanne d'Arc. 374
Idylles plébéiennes. 382
L'Instruction et le Peuple. 390

FIN DE LA TABLE DU TOME SIXIÈME

5196. — L.-Imprimeries réunies, B, rue Mignon, 2. — MOTTEROZ, direct.

PQ
2211
C3
1892
v.2
t.6

Coppée, François
Oeuvres complètes Éd.
Lemerre

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY